

DH
401
A3
ser. 3
t. 11
no 1

ACADEMIE ROYALE DE BELGIQUE.

COMPTE RENDU DES SÉANCES

DE LA

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE,

OU

RECUEIL DE SES BULLETINS.

—
TROISIÈME SÉRIE.

—
TOME ONZIÈME. — 1^{er} BULLETIN.



BRUXELLES,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE.

—
1869

TABLE DES MATIÈRES.

Séance du 11 mai 1869.

OUVRAGES OFFERTS A LA COMMISSION. — La Société historique pour le grand-duché de Hesse; la Société d'histoire et d'antiquités du Hartz; le Comité flamand de France; la Société impériale des sciences, etc., de Lille; la Société des sciences, etc., du Hainaut; la Société archéologique de Namur; le Cercle archéologique du pays de Waes; le Cercle archéologique de Mons; M. A. Bonvarlet, à Dunkerque; M. Leopold Devillers, à Mons	2
CORRESPONDANCE. — Dépêche de M. le Ministre de l'intérieur transmissive d'un arrêté royal portant règlement pour la Commission. Texte de cet arrêté.	5 <i>ib.</i>
Lettre de M. le secrétaire perpétuel de l'Académie touchant le désir de M. le Ministre de l'intérieur d'offrir la collection des Chroniques au gouvernement anglais	7
Lettres de M. le Ministre de l'intérieur concernant des demandes d'exemplaires de la même collection	8
Désir exprimé par M. de Steger de voir la bibliothèque de Berne gratifiée de la même collection	<i>ib.</i>
Lettre de M. Desplanque sur l'envoi du Bulletin aux archives du département du Nord	<i>ib.</i>
Offre de M. A. Bonvarlet de faire des communications à la Commission	9
TABLE DES NOTICES CONCERNANT L'HISTOIRE NATIONALE INSÉRÉES DANS LES REVUES BELGES. — État où en était l'impression lors du départ de M. Van Bruyssel pour New-York; résolution de la livrer à la publicité avec l'addition de deux index	<i>ib.</i>
TABLE CHRONOLOGIQUE DES CHARTES ET DIPLÔMES IMPRIMÉS CONCERNANT L'HISTOIRE DE LA BELGIQUE. — Lettre de M. Alph. Wauters sur l'état de l'impression du tome III et sur différentes questions qui se rattachent à la chronologie des diplômes de la fin du XII ^e et du commencement du XIII ^e siècle	10
COLLECTION DES CHRONIQUES ET DES CARTULAIRES. — Dépôt sur le bureau du tome II de la Chronique de d'Outremerse et du tome III des <i>Brabantsche Yeesten</i> ; résolution de les distribuer.	25
Achèvement prochain du 1 ^{er} volume des Chroniques des ducs de Bourgogne	24
Tables des Cartulaires de Cambrai et de Saint-Trond	<i>ib.</i>
Résolution de suspendre la continuation du 1 ^{er} volume des Voyages	

COMPTE RENDU DES SÉANCES
DE LA
COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE,
OU
RECUEIL DE SES BULLETINS.

TROISIÈME SÉRIE.

TOME ONZIÈME. — I^{er} BULLETIN.

Séance du 11 mai 1869.

Présents : MM. le baron DE GERLACHE, président ; GACHARD, secrétaire ; BORGNET, le baron KERVYN DE LETTENHOVE.

MM. le chanoine De Smet et Bormans écrivent pour exprimer le regret de ne pouvoir se réunir à leurs collègues.

La séance s'ouvre par la lecture du procès-verbal de la séance du 11 janvier, dont la rédaction est adoptée.

TOME XI^{me}, 5^{me} SÉRIE.

1

OUVRAGES OFFERTS A LA COMMISSION.

Il a été offert à la Commission :

Par la Société historique pour le grand-duché de Hesse ,
la 1^{re} livraison du tome XII de son *Archiv* ;

Par la Société d'histoire et d'antiquités du Hartz, établie
à Wernigerode, le 1^{er} volume et la 1^{re} livraison du 2^{me} vo-
lume de son *Journal (Zeitschrift)* ;

Par le Comité flamand de France, le tome IX de ses
Annales et les n^{os} 10 et 11 du tome IV de son *Bulletin* ;

Par la Société impériale des sciences, de l'agriculture et
des arts de Lille, le compte rendu de sa séance publique
du 27 décembre 1868 ;

Par la Société des sciences, des arts et des lettres du
Hainaut, le tome II de la 5^{me} série de ses *Mémoires* ;

Par la Société archéologique de Namur, la 2^{me} livraison
du tome X de ses *Annales* ;

Par le Cercle archéologique du pays de Waes, la 2^{me} li-
vraison du tome III de ses *Annales* et la 2^{me} livraison de
l'ouvrage publié par M. Adolphe Siret, commissaire d'ar-
rondissement à Saint-Nicolas, sous le titre de *Het land
van Waes* ;

Par le Cercle archéologique de Mons, la fin de la 2^{me} série
avec le 1^{er} cahier de la 5^{me} série de ses *Bulletins*, et le
tome VII de ses *Annales* ;

Par M. A. Bouvarlet, à Dunkerque, *Notice sur la com-
mune de Pitgam, au west-quartier de Flandre*, Lille,
1868; in-8^o ;

Par M. Léopold Devillers, conservateur des archives de
l'État, à Mons, le 5^{me} fascicule de ses *Analectes montois*.

Remerciements et dépôt à la bibliothèque de l'Académie.

CORRESPONDANCE.

Par une dépêche en date du 8 mai, M. le Ministre de l'intérieur envoie une expédition de l'arrêté royal du 28 avril portant règlement organique pour la Commission. Cet arrêté est de la teneur suivante :

LÉOPOLD II, ROI DES BELGES,

A tous présents et à venir, salut.

Vu :

L'arrêté royal du 22 juillet 1854 instituant la Commission royale d'histoire ;

L'arrêté royal du 1^{er} décembre 1845 rattachant la Commission à l'Académie royale de Belgique ;

Les arrêtés royaux des 5 octobre 1852, 31 décembre 1861 et 7 avril 1866, allouant des frais de déplacement et des indemnités aux membres de la Commission ,

Et l'arrêté ministériel du 29 mars 1845 portant règlement intérieur de la Commission ;

Considérant qu'il est opportun de reviser et de coordonner les dispositions précitées, pour les mettre en rapport avec l'organisation actuelle de la Commission royale d'histoire ;

Sur la proposition de notre Ministre de l'intérieur,

NOUS AVONS ARRÊTÉ ET ARRÊTONS :

ART. 1^{er}. La Commission royale d'histoire est instituée à l'effet de rechercher et de mettre au jour les chroniques belges inédites, les relations, les cartulaires et les autres documents de la même nature également inédits. Elle est

chargée aussi de la publication d'une table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique.

Elle est rattachée à l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, dont elle forme une annexe, et sa correspondance est soumise aux dispositions arrêtées pour cette compagnie.

Il en est de même de ses archives.

Ses publications servent de complément à celles de l'Académie.

ART. 2. La Commission, composée de sept membres nommés par le Roi, choisit dans son sein un président et un secrétaire-trésorier.

ART. 5. Des membres suppléants, nommés par le Ministre de l'intérieur, peuvent être adjoints aux membres de la Commission, assister, comme tels, à toutes les séances de celle-ci, et prendre part à tous ses travaux.

ART. 4. En cas d'empêchement, les membres effectifs peuvent être remplacés aux séances par les membres suppléants; ceux-ci ont, dans ce cas, voix délibérative. Ils jouissent de la même indemnité, pour frais de voyage et de séjour, que les membres titulaires.

ART. 5. Les membres de la Commission s'assemblent régulièrement à Bruxelles quatre fois l'an, dans les mois de janvier, avril, juillet et novembre, pour délibérer sur les matières soumises à leur examen et se concerter sur les publications qui font l'objet de leurs travaux, d'après un plan rédigé par la Commission et approuvé par le Ministre de l'intérieur.

La Commission se réunit extraordinairement lorsque le président le juge utile.

ART. 6. Le président met en délibération les objets à l'ordre du jour, recueille les voix et conclut au nom de la Commission.

En cas d'absence, il est remplacé par le membre le plus ancien.

ART. 7. Il est publié un compte rendu ou Bulletin des séances de la Commission, dans lequel sont rapportés les sujets dont elle s'est occupée et les communications qu'elle a reçues, en tant que celles-ci concernent l'histoire de la Belgique.

Aucune communication n'y est inscrite qu'après résolution prise par la Commission.

Lorsque des séries de documents ou des notices ont une grande étendue, elles peuvent être publiées à part comme annexes au Bulletin.

ART. 8. La Commission ayant pour but principal de rechercher et de mettre au jour les chroniques belges inédites, les membres-éditeurs s'abstiennent d'introduire, dans les publications qui leur sont confiées, des matières étrangères au contenu du texte principal de l'ouvrage.

ART. 9. Aucune publication comprise dans le plan approuvé par le Ministre de l'intérieur n'est autorisée qu'après que le membre qui désire en être chargé a fait connaître, dans un rapport à la Commission, la marche qu'il se propose de suivre, ainsi que la nature et l'importance des documents qu'il croit devoir ajouter au texte principal.

L'impression ne commence que lorsque la copie d'un tiers de volume, au moins, peut être livrée à l'imprimeur.

ART. 10. Les cartes et planches reconnues nécessaires pour être jointes au texte des chroniques ou de leurs appendices ne sont confectionnées que lorsque la Commission en a autorisé la dépense, sur évaluation approximative.

ART. 11. Tous les mois, l'imprimeur adresse à chaque membre de la Commission une bonne feuille de tout ce qui est imprimé du texte des volumes de la collection.

ART. 12. Chaque membre reçoit un exemplaire, sur grand papier, des volumes de la collection, ainsi que cinq exemplaires du Bulletin. Il a droit, en outre, à dix exemplaires, dits d'auteur, de chacun des ouvrages qu'il est chargé de publier.

ART. 15. La Commission adresse au Ministre de l'intérieur, à la fin de chaque année, un rapport général sur ses travaux.

ART. 14. La Commission s'abstient de porter un jugement sur les ouvrages imprimés d'auteurs vivants, quand ces ouvrages n'ont pas de rapport direct avec ses travaux.

ART. 15. Les résolutions et les pièces expédiées par la Commission ou en son nom sont signées par le président et par le secrétaire.

ART. 16. Le secrétaire est dépositaire des papiers et documents appartenant à la Commission. Il en tient inventaire.

ART. 17. Les ouvrages dont il est fait hommage à la Commission sont déposés dans la bibliothèque de l'Académie. Les titres de ces ouvrages et les noms des donateurs sont insérés au Bulletin.

ART. 18. Un crédit est attribué annuellement à la Commission pour couvrir les frais de toute nature résultant de la mission qui lui est confiée.

ART. 19. La Commission soumet, chaque année, son budget à l'approbation du Ministre de l'intérieur, avec l'indication des publications qu'elle se propose d'entreprendre dans le courant de l'exercice; aucune dépense ne peut être faite en dehors du budget approuvé. La Commission rend compte de ses dépenses dans son rapport annuel.

ART. 20. Les membres de la Commission qui ne résident point à Bruxelles reçoivent, à titre d'indemnité de déplacement, pour chaque réunion ordinaire, c'est-à-dire pour celles qui coïncident avec les réunions mensuelles de l'Académie royale de Belgique, savoir :

Les membres demeurant dans un rayon de cinq lieues partant de Bruxelles, quinze francs;

Dans un rayon de dix lieues, vingt francs;

Dans un rayon de quinze lieues, vingt-cinq francs;

Enfin ceux demeurant dans une localité au delà de ce dernier rayon, trente francs.

Pour les réunions extraordinaires, les mêmes membres reçoivent douze francs par séjour de vingt-quatre heures et une indemnité pour frais de route, calculée à raison de deux francs par lieue par voie ordinaire et d'un franc par lieue par chemin de fer.

ART. 21. Une indemnité de vingt francs par feuille d'impression, du format in-4°, est allouée aux membres qui donnent leurs soins à l'édition des chroniques, relations, cartulaires et de la Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique, en en préparant les matériaux, en les annotant, en en rédigeant les introductions, etc.

La même indemnité est accordée aux personnes que la Commission charge, sous sa direction et sa surveillance, après y avoir été autorisée par le Ministre de l'intérieur, de concourir à ces publications.

ART. 22. Le traitement annuel de douze cents francs, dont jouit le secrétaire-trésorier actuel, est maintenu.

ART. 25. Notre Ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 28 avril 1869.

LÉOPOLD.

Par le Roi :

Le Ministre de l'intérieur,

EUDORE PIRMEZ.

Pris pour notification.

— M. le secrétaire perpétuel de l'Académie écrit que M. le Ministre de l'intérieur désire offrir au gouvernement anglais la collection des chroniques belges, en échange des publications dont ce gouvernement est disposé à gratifier l'université de Liège.

Le secrétaire est chargé de faire parvenir à M. Quetelet tous les volumes qui ont paru de ladite collection.

— Il est donné communication de plusieurs lettres de M. le Ministre de l'intérieur reçues depuis la dernière séance et auxquelles le bureau a satisfait : elles concernent des demandes d'exemplaires de la même collection, ou de volumes qui en font partie.

— M. Charles-Louis de Steiger, conservateur en chef de la bibliothèque de la ville de Berne, écrit que cette bibliothèque ne possède qu'un petit nombre de volumes de la collection des chroniques belges, et que les moyens limités dont il dispose ne lui permettent pas d'acquérir les volumes qui y manquent. Il serait heureux si le gouvernement belge, à l'exemple de ceux de France et de Russie, voulait comprendre la bibliothèque de Berne au nombre des établissements auxquels il distribue la collection susdite.

La demande de M. de Steiger sera soumise, avec un avis favorable, à M. le Ministre de l'intérieur.

— M. A. Desplanque, archiviste du département du Nord, un des fondateurs et des directeurs du *Bulletin scientifique, historique et littéraire* de ce département, exprime le désir que les Bulletins de la Commission soient envoyés, au fur et à mesure qu'ils paraissent, aux archives à la tête desquelles il est placé, au lieu de l'être par fascicules qui en comprennent plusieurs cahiers. De cette manière, dit-il, les directeurs du *Bulletin scientifique* seraient toujours au courant de ce que la Commission prépare ou publie.

La Commission acquiesce bien volontiers à ce désir.

Avis en sera donné à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie.

— M. A. Bonvarlet, consul de S. M. Danoise, à Dunkerque, et l'un des secrétaires du Comité flamand de France, écrit qu'il voudrait être autorisé à faire quelques communications à la Commission, dont il suit avec le plus grand intérêt les travaux.

La Commission accueillera avec plaisir les communications de M. Bonvarlet, si elles rentrent dans le cadre de ses travaux et de ses publications.

TABLE DES NOTICES CONCERNANT L'HISTOIRE NATIONALE
INSÉRÉES DANS LES REVUES BELGES.

M. Ernest Van Bruyssel, ancien chef du bureau paléographique, aujourd'hui consul de Belgique à New-York, avait été chargé, dès les premiers temps de son entrée en fonctions, de dresser une table de tous les articles ou notices, relatifs à l'histoire nationale, qui avaient été publiés dans des revues et recueils périodiques belges depuis 1850.

A la séance du 3 novembre 1866 (*Bullet.*, t. IX, p. 153), M. Van Bruyssel ayant fait connaître qu'il avait achevé la rédaction de cette table jusques et y compris l'année 1863, il fut résolu qu'elle serait imprimée en un volume à part, comme annexe aux Bulletins.

Quatre-vingt-seize pages, contenant l'indication des notices insérées dans vingt revues, étaient sorties de la presse, et l'imprimeur avait entre les mains la copie relative à une vingt et unième revue, lorsque M. Van Bruyssel partit pour New-York.

La Commission a désiré savoir si, par là, était complète la table dont la rédaction lui avait été confiée. Il résulte de sa réponse qu'il n'a plus aucun papier qui y ait rapport.

Dans ces circonstances, la Commission croit ne pouvoir mieux faire que de livrer cette table à la publicité, en y ajoutant deux index : l'un, des noms des auteurs, et l'autre, des matières.

Supposé même que quelque revue ou recueil périodique eût échappé aux investigations de M. Van Bruyssel, cette table serait toujours d'une grande utilité aux personnes qui s'occupent d'études sur l'histoire nationale.

TABLE CHRONOLOGIQUE DES CHARTES ET DIPLOMES IMPRIMÉS
CONCERNANT L'HISTOIRE DE LA BELGIQUE.

M. Alphonse Wauters adresse à la Commission la lettre suivante :

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

» Pour satisfaire au désir que la Commission avait exprimé de voir mettre sous presse le troisième volume de la *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés*, je me suis occupé immédiatement de la continuation de ce travail. On en a déjà imprimé vingt-six feuilles, et une grande partie de la copie, pour le restant du volume, est suffisamment préparée pour pouvoir être remise à temps à l'imprimeur. Nous aurions été encore plus avancés, si une indisposition peu dangereuse, mais opiniâtre, ne m'avait retenu chez moi pendant sept semaines.

» La période à laquelle je suis parvenu constitue l'une

des phases les plus intéressantes de nos annales. C'est l'époque de Baudouin de Constantinople, de Henri I^{er} et de tant d'autres princes et guerriers qui prirent part aux luttes de l'Angleterre et de la Flandre contre Philippe-Auguste, aux troubles qui déchirèrent l'Empire germanique après la mort de l'empereur Henri VI et se prolongèrent pendant vingt années, aux expéditions en Orient, dont la plus célèbre, entreprise pour la délivrance de Jérusalem, aboutit, contrairement au vœu primitif des croisés, contrairement aux injonctions répétées du pape Innocent III, à la conquête et au sac d'une ville chrétienne. Cette époque, c'est encore l'époque des grandes chartes de liberté accordées aux villes, de la diffusion du régime communal dans nombre de localités rurales, où, jusqu'alors, on n'avait connu que le régime féodal, les taxes arbitraires et le servage. Les relations politiques se resserrent de plus en plus et se multiplient; et à mesure que l'on voit croître le nombre des traités d'alliance entre les princes européens, on voit aussi augmenter en nombre les dispositions ayant pour but la protection des intérêts commerciaux.

» Une circonstance curieuse, et sur laquelle j'appellerai votre attention, c'est le changement radical qui s'opéra, par ordre de Baudouin de Constantinople, dans le système chronologique adopté par la chancellerie des comtes de Flandre et de Hainaut, changement qui ne fut pas adopté par la masse de la nation, et qui ne survécut pas au départ de Baudouin pour la croisade.

» Du temps du père de Baudouin, on commençait, en Hainaut, l'année à Pâques, comme le fait constamment dans sa *Chronique*, avec la plus parfaite régularité, le prévôt Gislebert, qui était le chancelier du comte. Chaque

fois que cet écrivain commence le récit des événements d'une année nouvelle, il fait suivre l'indication numérique de cette année de l'expression : *termino Paschali*, « au » temps de Pâques. » Sa chronologie repose donc sur des bases parfaitement connues, et fixe : à la fin de l'année 1194, la mort de la comtesse Marguerite; au 22 décembre 1195, celle de son mari, le comte Baudouin (1).

» Dans le court intervalle de temps qui sépara ces deux événements, le jeune comte Baudouin, celui qui parcourut depuis une carrière glorieuse et si tôt et si fatalement terminée, avait déjà changé de système chronologique et prescrivit de dater ses diplômes en commençant l'année, soit à la Noël, soit au 1^{er} janvier. Nous en trouvons la preuve évidente dans un diplôme de l'année 1195. Baudouin, le père, s'était montré l'adversaire constant de Henri 1^{er}, duc de Lotharingie ou de Brabant; il l'avait toujours contrecarré, à la cour d'Allemagne comme à la cour de France; il s'était encore, en dernier lieu, opposé de tout son pouvoir à l'élévation d'Albert, le frère de Henri, à l'évêché de Liège. Il renonça à cette politique en 1194 et conclut alors un traité d'amitié et d'alliance avec le Brabant. Son fils, le jeune Baudouin, qui hérita du comté de Flandre immédiatement après la mort de sa mère, s'empressa de négocier avec le duc un traité semblable, dans lequel les deux princes promirent de s'assister contre tous, en exceptant néanmoins : Baudouin, son père le comte de Hainaut, et son suzerain le roi de France, et Henri, l'empereur et le comte de Hainaut (2). Dans cet acte important, Baudouin

(1) *Gisleberti chronica Hannoniae*, *passim*.

(2) Voyez les *Frabantsche Ycesten* publiés par M. Willems, t. I, p. 614.

ne se qualifie que de comte de Flandre. Il agit de même dans une charte en faveur de l'abbaye de Ninove, charte qui est datée de la veille de l'Épiphanie de l'année 1195, l'an premier de son règne; cette date correspond donc au 5 janvier, non de l'année 1196, comme on pourrait le croire, mais de l'année 1195 (1).

» En effet, au commencement de l'année 1196, Baudouin, ayant hérité de son père le comté de Hainaut, et abandonné à son frère Philippe le marquisat de Namur, avait pris la qualification de comte de Flandre et de Hainaut. En cette qualité, il ratifia, au mois de février, plusieurs libéralités faites par son père au célèbre chapitre de Sainte-Waudru de Mons, et ici, comme s'il lui avait répugné d'abandonner les traditions paternelles dans la ville où ces dernières étaient les plus vivaces, il continue encore à prolonger l'année jusqu'à Pâques; les libéralités dont nous parlons sont toutes datées du mois de février 1195, et, contrairement à ce que nous avons fait pour la donation précitée en faveur de l'abbaye de Ninove, on doit les rejeter à 1196, d'abord parce que le vieux comte de Hainaut n'existait plus lorsqu'elles furent constatées par écrit, et ensuite parce que le jeune comte y prend les titres auxquels il n'eut droit qu'après la mort de ses deux parents (2).

» J'ai parlé plus haut du rapprochement qui s'était opéré entre le jeune comte Baudouin et le duc Henri. Leur amitié paraît avoir été des plus sincères, et, à en juger par

(1) De Smet, *Corpus chronicorum Flandriae*, t. II, p. 806.

(2) Voyez l'un de ces diplômes dans les *Opera diplomatica*, t. I, p. 109, et les deux autres dans les *Recherches sur le Hainaut ancien*, de M. l'avocat Duvivier.

les nombreuses transactions qui me sont passées sous les yeux, elle ne fut jamais altérée d'une manière notable. Elle concourut à former des principaux princes belges une fédération redoutable qui commandait à la fois au Brabant, au Limbourg, à la Flandre, au Hainaut et au Namurois. Il en résulta, pour la Belgique, une plus grande sécurité contre les agressions venant de l'étranger, et une tranquillité intérieure qui dut considérablement contribuer aux progrès des arts et de l'industrie et à l'adoucissement des mœurs.

» L'intimité qui régnaît entre les deux plus puissantes lignées princières de la Belgique se révéla d'abord par deux expéditions, dirigées : l'une au profit de la Flandre contre la Hollande (1), l'autre au profit du Brabant contre la Gueldre. Cette dernière fut suivie d'un voyage des deux Baudouin, du duc Henri et de l'archevêque de Cologne à la cour impériale. L'empereur Henri VI se trouvait alors près de Strasbourg; il accorda sans difficulté au jeune comte Baudouin l'investiture des fiefs qui avaient jusque-là été tenus de l'Empire par son père. Ce fut pendant ce voyage, au mois d'août, que celui-ci contracta la maladie dont il mourut quatre mois après (2).

» Ces circonstances permettent de mieux préciser, jusqu'à un certain point, la date du traité d'alliance conclu entre Henri I^{er} et le jeune comte de Flandre, et de la placer dans les premiers mois de l'année 1193. Alors aussi, selon toute apparence, s'ouvrirent les négociations qui eurent pour résultat la conclusion d'un premier traité entre le Brabant

(1) *Chronicon Lamberti parvi*, citée dans l'histoire de la Flandre, de M. le baron Kervyn de Lettenhove, t II, p. 114.

(2) *Gisleberti Chronica Hannoniae*, p. 265.

et la Gueldre. Ce traité ne porte pas de date et a été classé en l'année 1197. Peut-être est-il un peu antérieur et devrait-il être placé en 1196, année pendant laquelle s'affermir la prépondérance du Brabant dans les contrées arrosées par le Wahal. Alors fut confirmée à ce duché la possession du Veluwe, que les ducs tenaient en fief des évêques d'Utrecht et les comtes de Gueldre en fief des ducs de Brabant; alors aussi l'empereur concéda à la ville naissante de Bois-le-Duc des immunités exceptionnelles, qui exercèrent sur sa prospérité la plus heureuse influence.

» En cette année 1196, au mois de mars, la comtesse de Flandre, Marie de Champagne, et la duchesse de Brabant, Mathilde d'Alsace ou de Boulogne, entreprirent ensemble un pèlerinage à Saint-Gilles en Provence et l'accomplirent heureusement (1). Ce fait, insignifiant en lui-même, emprunte une certaine importance à cette circonstance que Marie et Mathilde furent tour à tour appelées à remplacer leurs maris partis pour la croisade : Mathilde en 1197, Marie en 1202. Elles durent donc être initiées aux vues politiques de Baudouin et de Henri, dont, peut-être, l'amitié se maintint plus vive grâce à l'intimité qui régnait entre leurs femmes. Il est à regretter que Giselbert le chroniqueur nous abandonne en ce moment; malgré la partialité pour ses maîtres et ses seigneurs qui perce dans ses écrits, c'est un guide précieux et que nulle autre source ne vient suppléer.

» Et cependant, les événements se pressent et se multiplient. Malgré de nouvelles conventions entre le roi de France Philippe-Auguste et Baudouin, celui-ci est en-

(1) *Gisleberti chronica Hannoniae*, p. 288.

trainé dans l'alliance de l'Angleterre. Ici, les documents viennent puissamment en aide à l'histoire. Aux renseignements écourtés donnés par les chroniqueurs sur les exploits de Baudouin, ils ajoutent des données nombreuses et intéressantes. Le siège mis devant Tournai et qui fut suivi d'une capitulation par laquelle les bourgeois se rachetèrent du pillage, le 20 juillet 1197, moyennant quatre mille mares, est à peine signalé par les chroniqueurs flamands et tournaisiens ; il faut aller en chercher les détails dans la correspondance de l'évêque Étienne, qui tantôt nous montre les Tournaisiens « portant à la fois l'épée et » la truelle » et travaillant à augmenter les fortifications de la place, tantôt représente l'armée assiégeante comme composée des milices de la Flandre, du Hainaut, de la Hollande, de Louvain, de l'*Harpie* (peut-être de l'Irlande ou Irlande) et « d'autres pays barbares. »

» Contrairement à l'usage qui avait prévalu en Brabant du temps de ses ancêtres, Henri I^{er} avait, comme Baudouin IX, abandonné le style cambrésien ou français pour le style allemand ou romain, et pris l'habitude de commencer l'année à Noël ou au mois de janvier. Le 17 janvier 1197, il scella, à Bruxelles, une confirmation d'une donation à l'abbaye de Ninove, confirmation qu'on ne peut reculer de douze mois, car le duc se trouvait en Orient à la fin de l'année 1197 et ne pouvait encore avoir regagné ses États dans les premiers jours de 1198, d'autant plus que, dans la lettre qu'il écrivit à son ami, l'archevêque de Cologne, le 22 novembre 1197, il ne manifeste en aucune façon l'intention de quitter la Palestine.

» En son absence, un événement se produisit qui compliqua encore la situation. L'empereur Henri VI expira, ne laissant pour héritier de ses dignités et de ses domaines

qu'un jeune enfant, illustre depuis sous le nom de Frédéric II. Les princes allemands se partagèrent : les uns offrirent la couronne à Philippe, frère de Henri; les autres et, parmi eux, presque tous les princes belges, lui opposèrent Othon de Saxe. Le pape Innocent III, l'un des plus grands hommes qui aient occupé le siège pontifical, profita de l'occasion pour amoindrir la famille redoutée des Hohenstauffen. Il voulait bien conserver au jeune Frédéric, son pupille, le trône de Sicile, mais il s'efforçait d'assurer l'empire à Othon. Ses lettres, dont plusieurs sont adressées à des princes ou à des prélats de la Belgique, se succédèrent sans relâche. Innocent III y exhorte à la constance les partisans d'Othon et y fulmine l'anathème contre les défenseurs de la cause de Philippe de Souabe. Efforts inutiles! Philippe rallie enfin à sa cause l'archevêque de Cologne et le duc de Brabant; puis, quand il tombe frappé par le poignard d'un assassin, laissant le champ libre à son rival, celui-ci se prononce contre les prétentions de la cour de Rome, qui lui oppose alors le jeune roi de Sicile, en attendant que Frédéric II, vainqueur à son tour, entame aussi la lutte avec le saint-siège.

» Le comte Baudouin fut l'un de ceux qui contribuèrent à l'élection d'Othon comme roi des Romains. Allié à Henri I^{er}, appuyé par le roi d'Angleterre, Richard Cœur de lion, et par le roi Othon, traité par le pape avec une bienveillance toute particulière, il promettait à la Flandre une ère de grandeur; cette contrée fut bientôt, par une suite de circonstances désastreuses, humiliée et démembrée. Par une paix précipitée, dont on ne comprend ni les motifs ni le but, le comte se réconcilia avec Philippe-Auguste. Il rompit son alliance avec le nouveau roi d'An-

gleterre, Jean, surnommé *Sans Terre*, qui venait de succéder à son frère Richard; Jean, de son côté, négocia avec le monarque français et, par un traité conclu au Goulet, au mois de mai 1200, renonça à soutenir contre la France l'indépendance de la Flandre. Cette dernière se trouva donc isolée, ayant perdu un allié certain pour se rapprocher d'une puissance qui s'efforçait sans relâche de l'absorber et de l'annihiler. Le mal fut porté au comble lorsque Baudouin partit pour l'Orient, où sa femme ne tarda pas à le suivre. Ils y moururent tous les deux, ne laissant pour recueillir leur héritage que deux filles, encore mineures, et qui purent bientôt apprécier à sa juste valeur la sollicitude que Philippe-Auguste affectait pour elles et pour leurs domaines.

» Le traité de Péronne, du mois de janvier 1200, et les préliminaires de la quatrième croisade, présentent quelques particularités d'un haut intérêt au point de vue diplomatique, le seul dont nous ayons à nous occuper ici. Ce traité fut soumis à l'approbation des principales villes flamandes, qui s'engagèrent à prendre le parti du roi Philippe-Auguste dans le cas où leur comte n'observerait pas le traité. Or, tous les actes délivrés au nom de ces villes portent ou la date de 1199 ou celle du mois de janvier 1199 (1); comme le traité fut conclu le 2 janvier 1199, ancien style ou style gallican, le 2 janvier 1200 selon le style moderne, il en résulte que les administrations locales n'avaient, en aucune façon, adopté les idées de la chancellerie de Baudouin IX sous le rapport diplomatique, et

(1) Ces actes ont tous été publiés par Teulet, *Layettes du trésor des chartes*, t. I.

qu'à l'imitation de ce qui se faisait à Paris, elles commençaient l'année à Pâques.

» Mais, pourrait-on objecter, comment admettre cette anomalie ? est-il bien probable qu'une dissidence pareille ait existé ? Cette observation, je me la suis faite, mais elle ne résiste pas à l'examen des documents. On ne possède pas moins de treize actes imprimés, émanant du comte Baudouin et datés des premiers mois de l'année 1202. Si ce prince avait suivi le système chronologique ordinaire, ces actes appartiendraient au commencement de l'année 1205. Or, Baudouin quitta ses États pour l'expédition qui lui coûta la vie, au commencement de 1202. Le mois d'avril n'était pas encore écoulé qu'il était déjà à Clairvaux (1). Son arrivée à Venise, les difficultés auxquelles lui et les autres croisés se virent livrés, parce qu'ils n'étaient pas en état de payer aux Vénitiens la somme convenue pour le transport de l'armée en Palestine; l'expédition contre Zara, qui attira sur eux la juste indignation d'Innocent III; les sollicitations du jeune Alexis Comnène, pour que les vainqueurs de Zara daignassent rétablir son père sur le trône de Constantinople; les deux sièges de cette ville et enfin l'élection de Baudouin sur le trône impérial des Constantin et des Justinien; tous ces grands faits qui remplissent la seconde moitié de l'année 1202, l'année 1205 et les premiers mois de l'année 1204, ne permirent pas à Baudouin de retourner en Flandre. Ceux de ses diplômes qui portent la date de 1202 doivent donc être laissés à cette

(1) *Ego Balduinus, . . . notum fieri volo quod Jerosolymam profecturus, cum per monasterium Clarevallense transitum facerem.* Miræus et Foppens, *Opera diplomatica*, t. III, p. 74.

date et confirmant, jusqu'à l'évidence, l'observation diplomatique qui a motivé le présent travail. On a publié deux diplômes, l'un, du 22 août, l'autre, du 24 septembre 1202, donnés, par le comte Baudouin : le premier à Valenciennes (1), le second à Saint-Omer (2); mais est-il croyable que, malgré les contestations qui avaient surgi entre les croisés et les Vénitiens, au moment de partir pour Zara, vers laquelle l'expédition se dirigea le 8 octobre de la même année, Baudouin aurait, pendant plusieurs mois, abandonné ses compagnons d'armes pour retourner dans le pays qu'il venait d'abandonner? Cette longue absence n'aurait-elle pas été signalée par Villehardouin, n'aurait-elle pas laissé d'autre trace?

» On possède une charte de la comtesse Marie, de l'année 1202, où l'on mentionne le départ de Baudouin (3); dans une autre, Marie approuve une donation à l'abbaye d'Alne et date du mois de février 1202, l'an premier du pèlerinage du comte, « son seigneur (4). » Ces expressions sont formelles : Baudouin était parti; il se trouvait alors à Zara, où il signa un acte de soumission envers le saint-siège, en expiation de sa participation à une entreprise exécutée malgré les représentations du pape (5). Ce mois

(1) Vinchant, *Annales de la province et comté de Hainaut*, t. VI, p. 24.

(2) De Coussemaker, *Documents relatifs à la Flandre maritime*, pp. 11 et 38.

(3) *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. III, p. 188.

(4) *Anno Verbi incarnati M. CC. II. mense februario, anno vero peregrinationis comitis domini mei primo Annales du Cercle archéologique de Mons*, t. V, p. 596.

(5) *Recueil des historiens de France*, t. XIX, p. 452.

de février appartient donc à 1202-1205. Ainsi, circonstance remarquable, la femme même du comte ne datait pas comme lui.

» Marie ne resta pas longtemps en Flandre. Elle laissa le pouvoir : en Flandre, à son beau-frère le marquis de Namur, Philippe, et au chancelier, prévôt de Saint-Donat; en Hainaut, à Guillaume, l'un des oncles du comte. Elle s'embarqua sur une flotte flamande qui cingla vers la Méditerranée, mais elle ne put rejoindre les légions qui investirent Constantinople; espérant que son époux pourrait venir la rejoindre en Palestine, elle s'empressa de partir pour ce pays, où une mort prématurée ne tarda pas à l'enlever.

» Ce qui précède peut donner une idée des obstacles de tout genre que rencontre une classification systématique des chartes et des diplômes de cette époque. Il faut tenir compte des habitudes de toutes les chancelleries qui avaient à s'occuper des événements dont notre pays était le théâtre. Les papes et les rois dataient ordinairement leurs actes en se basant sur l'époque de leur avènement au pouvoir, et lorsqu'on fait attention à cette donnée, on peut éviter bien des erreurs; mais nos princes ne mentionnent le plus souvent que l'année de l'Incarnation ou de la Grâce; très-fréquemment ils n'ajoutent ni l'année de l'indiction, ni l'année du règne de leur suzerain, ni aucune autre mention de nature à jeter de la clarté sur le système qu'ils adoptent. On ne s'éclaire sur leur manière de procéder que par des indications passagères et difficiles à recueillir.

» Ajoutons, pour terminer, que Baudouin, devenu empereur de Constantinople, et son frère Henri, qui lui suc-

céda, comptèrent l'année en la prolongeant dans les premiers mois de l'année suivante. Ainsi, la déclaration par laquelle le premier prie le roi Philippe-Auguste et son fils Louis de veiller à l'exécution des ordres qu'il avait donnés pour la fondation du chapitre de Courtrai est du mois de mars 1205, quoiqu'elle soit datée du mois de mars 1204(1); en effet, Baudouin y est qualifié d'empereur, titre qu'il ne reçut qu'après la conquête de l'empire d'Orient, en *avril* 1204. De même, la lettre que Henri écrivit à son frère Philippe en lui envoyant des reliques doit être rejetée en 1206, quoiqu'elle soit datée du mois de février 1205 (2), car la bataille d'Andrinople ne se livra que le 14 avril 1205, et, dans l'incertitude où il était sur le sort de son frère, Henri ne prit pas immédiatement le titre et les insignes impériaux.

» Quant au duc de Lotharingie et de Brabant, il adopta le même système, peut-être parce que ses relations avec la cour de France se renouèrent au commencement de 1205, dès qu'il eut abandonné la cause d'Othon de Saxe pour celle de Philippe de Souabe. Son acte d'hommage à Philippe-Auguste, pour un fief d'argent de deux cents mares par an (5), et la convention qu'il conclut avec Renaud de Dommartin, comte de Boulogne, au sujet de leurs droits respectifs sur l'héritage de Matthieu d'Alsace, comte de Boulogne, père de la duchesse Mathilde (4), sont tous deux du mois de février 1204 ancien style, 1205 nouveau style.

(1) Miræus et Foppens, *Opera diplomatica*, t. II, p. 1207.

(2) *Ibidem*, t. I, p. 405.

(5) Voyez Delisle, *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, p. 209.

(4) Butkens, *Trophées de Brabant*, t. I, preuves, p. 56.

On pourrait expliquer cette modification dans les usages diplomatiques suivis jusqu'alors par Henri I^{er}, en disant que les deux actes précités furent rédigés en France, sous l'influence des tendances et des coutumes de la cour de Paris. Mais il n'en est pas moins vrai que le duc Henri persista depuis à suivre le style gallican. La charte par laquelle ce prince confirma la cession du village de Mellet au chapitre de l'église Saint-Aubin, de Namur, doit être reportée au 14 février 1210, quoiqu'elle soit datée du lundi après le dimanche où l'on chante : *Circumdederunt me*, du mois de février 1209 (1). Cette cession ayant eu lieu au mois d'août 1209 (2), la confirmation ne peut être que postérieure; la comparaison du texte des deux diplômes ne laisse à cet égard aucun doute.

» Je bornerai là pour cette fois les observations que je tenais à soumettre à la Commission, afin de lui montrer combien il y a de précautions à prendre pour ne pas s'égarer dans ce dédale de systèmes chronologiques tour à tour repris et abandonnés; elle y verra combien je m'efforce de répondre à la confiance dont elle m'a honoré. »

COLLECTION DES CHRONIQUES ET DES CARTULAIRES.

M. Borgnet dépose sur le bureau le tome II de la Chronique liégeoise de Jean d'Outremeuse, dont l'impression vient d'être achevée.

Ce volume contient la suite du livre I^{er} du *Myreur des*

(1) Miræus et Foppens, *Opera diplomatica*, t. IV, p. 226.

(2) *Ibidem*, l. c.

histors, ainsi que Jean d'Outremeuse a intitulé sa chronique; la *Geste de Liège* correspondante à cette partie de l'ouvrage; un glossaire et la table des matières.

Le secrétaire, au nom de M. Bormans, dépose également sur le bureau le tome III des *Brabantsche Yeesten*, comprenant un avant-propos de l'éditeur de clv pages; le septième livre des *Yeesten*; un appendice; la table des matières; un répertoire alphabétique des noms de personnes et de lieux; une liste de mots et locutions remarquables.

La Commission ordonne la distribution de ces deux volumes aux établissements, aux sociétés littéraires et aux personnes qui reçoivent la collection des chroniques.

— M. le baron Kervyn de Lettenhove annonce qu'il ne reste plus que deux à trois feuilles à imprimer du texte de la Chronique de Brandon, laquelle forme le 1^{er} volume des chroniques relatives aux ducs de Bourgogne.

— Le secrétaire fait connaître que M. Léopold Deviliers a terminé la rédaction des tables du cartulaire de Cambron, et que l'impression de celle du 1^{er} volume du cartulaire de Saint-Trond est commencée.

— Dans sa séance du 11 janvier dernier, la Commission, déterminant l'ordre de ses travaux pour l'année courante, a décidé que, avant la mise sous presse de nouveaux volumes de la collection des chroniques et des cartulaires, ceux qui étaient en cours d'impression seraient achevés.

D'après la notification, qui lui a été donnée depuis par M. le Ministre de l'intérieur, des ressources dont elle

pourra disposer pendant cette année, la Commission se voit, à son grand regret, obligée de limiter ses travaux à l'achèvement du premier volume des chroniques relatives aux ducs de Bourgogne et à l'impression des tables des cartulaires de Cambren et de Saint-Trond. Quant à la continuation du premier volume des Voyages des souverains des Pays-Bas, ainsi que du tome III de la Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique, elle sera suspendue jusqu'à ce que de nouvelles ressources soient mises à la disposition de la Commission.

COMMUNICATIONS.

M. Gachard présente une notice intitulée *La Bibliothèque des princes Corsini, à Rome.*

Insertion au Bulletin.

— Dans la séance du 11 novembre 1867 (*Bulletins*, t. X, p. 5), la Commission a accepté avec gratitude l'offre de M. Michelant, conservateur-adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, à Paris, de lui communiquer deux inventaires des meubles, vaisselles, bijoux, manuscrits, objets d'art, etc., de l'archiduchesse Marguerite et de Charles-Quint, respectivement dressés en 1525 et 1556.

Dans celle du 10 janvier suivant (*Ibid.*, p. 64), sur l'envoi qui lui avait été fait d'une partie de ces inventaires, elle a résolu qu'ils seraient insérés dans le Bulletin.

Le complément lui en étant parvenu depuis peu, ses délibérations sont de nouveau appelées sur cet objet.

Elle estime , après examen du manuscrit , que les deux inventaires devraient être réunis en un volume qui serait publié comme annexe aux Bulletins , et qui ferait de 550 à 400 pages.

Elle regrette vivement de se voir dans l'impossibilité , par l'insuffisance des ressources dont elle dispose , d'entreprendre cette publication , qui aurait un grand intérêt , surtout pour l'histoire des arts.



COMMUNICATIONS.

La Bibliothèque des princes Corsini, à Rome.

(Par M. GACHARD, membre de la Commission.)

I.

Clément XII (Laurent Corsini), florentin, qui occupa le siège pontifical pendant dix années, de 1750 à 1740, est le fondateur de la bibliothèque Corsini. Plusieurs membres de sa famille, et notamment le cardinal Nérée Corsini, mort en 1678, s'étaient appliqués à rassembler des livres, des manuscrits, des gravures : il prit à tâche d'en augmenter la collection, qu'il mit à la portée du public (1).

La bibliothèque qu'il avait créée s'accrut, à la fin du

(1) Blume, *Iter Italicum*, t. III, p. 157.

siècle, de celle de l'abbé Rossi, qui avait été secrétaire de la maison Corsini. Celle-ci se composait de 415 manuscrits, 1,500 incunables et un grand nombre de livres imprimés. Les manuscrits comprenaient des historiens et des poètes de l'ancienne Rome, des philosophes, des pères de l'Église, des ouvrages sur la théologie et sur la médecine. Les historiens modernes y étaient en très-petit nombre, et, en fait de documents diplomatiques, on n'y comptait qu'un seul recueil de lettres (1).

Aujourd'hui la bibliothèque Corsini contient 55,000 volumes imprimés, 2,600 manuscrits environ et une collection de gravures dont l'abbé Migne évalue le nombre à 6,000 pièces (2). Elle est parfaitement installée dans le palais du même nom, où elle occupe huit belles salles.

Le catalogue des livres imprimés forme vingt volumes grand in-folio. Il est intitulé : *Bibliothecae Corsiniae Index secundum auctorum cognomina alphabeticè distributus*.

Chaque volume porte pour titre particulier : *Librorum impressorum Bibliothecae Corsiniae Index alphabeticus*. Vol. I (II, etc.).

Il y a un catalogue spécial des incunables en trois parties ainsi distribuées :

Catalogus editionum saeculi XV in Bibliotheca Corsiniana extantium. Pars prima in qua volumina juxta annorum seriem disposita continentur. MDCCXCI.

(1) Il est intitulé : *Varie lettere et istruzioni di monsignor Dandino per la corte di Roma*. C'est un in-fol. du xvi^e siècle. Il porte le numero XCI dans le catalogue Rossi.

(2) *Dictionnaire de bibliologie*.

Catalogus, etc. Pars secunda auctorum nomina eorumque opera per alphabeti litteras digesta complectens. MDCCXCII.

Catalogus, etc. Pars tertia urbium nomina in quibus volumina sunt impressa juxta alphabeti ordinem disposita continens. MDCCXCII.

On ne saurait certes désirer plus de renseignements que n'en fournit un tel catalogue.

Celui des manuscrits, qui fait un volume de 566 feuillets, est également divisé en trois parties.

La première les décrit selon l'ordre dans lequel ils sont rangés, intitulés et numérotés de 1 à 2152.

La seconde consiste en un index alphabétique des noms des auteurs ou des titres des ouvrages ou documents.

La troisième se compose d'un index, aussi alphabétique, des choses notables contenues dans les manuscrits (1).

Ces catalogues se complètent par celui de la bibliothèque Rossi (2), qui, à l'instar des précédents, comprend trois divisions, savoir : I. Manuscrits; II. Éditions du xv^e siècle; III. Éditions des siècles suivants.

La bibliothèque Corsini est ouverte au public tous les jours, à l'exception des mercredis, des dimanches et fêtes, des vacances de Noël, du carnaval et de Pâques, depuis la vingtième jusqu'à la vingt-troisième heure, selon

(1) *Indice generale de' libri manoscritti che si conservano nella libreria dell' Ecc^{ma} casa Corsini, diviso in tre parti. Nella prima si comprende l'inventario di detti libri secondo l'ordine con cui sono disposti, intitolati e numerati. Nella II il catalogo degli autori di detti libri e scritture in essi compresi. Nella III l'indice alfabetico delle cose notabili.* MDCCXXXVIII.

(2) *Catalogus selectissimae bibliothecae Nicolai Rossii, cui praemisum est commentariolum de ejus vita.* Romae, MDCLXXXVI. In-8^o.

la manière de compter italienne (1). Il résulte de ces arrangements que les heures d'ouverture varient à chaque saison et même de mois en mois.

Le même système est en vigueur, à Rome, à la bibliothèque Casanatense ou de la Minerve, pour les séances de l'après-midi.

II.

Valéry fait l'observation que jamais la communication des manuscrits n'a été facile à la bibliothèque Corsini (2). Blume et M. Pertz se plaignent qu'on les leur ait cachés, quand ils se sont présentés pour les voir (3). Je suis heureux de pouvoir déclarer ici que les choses sont bien changées à cet égard, et que le bibliothécaire actuel, M. Francesco Cerroti, est un modèle d'urbanité et de complaisance.

C'est grâce aux facilités qu'il m'a données et dont je saisis cette occasion de lui exprimer ma gratitude, que j'ai pu examiner, analyser, extraire un assez grand nombre de manuscrits, parmi lesquels il en est d'importants pour l'histoire du xvi^e siècle.

Dans l'énumération de ces manuscrits, je n'aurai pas égard à l'ordre que leur assigne le catalogue, mais je suivrai l'ordre des dates, qui me paraît plus rationnel et plus méthodique.

(1) Les Italiens commencent leurs vingt-quatre heures une demi-heure après le coucher du soleil.

(2) *Voyages historiques et littéraires en Italie*, p. 454, édition de Bruxelles, 1855.

(3) Blume, *Iter Italicum*, t. III, p. 158.

I.

Cod. 222.

Vita di Adriano Sesto.

In-fol., pap., rel. en parch., 228 feuillets, écrit. du xviii^e siècle.

La vie d'Adrien VI remplit les feuillets 144-155 du manuscrit, qui est intitulé : *Istruzioni e discorsi politici sopra i conclavi. Tom. II.*

Ce n'est qu'une biographie, en italien.

Elle est suivie d'un discours sur Adrien (fol. 155 v^o — 188) écrit aussi en italien, et dans lequel ce pontife est jugé avec une sévérité excessive.

Sur l'élection d'Adrien à la dignité papale on peut consulter les cod. 224, 226, 227, 732, 979.

II.

Cod. 498.

Lettere in spagnuolo scritte dall' imperatore Carlo V al signore D. Diego di Mendoza ed altri suoi ambasciatori in Roma, e risposte, con un indice o sommario del contenuto nelle lettere, tradotto in volgare, nel principio del tomo.

In-fol., rel. en parch., 420 feuillets (sans l'index), xvii^e siècle (écriture espagnole).

Cette correspondance se compose de quatre-vingt-quinze lettres.

Elle commence par une lettre de Charles-Quint écrite d'Ulm, le 11 février 1547, à don Diego de Mendoza, qu'il venait de nommer son ambassadeur à Rome.

Celles qui suivent (dans l'ordre des dates) jusqu'au 27 juillet 1549, au nombre de quatre-vingt-cinq, sont toutes de cet ambassadeur. Il y rend compte de ses négociations, qui ont principalement pour objet le concile, dont Charles-Quint demandait la translation de Bologne à Trente, et la restitution, vivement réclamée par Paul III, de la ville et du château de Plaisance, que don Fernando Gonzaga, gouverneur de l'État de Milan, avait occupés au nom de l'empereur, après l'assassinat de Pierre-Louis Farnèse (10 décembre 1547).

Mendoza informe régulièrement son maître de ce qui se passait à Rome. Il lui fait le portrait du pape, du cardinal Farnèse, du duc Octave et des principaux ministres de la cour pontificale. Il le tient au courant des négociations de cette cour avec la France. Il lui dit le mauvais effet produit sur le saint-père et sur le sacré collège par l'*intérim* que Charles-Quint avait publié à Augsbourg, etc., etc.

Une trentaine de ses lettres sont écrites de Siemie. Il avait fait occuper cette ville, en 1547, par les troupes impériales; il s'y transporta à différentes reprises, pour en changer le gouvernement et en assurer la possession à l'empereur. Pendant qu'il était là, il envoyait à la cour impériale les lettres où son secrétaire, resté à Rome, l'instruisait des événements dont la ville éternelle était le théâtre, ainsi que de ce qu'il pouvait apprendre des actes et de la politique du gouvernement pontifical.

Aux fol. 15-51 sont intercalées quelques lettres de Charles-Quint à Mendoza, des années 1551 et 1552, d'un médiocre intérêt.

Il n'y en a pas, quoi que dise le titre du manuscrit, qui s'adressent à d'autres ambassadeurs.

Le sommaire italien de cette correspondance, qu'on trouve en tête du registre, et qui doit être une traduction de l'espagnol, en donne un très-bon résumé (1).

III.

Con. 500-501.

Lettere e negotiati del cardinal Polo, legato di papa Giulio III alla regina Maria d'Inghilterra per il ristabilimento della religione in quel regno, et anch legato alle Maestà di Carlo V, imperatore, e re christianissimo, tra quelle due corone per la pace.

Deux vol. in-4^e, rel. en parch., le premier ayant 594 pp., le second 470 pp., sans l'index; écriture du xvii^e siècle.

Les lettres contenues dans ces deux volumes paraissent avoir été ignorées du cardinal Quirini, qui, au siècle dernier, a donné au public les correspondances du cardinal Polus (2) : aussi l'on me saura gré, je pense, d'en placer ici une analyse détaillée, et même de faire connaître, dans leur texte original, celles dont l'objet se rattache à l'histoire de Charles-Quint.

(1) Voy. l'Appendice A.

(2) *Epistolarum Reginaldi Poli S. R. E. cardinalis et aliorum ad ipsum*. Brixiae, 1744-1757, 5 vol. in-4^e.

Ce volume commence par une lettre du cardinal Polus au pape écrite du monastère de Maguzzano le 7 août 1555. Il lui dit qu'ayant appris que la princesse Marie a été reçue au trône d'Angleterre, — nouvelle dont avec raison l'on pouvait douter dans le principe, étant contraire aux avis qu'on eut d'abord (1), — il vient s'en féliciter avec Sa Sainteté. Il ajoute que, comme peut-être Sa Sainteté voudra avoir son avis sur ce qu'il y aurait à faire pour le rétablissement de la religion catholique en Angleterre, et qu'il ne peut pour le moment le lui donner en personne (2), il lui envoie l'abbé de Saint-Salut (5), instruit de ce qu'il pourrait lui dire lui-même.

Cette lettre est précédée d'une note portant : « Le seigneur abbé de Saint-Salut, envoyé par l'illustrissime et révérendissime cardinal Polus à Rome, partit du monastère de Sainte-Marie de Maguzzano le 7 août 1555, à midi, en poste, avec la lettre ci-après. »

Elle est suivie de lettres de Polus aux cardinaux de Mantoue, de Santa Croce, de San Giacomo et de Carpi.

Pag. 4. Instruction pour l'abbé de Saint-Salut. Elle contient l'avis de Polus, lequel se résume en ces deux points : 1^o que le pape, par ses nonces auprès de l'empereur et du roi de France, sollicite ces princes de favoriser, au moyen de leurs relations avec la reine Marie, le réta-

(1) « ... Della qual nuova si poteva al principio con ragion dubbitare, essendo contraria agli avvisi che prima si ebbero... »

(2) « ... Non potendo ora far ciò presenzialmente... »

(5) Vincenzo Parpaglia.

blissement de la religion en Angleterre ; 2^o que les mêmes démarches se fassent auprès de la reine par des personnes particulières envoyées d'Italie, mais de la nation anglaise (1). Si le pape veut se servir du cardinal, il est prêt à obéir à Sa Sainteté.

Pag. 15. Bref de Jules III à Polus, daté du 2 août 1555, à Rome. Apprenant la mort du roi d'Angleterre (Édouard VI), il lui demande conseil sur ce qu'il a à faire : s'il était disposé à se rendre dans ce pays, il lui donnerait le caractère de légat.

Pag. 18. Bref du 6 août. Ayant appris que la princesse Marie, qui toujours s'est montrée constante dans la vraie foi et religion, malgré les injures de son père et de son frère (2), a été déclarée reine d'Angleterre, Jules III nomme le cardinal son légat vers la reine, d'abord pour la féliciter en son nom et en celui du siège apostolique, ensuite pour l'assurer de ses dispositions pleines de piété et de charité paternelle envers elle, ainsi que de son désir de voir prospérer ses affaires et celles de son royaume (3).

Pag. 21. Bref du pape à Charles-Quint, de la même date, pour lui annoncer la légation de Polus, et le prier de lui prêter ses conseils et son appui.

Pag. 25. Bref de la même date et dans les mêmes termes à Henri II, roi de France.

(1) « ... Che siano della patria... »

(2) « ... Quae semper in recta fide religioneque tuenda firmam sese atque constantem contra paternas ac fraternas injurias praestitit... »

(3) « ... Primum, ut ei, nostro et sedis apostolicae nomine, de honore illi divinitus oblato gratulere, nostrumque animum ad eam deferas, tum paternae erga illam pietatis charitatisque plenum, tum secundarum omnium ipsius rerum atque illius regni cupidissimum... »

Pag. 28. Bref de la même date à la reine Marie, pour lui donner part de la légation de Polus.

Pag. 55. Lettre du cardinal de Monte à Polus, du 6 août 1555. Déjà S. S. avait résolu de prendre l'avis de Polus sur ce qu'il y avait à faire à l'occasion de la mort du roi Édouard, lorsque hier est arrivé un courrier de France porteur de la nouvelle que la princesse Marie a été acclamée et reconnue reine d'Angleterre, du consentement de tous. « Cette nouvelle causa à S. S. tant de joie qu'elle en versa » des larmes, et qu'au même instant elle fit appeler la » congrégation des révérendissimes et illustrissimes car- » dinaux, auxquels elle proposa qu'elle ne voyait pas de » moyen plus efficace et qui fit espérer plus de fruit que » la création de Votre Seigneurie Révérendissime et Illus- » trissime comme légat vers la reine, le très-auguste em- » pereur, le roi très-chrétien, et finalement partout où il » conviendra de l'envoyer. La proposition de S. S. fut » unanimement acceptée, avec applaudissement et une » consolation infinie. On s'occupe de l'expédition des » bulles des facultés, lesquelles seront aussi amples que » nous les saurons faire, et se pourront augmenter selon » que Votre Seigneurie Révérendissime et Illustrissime le » voudra (1). »

Pag. 40. Lettre de Polus au pape écrite du monastère de Maguzzano le 11 août 1555. Le saint-père ayant daigné s'en remettre à lui de la marche à suivre, il a cru devoir, avant de se mettre en route, envoyer quelqu'un en diligence aux Pays-Bas, pour s'informer, auprès du légat (le cardinal d'Imola), de l'état des choses en Angleterre, et il

(1) Cette lettre est dans Quirini, t. IV, p. 109.

est de plus d'avis que monsignor Henrico Peningo s'y rende aussi, et consulte le légat sur les démarches à faire auprès de l'empereur.

Suivent plusieurs lettres écrites à des cardinaux et par des cardinaux.

Peningo partit de Maguzzano le 12 août, se rendant, par Trente, aux Pays-Bas.

Le même jour, Polus écrivit au cardinal d'Imola, pour accrédi ter son envoyé.

Pag. 57. Lettre de Polus à la reine d'Angleterre, du 12 août 1555. Elle a pour objet de savoir d'elle quand et comment elle voudra le recevoir.

Pag. 68. Le 21 août, Polus envoya en poste monsignor Antonio Fiordibello, son secrétaire, à Charles-Quint, avec une lettre du même jour, où il le remerciait de la part qu'il avait eue à l'avènement de la reine Marie, lui annonçait la commission qu'il venait de recevoir du pape, et sollicitait son appui auprès de la reine. Il espérait que la main victorieuse de l'empereur lui ouvrirait le chemin pour introduire en Angleterre l'autorité spirituelle, comme Dieu l'avait ouvert à Sa Majesté Impériale pour y introduire l'autorité temporelle en la personne de la sérénissime reine Marie, sa cousine (1).

Polus écrivit, le même jour, à M. d'Arras.

Pag. 76. L'instruction qu'il donna à Fiordibello lui dictait les réponses qu'il aurait à faire au cas que l'empereur trouvât que le moment n'était pas opportun pour traiter

(1) « Aspettando che la vittoriosa mano di V. M. mi faccia la strada per introdurre in quel regno l'auttorità spirituale, si come Dio l'ha fatta a lei d'introdurvi la temporelle nella persona della serenissima regina Maria sua cugina ... »

des affaires de la religion en Angleterre, qu'il fallait attendre que les choses fussent mieux établies, et qu'il ne convenait pas que pour le moment le cardinal passât en ce pays.

Pag. 87. Il résulte d'une lettre du même jour au cardinal d'Imola que monsignor de Vigornia (Henrico Peningo) n'était pas en disposition, pour le moment, de se rendre aux Pays-Bas, et que, par ce motif, Polus y envoyait son secrétaire.

Pag. 91-105. Lettre de Polus à la reine d'Angleterre, du 27 août. Il l'exhorte à rétablir en Angleterre la religion catholique et à reconnaître l'autorité du saint-siège. Il va se mettre en route pour aller la trouver, dans l'espoir qu'elle lui fera une gracieuse et bénigne réponse, ou tout au moins qu'elle lui permettra de traiter cette affaire, où la bonté et la prudence de la reine paraîtront plus à propos pour en venir depuis à la perfection, conclusion et exécution de la chose (1). Cette lettre fut portée à la reine par Michel Trockmorton.

Pag. 116. Le 5 septembre 1555, Polus partit de Maguzano et alla à l'Isola, sur le lac de Garde, où, le 7, monsignor Gio-Francesco Commendone arriva avec une lettre pour lui du cardinal d'Imola, datée de Bruxelles, le 29 août. Le légat envoyait Commendone, qu'il avait chargé précédemment de se rendre en Angleterre, pour instruire Polus de l'état des choses en ce pays.

Pag. 122-154. Lettre de l'abbé de Saint-Salut à Polus, écrite de Rome le 19 août. Le pape approuve entièrement

(1) « ... Aspettando da lei graziosa e benigna risposta, almeno di poter trattare questa causa, dove la bontà e prudenza sua parera più espediente per venir dappoi alla perfettione, conclusione et essecuzione di essa.... »

ce que le cardinal a fait, et lui remet tout le poids de cette affaire (1).

Pag. 184. Le 14 septembre, l'abbé de Saint-Salut arriva à l'Isola, porteur de trois brefs relatifs à la légation de Polus : l'un adressé à l'empereur, le second au roi de France, le troisième à la reine d'Angleterre. Il lui répéta que le pape s'en remettait entièrement à lui, et lui donnait toute autorité et faculté à cet effet.

Pag. 189. Lettre du cardinal d'Imola à Polus, écrite de Bruxelles le 27 août. Il a parlé à M. d'Arras, lequel, après avoir pris les ordres de l'empereur, lui a fait entendre que S. M. a jugé la légation du cardinal prématurée, et que, la nouvelle en étant parvenue en Angleterre par des avis de Venise et d'autres endroits, on ne pourrait croire le trouble qu'elle a apporté aux affaires de la religion et aux bons commencements de la reine; que, par ce motif, l'avis de S. M. était que le cardinal ne devait en aucune manière bouger de Trente (2).

Pag. 206. Lettre de l'évêque d'Arras à Polus, écrite de Mons le 6 septembre. Après lui avoir dit beaucoup de choses flatteuses sur sa personne et sur la commission que le pape lui a donnée; après l'avoir assuré du désir que l'empereur et ses ministres ont de voir la religion catholique rétablie en Angleterre, il continue ainsi : « Mais, » le gué ayant été sondé, le moment ne paraît pas venu

(1) « E rimette in lei tutto il peso di questo negozio.... »

(2) « Che Sua Ma^{ta} aveva giudicata la legazione di V. S. R^{ma} fatta troppo properamente, et ch' essendosene, per avvisi di Venezia ed altri luoghi, avuta notizia in Inghilterra, non si potrebbe dire l'alterazione che aveva data alle cose della religione et alli buoni principii della regina, e che per questo il parere di Sua Ma^{ta} era che V. S. R^{ma} in alcun modo si dovesse muovere da Trento.... »

» à S. M. I. d'envoyer là-bas quelqu'un qui dépende de
 » Sa Sainteté, parce que , ces peuples étant encore si éloi-
 » gnés de la vraie lumière de la religion, toute personne
 » qui , dans ce commencement, se présenterait chez eux
 » au nom de Sa Sainteté, les indisposerait grandement, et
 » que l'autorité de cette personne leur serait d'autant plus
 » suspecte qu'elle serait plus grande. Et bien qu'on sache
 » que la reine, éminemment chrétienne comme elle est,
 » verrait très-volontiers Votre Seigneurie Révérendissime,
 » elle serait néanmoins forcée de ne pas la recevoir, ce qui
 » donnerait un plus grand scandale à ces peuples, ou elle
 » se mettrait en un manifeste péril de perdre le royaume
 » et par suite la religion, au rétablissement de laquelle on
 » ne manque cependant pas de travailler, en induisant
 » petit à petit les peuples et les accoutumant tout douce-
 » ment à revoir les messes, et en les préparant par des
 » prédications au futur parlement qui se doit célébrer le
 » 6 du mois prochain, car, le 1^{er}, la reine, comme on
 » l'espère, sera couronnée. On ne peut, ainsi que V. S. R.
 » le comprend mieux que personne, faire toute chose à la
 » fois; mais, dès que la reine sera bien établie dans le
 » royaume, et qu'on aura fait un peu plus de progrès dans
 » la restauration de la religion, on verra à temps de faire
 » en sorte qu'elle s'occupe d'introduire le respect du siège
 » apostolique (1). »

(1) « Ma, avendo tastato il vado, non pare ancora a Sua Ma^{està} Ce-
 sareo tempo di mandar di là persona dipendente da Sua Santità, poichè
 essendo quei popoli ancor tanto discosti dal vero lume della religione, si
 giudica che si offenderebbero grandemente, in questo principio, d'ogni
 persona che vi andasse in nome di Sua Beatitudine; e come fosse mag-
 giore l'autorità, tanto loro saria più sospetta. E se bene la regina, cris-

Pag. 212-222. Lettre de Jules III à Polus, écrite de Rome le 19 septembre (1). Ayant entendu le rapport de Commendone, il a voulu consulter le sacré collège. Tous les cardinaux, et lui aussi, ont été d'avis qu'il est non-seulement à propos, mais encore nécessaire, que Polus ne retarde pas beaucoup son voyage; mais ils ont jugé aussi qu'il lui faut, avant de l'entreprendre, connaître la volonté de la reine, pour ne pas exposer elle et la religion à de graves inconvénients par une démarche précipitée. Il a révoqué les légats envoyés pour la paix au roi de France et à l'empereur, et réuni cette commission à celle que Polus avait déjà.

Pag. 225. Brefs de Jules III, du 20 septembre, à Charles-Quint et à Henri II, pour les informer des nouveaux pouvoirs donnés à Polus.

Pag. 256. Le 29 septembre 1555, Polus écrit au cardinal d'Imola, du monastère de San Francesco, à l'Isola, qu'ayant reçu, la veille, les ordres de Sa Sainteté, il part le lendemain pour Trente. Dans un post-scriptum il lui

tianissima com'è, si sa che vedrebbe molto volentieri V. S. R^{ma}, sarebbe nondimeno forzata non ammetterla, che saria scandalo maggiore a quei popoli, o si porrebbe a manifesto pericolo di perder il regno, e per questa via la religione, alla restituzione della quale non si manca però di travagliare, tirando li popoli a poco a poco et accostumandoli pian piano a rivedere le messe, et con prediche preparandoli al futuro parlamento che si ha da celebrare alli 6 del mese prossimo, poichè, al primo del medesimo, sarà, come si spera, coronata la regina. Non si può, come V. S. R^{ma} intende meglio, far ogni cosa in un tempo; ma stabilita ch'essa sarà nel regno, e caminato già con qualche più progresso nel restoro della religione, si verrà a tempo di procurare che torni ad introdurre l'osservanza della sede apostolica... »

(1) Elle est dans Quirini, t. IV, p. 111, avec la date du 20 septembre.

annonce qu'il est arrivé en cette ville le 1^{er} octobre (1).

Le 20, il était à Dillingen, d'où, le 22, il se mit en route pour Spire.

Pag. 515. Lettre d'Antonio Fiordibello à Polus, écrite de Bruxelles le 15 octobre. Il a informé monsieur d'Arras de la nouvelle commission du cardinal : « Lorsque je lui » dis que Votre Seigneurie Révérendissime venait en qua- » lité de légat pour la paix, il m'interrompit tout d'abord, » montrant un grand étonnement de cela, et dit que c'était » la première nouvelle qu'il en avait. Après que j'eus fini, » il me répondit qu'il ne manquerait pas d'informer Sa » Majesté Impériale de cette légation et venue de Votre » Seigneurie Révérendissime, mais, pour dire son opi- » nion, qu'il pensait qu'elle déplairait beaucoup à Sa Ma- » jesté, notre seigneur ayant pris cette détermination » sans lui en avoir donné préalablement part. Il prononça » même ces paroles latines : *Quod haec erant consilia* » *precocia.....* Il dit, en outre, qu'il trouvait très-étrange » que, Sa Sainteté ayant d'abord envoyé deux légats (2), » lesquels n'avaient pu rien faire, après les avoir révoqués, » elle en envoyait un seul, qui d'abord viendrait ici. Il » ajouta qu'on comprendrait que cette légation de Votre » Seigneurie Révérendissime était un prétexte, et qu'elle » ne plairait pas du tout à la reine d'Angleterre (5). »

(1) Quirini, p. 115, donne une lettre du pape, du 12 octobre, en réponse à celle que Polus lui avait écrite de Trente le *trente septembre*.

(2) L'un à l'empereur, l'autre au roi de France.

(5) « Egli prima mi aveva interrotto, come le dissi che V. S. R^{ma} veniva legato per la pace, mostrando di ciò una grande ammirazione, e disse questa essere la prima nuova che ne aveva inteso. Poi, finito che io hebbi, mi rispose che non mancaria già di avvisar Sua Ma^{ta} Cesarea di questa legazione e venuta di V. S. R^{ma}, ma, per dir l'opinion sua, che pensava

Pag. 552. Lettre de Charles-Quint à Polus, écrite de Bruxelles, le 13 octobre 1555, afin qu'il ajoute foi et créance à ce que don Juan Hurtado de Mendoza lui dira de sa part.

Pag. 555. Réponse de Polus à l'empereur, datée du 24 octobre, à Haydenhuyn. Quoiqu'il ne s'attendit pas, pour plusieurs raisons, à la proposition qui lui a été faite par don Juan de Mendoza, il a résolu de se conformer à l'avis de l'empereur, et d'aller attendre à Dillingen les ordres de Sa Sainteté.

Pag. 556-550. Relation de l'entrevue de Polus avec don Juan de Mendoza, rédigée par le cardinal pour le pape. Mendoza dit à Polus que l'empereur, ayant été informé de sa première aussi bien que de sa seconde légation, ne pouvait que louer le zèle de Sa Sainteté et le choix qu'elle avait fait, mais que l'exécution de l'une et de l'autre lui paraissait hors de saison, comme il en avait informé à plein monseigneur d'Imola à son départ, ignorant que le cardinal fût déjà en route; que, dès qu'il l'avait su, il avait envoyé un courrier à Sa Sainteté, porteur de lettres où il exposait les raisons pour lesquelles le cardinal ne devait point passer plus avant. En conséquence, Mendoza exhortait et priait instamment Polus de s'arrêter dans le lieu où il était, en attendant la réponse de Sa Sain-

dispiacera ben molto a Sua Ma^a, avendo nostro signore preso questo partito senza averlo partecipato prima con lei, e disse anche queste parole latine : *Quod haec erant consilia precocia.....* Dicea, oltre ciò, parerli molto strano che, avendo prima Sua Santità mandato due legati, i quali non havendo potuto oprar cosa alcuna, doppo la rivoceazione di essi, ne mandasse un solo, et il quale venisse prima qui; e soggiungeva che saria conosciuto come questa legazione di V. S. R^{ma} era per un colore, e che non piacera punto alla regina d'Inghilterra. ... »

teté à ce que Sa Majesté Impériale lui avait écrit, ajoutant que Sa Majesté avait jugé cette chose d'une importance telle qu'elle avait envoyé par la poste un de ses conseillers avec ladite commission (1). — Polus lui répondit que, ayant ordre du pape de continuer son voyage, il lui était difficile de se rendre aux désirs de l'empereur. — Alors Mendoza lui dit que, s'il voulait aller temporisant en route, cela ne déplairait pas autant à l'empereur; que toutefois, lorsqu'il approcherait de la cour, il lui faudrait s'arrêter à Liège, et y attendre qu'on lui fit savoir quand il pourrait venir trouver Sa Majesté (2). — Polus, jugeant qu'il y aurait encore plus d'inconvénient et de scandale pour lui, si, venu près de la cour, il devait s'arrêter en chemin, résolut d'aller attendre les ordres de Sa Sainteté auprès de monseigneur d'Augsbourg, à Dillingen. — Il attribue la conduite de l'empereur au désir qu'il a de marier son fils à la reine Marie, et à la crainte de voir le cardinal contrecarrer ce dessein.

(1) « Che avendo Sua Ma^{tà} inteso così della prima legazione come della seconda, quanto all' una e l'altra non poteva senon lodare il zelo di Vostra Santità et elezione della persona, ma giudicava l'essecuzione di ambedue fuor' di tempo, sicome Sua Ma^{tà} ne aveva informato a pieno monsig^r d'Imola al partir suo, non sapendo eh' io fossi in viaggio: il che inteso eh' ebbe, aveva mandato un corriere a Vostra Santità con lettere nelle quali rendeva le cause perchè io non dovessi per conto alcuno andar più avanti; et perciò con ogni istanza mi essortava e pregava a fermarmi, aspettando la risposta di Vostra Santità a quel che Sua Ma^{tà} le aveva fatto intendere, e che Sua Ma^{tà} stimava questa cosa di tanta importanza, che le era parso di mandarmi un suo consigliere per le poste con la detta comisione..... »

(2) « Che a Sua Ma^{tà} non dispiacera tanto se io volessi andar temporeggiando per strada, aggiungendo però che, venuto che io fossi appresso alla corte, io dovessi fermarmi a Liège, e quivi aspettar la risoluzione quando io avessi poi da essere con Sua Ma^{tà}..... »

Pag. 555. Le 28 octobre 1555, Polus écrivit, de Dillingen, à l'empereur une lettre où il le suppliait de le laisser venir auprès de lui. Il la remit à Henrico Peningo, qu'il expédia, le 30, en poste, à la reine d'Angleterre.

Pag. 558. Le 11 novembre, l'abbé de Saint-Salut revint de France avec une lettre du roi assurant le cardinal qu'il serait toujours bien vu et bien reçu dans son royaume.

Pag. 576. Lettre du cardinal de Monte à Polus, écrite de Rome le 28 octobre. « Sa Sainteté est si persuadée du » bon esprit de Sa Majesté Impériale, qu'elle croit qu'on » ne peut errer en embrassant et suivant son conseil, » comme elle croit qu'on pourrait commettre une très- » grande erreur en faisant le contraire (1). »

Pag. 580. Polus lui répond, le 24 novembre, qu'il se conformera à la volonté de Sa Sainteté.

Pag. 581. Le 18 décembre, il envoie à l'empereur le révérend père Pedro Soto (2), avec une longue instruction pour le persuader de le laisser venir auprès de lui.

Pag. 400. Le 28 octobre (5), la reine d'Angleterre avait écrit à Polus qu'elle lui conseillait de différer son voyage, mais en lui demandant avis sur ce qu'elle devait faire. Le 22 décembre, Polus envoie Tommaso Golduello à la reine, avec un discours tendant à ce qu'elle embrasse la cause de la religion, sans se laisser arrêter par les craintes qu'on cherche à lui inspirer.

Pag. 425. Le 30 novembre, Henrico Peningo revint de Londres à Dillingen, porteur d'une lettre de la reine où elle remerciait beaucoup le cardinal des conforls spirituels

(1) Cette lettre est dans Quirini, t. cité, p. 115.

(2) Il étoit confesseur de l'empereur.

(5) Quirini, t. cité, p. 119.

qu'il lui avait donnés par ses lettres, le priant de les continuer, et l'exhortant à venir à Bruxelles, pour qu'elle pût avoir de ses nouvelles plus souvent. — Peningo avait jugé, d'après les paroles de la reine, que c'était les persuasions des ambassadeurs de l'empereur qui la faisaient agir avec tant de réserve.

Pag. 455. Charles-Quint écrit, de Bruxelles, le 22 décembre, à Polus qu'il sera le très-bien venu, et que plus tôt il se mettra en chemin, et plus cela lui sera agréable.

Pag. 459. Polus partit de Dillingen pour les Pays-Bas le 1^{er} janvier 1554.

Pag. 471. Lettre du cardinal Morone à Polus, du 11 décembre, portant en substance que le pape est favorable au mariage de la reine avec le prince d'Espagne.

Pag. 482. Autre lettre du même du 1^{er} janvier 1554. Un courrier est arrivé de la cour de l'empereur apportant des lettres de Sa Majesté Impériale par lesquelles elle fait part du mariage du prince son fils avec la reine d'Angleterre, et demande des dispenses. — Sa Sainteté a montré une grande joie de ce mariage.

Pag. 484-496. Autre lettre du même du 8 janvier. Il lui donne des instructions sur la conduite à tenir par lui à la cour de l'empereur et à celle de France touchant la négociation de la paix. Quant à l'affaire d'Angleterre, il devait faire savoir à l'empereur qu'il avait ordre de Sa Sainteté de seconder en tout sa bonne volonté et celle de la reine, et qu'il irait en Angleterre quand les deux Majestés le jugeraient à propos.

Pag. 496-502. Lettre de Polus au pape, écrite de Bruxelles le 28 janvier 1554. Il lui rend compte de son arrivée en cette ville, qui a eu lieu le 25, et de la réception qui lui a été faite. Le duc de Savoie, accompagné de toute

la cour, vint, par ordre de l'empereur, à sa rencontre jusqu'à un endroit hors de la ville où il s'était arrêté; monsieur d'Arras y vint aussi, et lui exprima le plaisir que Sa Majesté Impériale avait de son arrivée, disant que, si elle s'était sentie bien disposée, elle serait venue en personne au-devant de lui. A moitié chemin entre Louvain et Bruxelles, les deux ambassadeurs d'Angleterre lui avaient envoyé deux de leurs gentilshommes, pour s'excuser de n'être pas allés le trouver à Louvain sur ce que d'heure en heure ils attendaient leur audience de l'empereur, comme ils l'eurent en effet ce jour-là. A la porte de la ville était rassemblé le clergé, qui le conduisit, sous le baldaquin, à la grande église (Sainte-Gudule) : après quoi il se rendit à son logement, accompagné d'un concours considérable de peuple. — Le jour suivant, il fit prier monsieur d'Arras de demander à l'empereur quand il lui plairait de le recevoir. Le 27, monsieur d'Arras vint le trouver et lui dit que Sa Majesté l'aurait reçu sans délai, si elle n'avait été dans la nécessité de prendre médecine. Il chercha ensuite à expliquer et justifier l'invitation que l'empereur lui avait adressée, par don Juan de Mendoza, de s'arrêter en chemin. Polus se borna, en lui répondant, à l'assurer de la sincérité et des bonnes intentions du pape. — Il a appris avec un grand plaisir que Sa Sainteté va lui envoyer des instructions particulières sur la négociation de la paix par le nonce qu'elle a désigné pour résider à la cour impériale (1); l'élection de ce nonce lui a été très-agréable (2).

Pag. 515-521. Lettre de Polus au cardinal Morone, écrite de Bruxelles le 5 février 1554. Il lui fait la rela-

(1) C'était Archevêque de Conza, Girolamo Muzzarelli, de Bologne.

(2) Voy. le texte de cette lettre, Appendice B, n° I.

tion de l'audience qu'il a eue la veille de l'empereur, audience à laquelle il a été conduit par monsieur d'Arras, le duc de Savoie et les seigneurs de la cour, qui l'ont également ramené chez lui. « Je trouvai Sa Majesté assise, et » les pieds étendus sur une autre chaise, avec un très- » bon visage et meilleur que je ne le pensais. Dès que je » m'approchai, elle fit placer près d'elle un siège, et elle » ne voulut pas permettre que je parlasse avant de m'y » être assis. Après lui avoir fait la due révérence et lui » avoir rapporté la bénédiction que Sa Sainteté lui en- » voyait, je me réjouis du bon état dans lequel je la trou- » vais, quoiqu'il ne fût pas tel qu'on le désirât pour les » présentes affaires et le bénéfice public de la chré- » tienté..... Je lui présentai ensuite le bref de Sa Sain- » teté, et je commençai à raisonner des causes de ma » légation, en suivant l'ordre et les prudentes instructions » qu'il a plu à Sa Sainteté de me donner par le moyen de » Votre Seigneurie Révérendissime. Sa Majesté montra » qu'elle m'écoutait volontiers; que ce que je lui attestais » des bons sentiments et des intentions de Sa Sainteté lui » était agréable, et en somme qu'elle me voyait avec plai- » sir, par considération pour celui qui m'envoyait et pour » moi-même. » — L'empereur parla ensuite de la paix, à laquelle il n'avait jamais été contraire, pourvu qu'on pût en faire une bonne et stable, et non comme les précédentes; il ajouta que, si la paix était telle qu'on pût en attendre le repos et le bien de la chrétienté, il montrerait qu'il avait plus à cœur le bien public que les injures qui lui avaient été faites. — Polus l'engagea à mettre en avant les moyens qui pouvaient conduire à la paix; il répondit que c'était à ceux qui avaient offensé à les proposer, en restituant ce qu'ils avaient pris injustement. — Cette au-

dience dura un peu moins d'une heure. — Polus attend avec impatience l'arrivée du nonce. — Nouvelles d'Angleterre : détails sur des troubles arrivés dans la province de Cornouailles et le comté de Kent. — Ce matin, d'après l'invitation qu'il en avait reçue hier de la part de la reine Marie de Hongrie, il a assisté à la messe dans la nouvelle chapelle du palais; après la messe, il a donné la bénédiction avec des indulgences, en invitant le peuple à prier pour la paix et pour l'unité de l'Église. La reine étant descendue avec la reine douairière de France et la duchesse de Lorraine, il les a saluées au nom de Sa Sainteté, et exhortées à s'employer pour la paix. — Dès son arrivée, il fit entendre à monsieur d'Arras qu'il ne pouvait, à sa satisfaction, commencer les négociations de paix, si préalablement, par la publication du jubilé, il n'invitait le peuple à prier pour qu'elle se conclût, et que, à cet effet, il se proposait de faire intimer la bulle aux évêques : monsieur d'Arras, lui ayant demandé de voir la bulle, lui fit dire, le jour suivant, qu'il pouvait donner suite à son intention. C'est ce qu'il fera aussitôt que les jours du carnaval seront passés (1).

Pag. 552-558. Lettre de Polus au cardinal Morone, écrite de Bruxelles le 9 février 1554. L'ambassadeur d'Angleterre à Bruxelles lui ayant fait entendre que, pour le succès de la négociation de paix dont Sa Sainteté l'a chargé, il serait à propos qu'il se rendit en France, il en a communiqué avec le père Soto, qui hier devait voir et en effet a vu l'empereur. — Soto a dit à Sa Majesté Impériale que, si elle avait pour agréable qu'il allât en France,

(1) Voy. l'Appendice B, n° II.

il était prêt à le faire, pourvu qu'elle l'autorisât à annoncer qu'elle était disposée à envoyer quelque personnage en un lieu neutre, afin de commencer à traiter de la paix si, de son côté, le roi de France en faisait autant. L'empereur a répondu qu'il lui paraissait préférable d'attendre l'arrivée du nonce, « et que, si Dieu avait résolu que la paix se fit, » elle se ferait en un instant. » — A propos des troubles d'Angleterre, l'empereur a dit au père Soto qu'il a été mû à négocier le mariage du prince son fils avec la reine, principalement pour la considération de la religion tant en Angleterre qu'aux Pays-Bas, et le bien commun des deux pays. — Le père Soto a rapporté à Polus qu'il avait trouvé l'empereur en un meilleur état de santé qu'il n'avait été d'abord, et que Sa Majesté même lui avait affirmé qu'il y avait longtemps qu'elle ne s'était trouvée aussi bien. — Le retour à Bruxelles de monsieur d'Egmont a fort étonné les seigneurs de la cour, qui n'en tirent pas un bon augure. — A la nouvelle des troubles d'Angleterre et de ce retour des ambassadeurs impériaux, les marchands anglais qui sont à Anvers avaient fait montre de vouloir en partir, et déjà avaient commencé à vendre leurs marchandises; l'empereur leur a fait dire qu'ils pouvaient demeurer à Anvers en toute sûreté, et il a donné des ordres pour qu'ils n'en partent, ni leurs navires, ni leurs marchandises, sans son autorisation (2).

Pag. 540-549. Lettre de Polus au pape, écrite de Bruxelles le 12 février 1554. Il se félicite d'avoir à transmettre à Sa Sainteté de bonnes nouvelles d'Angleterre. — Aujourd'hui, après plusieurs jours d'inquiétude, sont

(2) Voy. l'Appendice B, n° III.

venues à l'empereur des lettres de son ambassadeur à Londres en date du 7, annonçant la prise du duc de Suffolk, avec deux de ses frères et plusieurs autres principaux chefs des révoltés. — Le secrétaire de la reine de Hongrie lui a dit que, le 1^{er} février, la reine Marie Tudor parla à ceux de Londres, non-seulement comme reine d'Angleterre, mais comme princesse d'Espagne et des Pays-Bas, leur donnant à entendre que ce qu'elle avait fait était tout entier pour leur bien et celui du royaume. — Polus ne tardera pas à écrire à la reine, pour la complimenter sur cette victoire qui, il l'espère, sera aussi celle de la religion. —

« Sa Majesté Impériale a donné de grandes marques d'al-
 » légresse pour cette victoire, ayant fait faire des feux de
 » joie et sonner les cloches : ce qu'elle n'a pas accoutumé
 » de faire, dit-on, pour ses victoires propres. Elle a dit,
 » ces jours-ci, que souvent elle s'était trouvée en crainte
 » de l'issue de ses affaires personnelles, mais qu'elle ne
 » pouvait qu'avoir la meilleure espérance du succès de
 » celles de cette reine, pour la grande opinion qu'elle a
 » de sa piété et de la protection particulière que Dieu lui
 » dispense, et qu'alors même qu'elle n'eût pas des liens
 » de parenté avec elle, elle se croirait obligée de lui donner
 » toute espèce de secours. Mais, en effet, Dieu a voulu en-
 » core en cela être le seul qui la défendit, n'ayant pas
 » donné occasion ni laissé le temps à Sa Majesté Impériale
 » de faire quelque chose pour elle, bien qu'elle eût ré-
 » solu, comme je l'apprends, de lui offrir cent mille florins
 » et quinze navires bien armés pour se joindre à sa flotte. »

— Hier, en vertu des ordres de Polus, le jubilé a été publié dans les principales églises de Bruxelles; aujourd'hui l'aumônier de l'empereur est venu lui en demander copie, pour le faire publier demain en la chapelle de Sa

Majesté. — Il le fait imprimer à Louvain, afin d'en envoyer des exemplaires dans tout le pays. — Entretien qu'il a eu avec monsieur d'Arras au sujet de la paix (1).

Pag. 550-565. Lettre de Polus au pape, écrite de Bruxelles le 25 février 1554. Second entretien avec monsieur d'Arras au sujet de la paix. Tout ce qu'il a pu en tirer, c'est que l'empereur la désire et que, quand les Français proposeront des choses raisonnables, en modérant la proposition générale faite par le moyen du révérendissime Dandino, il les écouterait volontiers et y répondrait. — M. d'Arras lui a dit qu'il aurait dû aller d'abord trouver le roi, auquel il incombaît, comme ayant été l'agresseur, de proposer des moyens d'accord : il a répondu que, indépendamment du respect dû au degré suprême qu'occupe l'empereur, S. S. l'avait en premier lieu envoyé à S. M. I., comme à celui qu'il fallait d'abord disposer à la paix, puisqu'il se prétendait offensé ; que néanmoins, si S. S. avait su que tel fût le désir de S. M. I., elle l'aurait préalablement envoyé en France. — Polus est allé depuis visiter la reine de Hongrie, à qui il a remis le bref de S. S., en lui exprimant l'espoir qu'elle favorisera l'œuvre de la paix. Elle lui a répondu que, plus que d'autres, elle devait désirer la paix, ces pays souffrant tant par la guerre ; qu'elle y contribuerait donc volontiers, mais que tout consistait à trouver le moyen de faire une paix stable et non comme celles qu'on avait faites d'autres fois. — Il a vu de nouveau M. d'Arras, qui a persisté dans son langage précédent. En conséquence, il s'est décidé à partir pour la France. — Le 19, il a eu audience de l'empereur, « qu'il » a trouvé dans le même état de santé que l'autre fois. »

(1) Voy. l'Appendice B, n° IV.

Il a adroitement fait tomber la conversation sur la paix, dans le but de savoir de S. M. quelque chose de plus que de M. d'Arras : « Mais enfin, dit-il, je n'ai pu en obtenir, » pour réponse, que ces paroles générales : qu'elle désire la » paix, et qu'on connaîtra sa bonne intention et son désir » du bien public quand les Français, en faisant quelque » ouverture particulière, comme il leur incombait de faire, » montreraient qu'ils voulaient réellement la paix, et don- » neraient occasion de la traiter. » — Il a dit à l'empereur qu'avec sa permission il allait se rendre en France; S. M. n'a pas répliqué. — Il compte partir dans trois ou quatre jours. Il laissera à Bruxelles un secrétaire, pour instruire le nonce de ce qu'il a négocié, et un de ses serviteurs, pour lui apporter en France les instructions que S. S. aura remises au nonce pour lui. — Le 20, est arrivé à Bruxelles un nouvel ambassadeur d'Angleterre, envoyé par la reine à l'empereur pour lui rendre compte des derniers événements. — Le jour suivant, l'ambassadeur précédent, M. de Norwich, est venu le voir. Ils ont beaucoup causé de l'affaire de la religion en Angleterre. Entre autres propos, cet ambassadeur lui a dit « que le moment n'était pas encore » venu pour lui d'aller en Angleterre. » — Avant son départ, il se propose d'envoyer quelqu'un avec des lettres à la reine. — Le porteur de celle-ci sera don Hernando de Vega, frère du vice-roi de Sicile, que l'empereur a chargé de remercier S. S. de la volonté paternelle qu'elle a montrée envers le prince son fils (1).

Polus partit de Bruxelles pour la France le 25 février.

(1) Voy. l'Appendice B, n° V.

Ce volume commence par une lettre de Polus à la reine d'Angleterre, du 15 février 1554, écrite de Bruxelles. Il finit par une lettre du cardinal Morone à Polus datée du 5 octobre 1554, à Rome.

Polus arriva, au commencement de mars, à Saint-Denis, d'où il se rendit à Fontainebleau. Ce fut là qu'il négocia avec le roi de France et ses ministres. Il rend compte, dans ses lettres au pape et au cardinal Morone, des détails de cette négociation.

Le 7 avril 1554, il fit son entrée publique à Paris. Le lendemain, il repartit pour Bruxelles, où il arriva le 19. La reine de Hongrie avait envoyé à sa rencontre, trois jours auparavant, plusieurs de ses gentilshommes, et depuis M. de Molembais. A Bruxelles, le duc de Savoie, M. d'Arras et don Ferrante Gonzaga vinrent au-devant de lui.

Le 21, il fut reçu par l'empereur.

Dans une lettre du 24 (pp. 195-200), il rend compte au pape de cette audience. Avec le plus de dextérité qu'il a pu, il a fait connaître à l'empereur le résultat de sa négociation en France, en adoucissant, autant que possible, la réponse qu'il a eue du roi. S. M. I. a accueilli cette réponse de façon à ne donner guère d'espoir de ce qui se désire, montrant qu'elle n'a aucune confiance dans la sincérité des Français. — Polus lui ayant exposé que le roi, à ce qu'il disait, n'avait jamais eu d'autre inclination que d'être uni avec elle; que plusieurs fois, par différents moyens, il avait tâché de se lier davantage avec elle, mais que, ne l'y ayant pas trouvée disposée, il s'était vu contraint

de recourir aux armes; que néanmoins il était et serait toujours dans les mêmes intentions, d'autant plus qu'il n'y avait pas entre eux les causes d'inimitié qui avaient existé entre le roi son père et S. M. I., elle a dit que même du roi son père elle n'avait pas reçu tant ni de si graves injures qu'il lui en avait fait en peu de temps. — En conclusion, aucune parole n'est sortie de sa bouche dont l'on puisse induire qu'elle soit disposée à accepter tout ce qui vient de France. Elle a même dit à Polus qu'il aurait mieux fait de rester en ce pays. — M. d'Arras, que depuis il a vu avec le nonce (1), lui a déclaré qu'il ne doit pas s'attendre à d'autre réponse que celle que l'empereur lui a donnée. — Il envoie au pape son auditeur, monsieur Niccolò Ormanetto, pour l'informer plus en détail de tout (2).

Charles-Quint était très-mécontent du cardinal Polus, à qui il imputait d'avoir été et d'être contraire au mariage du prince son fils avec Marie Tudor. Il avait fait faire des plaintes contre lui à Rome. Le recueil de Quirini (t. IV, pp. 155-148) contient à ce sujet deux lettres notables de Polus au cardinal Morone, des 8 et 25 mai. Ces lettres ne sont pas dans notre volume.

Le même jour, 25 mai, Morone écrivit à Polus que S. S. venait de prendre la résolution d'adresser un bref à l'empereur pour lui faire foi de l'intégrité et bonté du légat, et l'exhorter à le laisser accomplir sa légation en Angleterre, considérant l'utilité dont sa personne pourrait être pour le rétablissement de la vraie religion dans ce royaume (5).

(1) Ce prélat (l'archevêque de Conza) était arrivé à Bruxelles le 15 mars précédent.

(2) Voy. l'Appendice B, n° VI.

(5) Cette lettre est dans le MS., pp. 258-261, et dans Quirini, t. IV, p. 149.

Le 15, il lui fit savoir (pp. 524-528) qu'il avait montré sa lettre du 25 au saint-père : « Et bien que S. S. n'eût la » patience, selon sa coutume, de lire ou d'entendre lire » la lettre, je lui en dis tellement la substance qu'elle témoigna d'en être très-satisfaite, et qu'elle dit qu'elle était » plus que certaine que Votre Seigneurie Révérendissime » n'avait donné de motif, ni à l'empereur ni à d'autres, » d'user avec elle de termes aussi extravagants. Quant à » la révocation de Votre Seigneurie Révérendissime, S. S. » persistait toujours dans l'opinion qu'elle ne se pouvait » faire sans grande indignité pour elle et déshonneur du » siège apostolique, et sans que cela fût à la charge de » S. M. et de Votre Seigneurie Révérendissime, etc. (1). »

Le 29 juillet, Ormanetto revint de Rome à Bruxelles, porteur de trois brefs du pape adressés à Polus.

Polus, qui depuis deux mois s'était retiré à l'abbaye de Dilighem, près de Bruxelles, l'envoya à l'armée, où était l'empereur, pour informer M. d'Arras des instructions qu'il avait reçues de Rome.

Ormanetto lui rapporta une lettre de Granvelle, datée du 5 août, à Bouchain (pp. 556-558), où ce ministre lui disait : « J'ai fait rapport de la commission de votre au- » diteur à S. M. I., laquelle m'a commandé de lui répondre » ce dont il pourra vous rendre compte, S. M. I. ne jugeant

(1) « E benchè Sua Santità non avesse paciencia, secondo l'ordinario suo, di leggere o di udire le lettere, nondimeno le dissi talmente la somma che mostrò restar sodisfatissima, e disse esser più che certa che V. S. R^{ma} non aveva data causa ne ad altri di usar con lei termini così stravaganti. Et quanto alla rivocazione di V. S. R^{ma}, sempre persisteva che non si potesse fare senza grande indignità sua e disonore della sede apostolica e carico dell' imperatore stesso e di V. S. R^{ma}..... »

» pas convenable que Votre Seigneurie Illustrissime se
» rende en Angleterre jusqu'à ce que, après avoir pris
» l'avis de ces sérénissimes rois, comme elle le fait par
» un courrier exprès parti aujourd'hui, elle apprenne
» d'eux la situation présente des affaires de ce royaume
» et ce qu'elle peut comporter, afin que, le tout entendu,
» Sa Majesté puisse mieux se résoudre sur la réponse à
» faire à Votre Seigneurie Révérendissime quant à ce que
» lui a proposé, de votre part, votredit auditeur. Je ne
» doute pas que, comme Sa Sainteté et Votre Seigneurie
» Révérendissime connaissent le zèle que Sa Majesté et
» les deux rois ont pour les choses de la religion, elles ne
» tiennent pour certain qu'ils ne négligeront rien de ce
» qui convient à son rétablissement dans ledit royaume,
» en y usant d'une telle modération que, au lieu de faire
» quelque bien, on ne se ferme pour toujours le chemin
» du remède (1). »

Polus répondit, le 5 août, à M. d'Arras (pp. 558-540)
qu'il attendrait les résolutions de l'empereur.

Ne les recevant pas, il se décida, le 28 septembre, à
envoyer Ormanetto à Charles-Quint, avec des lettres pour
ce monarque et pour Granvelle où il demandait qu'il lui
fût permis, après une si longue attente, d'aller remplir sa
mission en Angleterre (pp. 585-590).

Dans une information ou instruction donnée à Orma-
netto, on lit : « Vous direz à monsieur d'Arras qu'il paraît
» à monseigneur révérendissime que ce séjour si long ici,
» outre l'indignité qui en résulte pour le pape et le siège
» apostolique, contribue peu à l'honneur et à la réputation

(1) Voy. l'Appendice B, n° VII.

» de S. M. I. et de ces sérénissimes rois, en montrant en
 » eux plus de réserve et de crainte qu'il ne convient : ce
 » qui rend plus insolents les esprits de ceux qui sont mal
 » disposés dans ce royaume (1). »

Dans une lettre du 15 octobre (pp. 405-415), Polus rend compte au pape d'un entretien qu'il a eu avec M. d'Arras, et d'une audience que lui a donnée l'empereur, Le 9 octobre, jour où l'empereur retourna à Bruxelles, M. d'Arras est venu le voir, et lui a dit que S. M. I. était on ne peut mieux disposée relativement à l'affaire de la religion en Angleterre, comme on devait le croire en considérant sa piété et l'intérêt qu'ont en cette affaire ledit royaume et les Pays-Bas, vu l'union qu'il y a entre eux; qu'il n'était donc pas besoin de la stimuler, mais qu'il était nécessaire que Polus s'expliquât sur les obstacles qu'on peut rencontrer et sur les moyens de les lever. — Après quelques observations là-dessus de Polus, il a été convenu qu'il verrait l'empereur pour en traiter. — Le 11 il a eu audience de S. M. I.; le nonce et M. d'Arras étaient présents. — Après quelques compliments, il dit à l'empereur qu'il comptait sur son aide pour lever les obstacles que le rétablissement de la religion pourrait rencontrer en Angleterre, lesquels probablement seraient de deux sortes : les uns concernant la doctrine catholique, sur laquelle S. S. ne pouvait aucunement se montrer indulgente; les autres relatifs aux biens ecclésiastiques, dont les usur-

(1) « Dire poi à monsignor di Arras che a monsignor reverendissimo pare che questa sua così lunga dimora, oltre l'indignità del papa e della sede apostolica, porta anco poco onore e riputazione a Sua Maestà Cesarea et a quei serenissimi rè, mostrando più rispetto e timore che non conviene : et che viene a fare gli animi dei mal disposti in quel regno più insolenti. »

pateurs, connaissant la sévérité des lois de l'Église, appréhendaient, par cette raison, de retourner à l'obéissance du saint-siège. Sur ce dernier point Polus dit que S. S. pouvait et était disposée à user de bénignité et d'indulgence, ne pensant à appliquer aucune partie desdits biens au siège apostolique, comme plusieurs le craignaient, mais voulant convertir le tout au service de Dieu et au bénéfice du royaume, sans la moindre considération de son intérêt particulier, et que, se confiant en la piété du roi et de la reine, S. S. voulait leur faire cet honneur d'accorder, par le moyen de son légat, les grâces que LL. MM. demanderaient en faveur de personnes qu'elles en jugeraient dignes. — L'empereur a beaucoup remercié S. S., rendant hommage à ses bonnes intentions. Il a dit qu'il avait envoyé en Angleterre, pour être mieux informé de l'état des choses; qu'il attendait sous peu la réponse, et qu'il fallait bien considérer jusqu'où l'on pouvait aller pour lever cet obstacle des biens, lequel, par l'expérience qu'il avait eue en Allemagne, était le principal à ses yeux : car, quant à la doctrine, les incrédules qui y étaient intéressés s'en souciaient fort peu. Il dit encore que, ces biens ayant été dédiés à Dieu, on ne pouvait tout concéder à ceux qui les détenaient, et que, si le légat lui disait jusqu'où s'étendaient ses facultés, ce ne serait pas une raison pour le dire à d'autres, et qu'il conviendrait de voir le « bref » des facultés, » pour l'amplifier, si c'était nécessaire. — Polus répondit qu'il l'avait fait voir à M. d'Arras. — Comme il craignait que ce ne fût un prétexte de plus grand retardement, il dit à l'empereur que, le parlement devant s'assembler en bref, il importait qu'il n'eût pas lieu sans qu'il se fit une conclusion en l'affaire de l'obéissance à l'Église; sinon, que ce serait un très-grand scandale pour le monde

entier. — L'empereur lui fit observer qu'il fallait avoir grand égard aux mauvaises dispositions des intéressés, « à ce » que ce nom d'obéissance de l'Église était abhorré, ainsi » que ce chapeau rouge et l'habit de religieux; » il ajouta que le tumulte d'un peuple était de grande conséquence; il parla aussi des mauvais offices que ne cessaient de faire de toute manière les ennemis du dehors. — Polus répliqua que, si l'on voulait attendre que tous les obstacles cessassent, on n'en finirait jamais, parce que les intéressés ne voudraient autre chose que la continuation de ce qui existe aujourd'hui. — Enfin il fut conclu d'attendre la réponse d'Angleterre par le retour du secrétaire Erasso, et que dans l'intervalle Polus conférerait avec M. d'Arras (1).

Le 14 octobre, M. d'Arras vint trouver Polus, accompagné du nonce et du secrétaire Vargas. Il lui dit que, par un courrier arrivé peu d'heures auparavant d'Angleterre, le roi écrivait qu'il s'était donné de très-grandes peines afin d'amener les principaux intéressés dans les biens d'église à trouver bon que le légat passât dans ledit royaume, et qu'enfin toute la difficulté consistait en ce que ses facultés relatives à la disposition desdits biens n'étaient pas assez amples. (Pag. 416-418.)

Le 20 octobre, Simon Renard, ambassadeur de l'empereur en Angleterre, arriva à Bruxelles. Après avoir eu une longue audience de l'empereur, il vint, le 22, trouver Polus, qui était avec le nonce; et, après lui avoir remis une lettre du roi et de la reine en réponse à celle qu'il leur avait écrite et dans laquelle il insistait pour être admis en Angleterre, il lui dit qu'il était envoyé par LL. MM., pour lui rendre compte des choses qui s'étaient

(1) Voy. l'Appendice B, n° VIII.

passées et de l'état présent du royaume. Là-dessus il lui fit un discours long et très-apprêté. — Le premier point en était qu'il réclamât du pape l'ampliation de ses facultés, en sorte qu'il eût toute autorité de disposer sur les biens d'église. — Renard lui demanda ensuite trois choses : 1^o comment il voulait entrer en Angleterre ; 2^o comment il entendait user de ses facultés, à savoir s'il en voulait user par lui-même, ou communiquer préalablement de toutes choses avec LL. MM. ; 3^o s'il était certain que le pape amplifierait ses facultés : dans ce cas, LL. MM. pensaient qu'il pourrait venir en Angleterre avant que le parlement commençât ses travaux ; mais s'il doutait du consentement de S. S., il devrait attendre sa réponse à Bruxelles. — Polus, après avoir insisté sur l'urgence de son passage en Angleterre, répondit, quant à sa réception en ce pays, qu'il pourrait faire son entrée comme ambassadeur du pape, sans les insignes et cérémonies de la légation, et qu'à l'égard de l'usage de ses facultés, son intention était de ne rien faire sans l'avis du roi et de la reine, leur fin à tous trois étant la même. — Renard se montra satisfait de ces réponses. — Il dit que des ordres étaient donnés à Douvres pour que deux des principaux seigneurs vissent à la rencontre de Polus, et pour qu'il eût une escorte de cent chevaux ; que déjà l'on parlait de le loger, ou au palais, ou en une maison voisine. — En quittant Polus, il lui dit qu'après avoir rendu compte de tout à l'empereur, il viendrait le revoir.

Polus informe le pape (pp. 424-450) de ce qui précède dans une lettre datée du 25 octobre 1554, à Bruxelles (1).

Le lendemain, il écrit au cardinal di Monte (pp. 451-

(1) Voy. l'Appendice B, n^o IX.

455) que, le matin, l'ambassadeur d'Angleterre lui a remis des lettres du roi et de la reine par lesquelles ils lui expriment le désir qu'il se rende en ce pays le plus tôt possible (1).

Le 23 octobre, Simon Renard retourna auprès de Polus, et lui dit que, ayant rapporté à l'empereur ce qui s'était passé entre eux, S. M. était demeurée satisfaite de tout, de manière que Polus pouvait commencer à se préparer pour le voyage; que lui, Renard, partirait demain, avec l'espoir qu'aussitôt après son arrivée en Angleterre, LL. MM. prendraient la résolution d'y appeler Polus, envoyant un personnage à Bruxelles pour l'accompagner, et qu'alors même qu'il parût bien d'attendre le consentement du parlement, la reine agirait de telle sorte que la majeure partie des principaux qui y interviennent, sinon tous, fussent d'avis qu'on l'appelât. — Polus remercia la bonté divine d'avoir inspiré au roi, à la reine et à l'empereur de faire un acte si digne, si glorieux et si utile à la chrétienté, et que, pour lui, il réputait plus grand et plus louable que si Jérusalem était repris des mains des infidèles, etc. — Comme, dans ce nouvel entretien, Renard était revenu sur l'ampliation des facultés, le légat lui affirma que le pape, par une bulle, avait promis en général, de bonne foi et en parole de pontife, d'avoir pour agréable et ferme tout ce qu'il aurait fait. — Renard témoigna le désir de voir cette bulle. Quand il en eut pris lecture, il s'en montra très-satisfait, disant que, si l'on en avait eu plus tôt connaissance, il n'aurait pas été nécessaire d'expédier le courrier qui dernièrement a été envoyé au pape, et qu'il serait bon qu'elle fût montrée à l'empereur. — Le nonce, dans

(1) « ... Quanto più presto ... »

une audience qu'il eut de l'empereur le 25, lui parla de cette bulle. S. M. I. témoigna le désir d'en avoir copie, pour l'envoyer à la reine.

Ces détails sont consignés dans une lettre (pp. 455-459) que Polus écrivit au pape le 26 (1).

Il résulte d'une autre lettre de lui, écrite à son chapelain Seth et à monsignor Henrico, que Renard lui avait offert, de la part du roi et de la reine d'Angleterre, l'archevêché de Cantorbéry, mais qu'il s'était excusé de l'accepter (pp. 447-455).

Le 5 novembre 1554, la reine d'Angleterre écrivit, de Westminster, à Polus (p. 468) qu'elle chargeait Seth de lui dire tout ce qui avait été résolu concernant l'affaire de sa venue depuis si longtemps désirée et l'union du royaume à l'Église catholique (2).

IV.

Cod. 718.

Negotiati delle legationi del sig^r cardinale Polo in Inghilterra, 1555-1554, appo il sig^r cardinale d'Estrées.

Le volume où se trouvent les pièces qui concernent cette négociation est intitulé : *Notizie diverse di famiglie de' chierici di camera dello Stato ecclesiastico e d'altre cose* : c'est un in-folio, relié en parchemin, de 295 feuillets, écriture du xvii^e et du xviii^e siècle.

(1) Voy. l'Appendice B, n^o X.

(2) « ... Il negozio della vostra longamente desiderata venuta et l'unione di questo regno alla Chiesa cattolica... »

Au fol. 59 v^o sont des extraits de deux lettres de Polus au cardinal di Monte, en date du 23 et du 26 novembre 1554, sur son arrivée en Angleterre et les honneurs qu'il y a reçus (1).

V.

COD. 677.

Relatione del primo congresso fatto dalli deputati dello imperatore et re di Francia presso Calès per la pace tra dette Maestà, et delli principali dimande, et poi della tregua che seguì per cinque anni.

Cette relation remplit les fol. 589-595 du manuscrit, qui est intitulé *Raccolta di scritture diverse istoriche e politiche*, tom. VI, in-fol.

Il y est traité des conférences qui eurent lieu, en 1555, entre les ambassadeurs de Charles-Quint et de Henri II, à l'intervention du cardinal Polus et des députés de la reine d'Angleterre, des difficultés que soulevèrent les prétentions respectives des deux monarques, et enfin de la trêve qui fut conclue à Vaucelles (5 février 1556). Elle paraît avoir été rédigée, pour le pape, par un secrétaire du cardinal légat ou une autre personne attachée à son service.

On lit au commencement :

« Les conférences des ambassadeurs commencèrent le jour de l'Ascension, 15 mai, et durèrent jusqu'au 8 juin, pendant lequel temps ils s'assemblèrent sept fois, à sept jours différents, selon que l'occasion s'en offrait, et que

(1) Voy. l'Appendice C.

les médiateurs le jugeaient nécessaire. Leurs réunions furent toujours paisibles et publiques; une grande courtoisie y présida jusqu'à leur départ, que semblablement ils prirent congé et se séparèrent les uns des autres avec beaucoup d'embrassements et de bonnes paroles et avec des marques d'une grande tranquillité d'esprit: témoignant par là que, s'ils se séparaient sans avoir fait de conclusion, ce n'était pas pour éluder la négociation de la paix, c'était parce qu'ils voulaient se retirer dans l'intérêt du service de leurs princes, et laisser le temps aux seigneurs médiateurs de penser aux moyens de concilier leurs différends, puisqu'ils en avaient été informés et en demeuraient instruits (1). »

VI.

Cod. 455.

Raccolta di scrittura diverse, politiche e storiche. Tom. II.

In-fol., pap., rel. en parch., 415 feuillets, écriture du XVII^e siècle.

On y trouve, fol. 198-215, trois instructions données, le 51 octobre 1565, à monsieur Carlo Visconti, envoyé

(1) « ... Cominciò il consiglio di loro deputati il giorno dell' Ascensione, xiii del mese di maggio, et durò sino alli 8 di giugno, nel qual tempo si congregarono sette volte in sette varii giorni, secondo che si offeriva l'occasione et che i mediateri giudicavano necessario; et il loro congresso fù sempre quieto et publico, con segni di gran cortesia sino al dispartirsi, che similmente si licentiarono et separarono con molti abbracciamenti et con molte buone parole et con segni di molta quiete d'animo, mostrando che il dispartirsi senza far conclusionone non era per escludere el maneggio della pace, ma per volersi essi ritirare a servitii de' loro prencipi, et dar tempo alli signori mediatori di poter pensare a remedii delle differenze loro, poichè l'havevano intese et ne remanevano capaci... »

à Philippe II par Pie IV pour l'affaire du concile de Trente.

On lit, dans la troisième :

« A ce propos (des affaires d'Avignon), vous vous plaindrez à Sa Majesté des sinistres comportements du prince d'Orange, lequel, ayant son État au milieu de notre comtat d'Avignon, n'a pas eu honte, non-seulement de permettre par édit qu'on y prêche publiquement à la hugenotte, mais encore, par ses patentes, a nommé gouverneur monsieur de Saint-Aubin, le plus pervers hérétique et ennemi déclaré de nous qui soit en ce pays. Sa Sainteté a fait admonester ledit prince, en le menaçant, s'il ne révoque pas ces mesures, de le priver de sa principauté comme hérétique et fauteur d'hérétiques, et de la donner au premier occupant. Vous ferez en sorte que le roi le sache, afin que, s'il veut de son côté agir au même effet, il puisse le faire d'autant plus tôt (1). »

Les instructions données à Visconti se trouvent encore dans les cod. 467 et 469.

On se rappellera peut-être que, dans ma Notice sur la bibliothèque de Munich, j'ai donné l'analyse d'une « Relazione della corte di Spagna » faite par Visconti en 1565 (2).

(1) « In questo proposito vi dolerete con Sua Maestà dei sinistri portamenti del prencipe d'Oranges, il quale, havendo lo Stato suo in mezzo del nostro d'Avignone, non ha havuto vergogna non solo di permettere per editto che vi si predichi publicamente all' ugonotta, ma per sue patenti v'ha deputato governatore mons' di Sant' Urbano, il più pestilente heretico et aperto nemico nostro che sia in quel paese. Sua Santità ha fatto ammonire il detto prencipe, con minacciarli ancora che, se non remedierà, lo priverà dello Stato come heretico et fantore d'heretici, et lo darà al primo occupante. Farete che il re lo sappia, acciò, se vorrà ell' ancora farci qualche effetto, possa farlo quanto più presto.... »

(2) *Une visite aux Archives et à la Bibliothèque royales de Munich*, 1864, in-8°, pp. 150-156.

COD. 506-507.

Registro di lettere della nunziatura di Spagna sotto il pontificato di Pio V, dall' anno 1568 sino al 1571, di monsignor Gio.-Battista Castagna, allora arcivescovo di Rossano et nunzio apostolico a Filippo, e poi cardinale e papa sotto nome di Urbano VII.

Deux vol. in-4°, rel. en parch., le premier ayant 659 et le second 721 pp. écriture du XVII^e siècle.

A la Bibliothèque nationale, à Madrid, on conserve le *volume primo* du registre *original* des lettres de l'archevêque de Rossano pendant sa nonciature en Espagne. Ce volume commence au 18 septembre 1565 par une lettre que l'archevêque adresse, de Bologne, au cardinal Altaemps, et il finit au 2 janvier 1569.

J'en ai fait une analyse détaillée qui prendra place dans la notice que je dois consacrer à ce grand dépôt littéraire, et j'en ai aussi extrait les lettres de l'archevêque de Rossano que, dans la première édition de *Don Carlos et Philippe II* (t. II., pp. 665-668 et 695-697), j'ai données sur l'arrestation et la mort du prince d'Espagne.

La copie que nous avons ici commence seulement au 16 juin 1568, mais elle va jusqu'au 31 juillet 1571.

A la suite de la lettre qui porte cette dernière date vient (pp. 525-721) une *Istruzione lasciata da monsignor arcivescovo di Rossano al suo successore*.

C'est par erreur qu'on a attribué cette instruction à

Urbain VII, et qu'on l'a placée ainsi à la suite de sa correspondance. Il est facile de le prouver. Il y est dit, entre autres, que le nouveau nonce, à son arrivée à Madrid, sera incontinent visité de toutes les personnes principales de la cour, si elles veulent s'acquitter de leur devoir, à l'exception de trois, à savoir les seigneurs cardinaux de Granvelle et de Tolède, et le seigneur président de Castille, lesquels s'en dispensent : les deux premiers à raison de la haute dignité qu'ils occupent, et l'autre par suite d'une ancienne prétendue possession de ne pas faire de visites, mais d'en recevoir (1). Or le cardinal de Granvelle n'arriva à Madrid qu'au mois de septembre 1579.

Plus loin, à propos de la rébellion des Pays-Bas, l'auteur de l'instruction rappelle qu'il fut envoyé comme nonce dans ces provinces, pour y travailler à la paix entre les états et le roi d'Espagne.

Il résulte de ces indications que l'instruction prétendument laissée par monseigneur l'archevêque de Rossano à son successeur est de Philippe Sega, évêque de Ripa-Tranzone, que Grégoire XIII, au commencement de 1577, fit partir pour les Pays-Bas, afin d'y seconder les négociations de don Juan d'Autriche, à qui, dans le mois de juillet de la même année, il donna l'ordre de se rendre à Madrid, pour y remplacer monseigneur Organetto, évêque de Padoue, lequel venait de décéder, et qui demeura à la cour d'Espagne jusqu'au printemps de 1582 (2).

(1) «.... Vostra Signoria, al suo arrivo in Madrid, sarà subito visitata da tutte le persone principali di questa corte, se vorranno compire al debito loro, salvo che da tre, e sono li signori cardinali Granvela e Toledo et il signor presidente di Castiglia, quelli per la dignità celsa che tengono, e questo per un preteso antico possesso di non visitare, ma essere visitato.....»

(2) Voy. *Une visite aux Archives et à la Bibliothèque royales de Munich*, pp. 157-164.

VIII.

COD. 755-754.

Registro delle lettere di monsignore arcivescovo di Rossano, che fù poi papa Urbano VII, della sua nunziatura di Spagna sotto Pio V.

Deux vol., pap., in-4, le premier ayant 571 et le second 572 feuillets; écriture du xviii^e siècle.

C'est encore là une copie incomplète du registre *original* de la correspondance de l'archevêque de Rossano, quoi- qu'elle aille plus loin que la précédente.

Le premier volume commence par une lettre de l'archevêque au cardinal Alessandrino, du 15 janvier 1569, et finit par une lettre du 29 décembre 1570 au cardinal Rustiecci.

Le second s'ouvre par une lettre au grand-duc de Toscane du 50 décembre 1570, et se termine par une lettre du 12 septembre 1572 au cardinal de Côme.

On lit, à la suite de la dernière : « A laude del signor » Iddio finii a questo tempo il mio carico di nuntiatura, e » mi partii di Madrid li undici di settembre, et arrivai in » Roma il dì quindici di novembre 1572 (1). »

(1) « A la louange du seigneur Dieu, ma charge de nonce prit fin en ce temps; je partis de Madrid le 11 septembre, et j'arrivai, le 15 novembre 1572, à Rome. »

IX.

Cod. 504.

Lettere scritte alla corte di Roma in tempo della nunziatura di Spagna di monsignor Giulio Acquaviva, referendario dell' una e l'altra signatura, e nunzio in Spagna per la Santità di nostro signore PP. Pio V presso il re cattolico Filippo secundo, nell' anno MDLXVIII.

In-4°, pap., rel. en parch.; 557 feuillets, écriture du xvii^e siècle.

Le titre de ce manuscrit est erroné. Les lettres qu'il contient ne sont pas de monsignor d'Acquaviva; elles sont de monsignor Castagna, et les mêmes que renferment les cod. 506-507.

La première, écrite à Pie V, est du 1^{er} janvier 1568. La dernière, adressée au cardinal Alessandrino, est du 5 janvier 1569.

X.

Cod. 505.

Lettere et negotiati del signor cardinale Alessandrino, legato in Spagna, in Portogallo et in Francia, scritte al cardinale Rusticucci et ad altri negli anni 1571 et 1572.

* In-fol., pap., rel. en parch., 66 feuillets, écriture du temps.

Voici ce que cette correspondance d'Alessandrino contient de plus intéressant :

Fol. 4. A Rusticucci, Madrid, 50 septembre 1571. Arrivé la veille au couvent de Notre-Dame d'Atocha, il y a logé, le roi ayant voulu qu'il ne fit qu'aujourd'hui son entrée publique. — Sa Majesté lui a fait dire, par Antonio Perez, qu'elle expédie ce soir un courrier à don Juan d'Autriche, lui portant l'ordre de se tenir pendant cet hiver à Messine avec la flotte (1). — Il a fait son entrée publique, et il a été accueilli par le roi avec tant de bonté et d'humanité (2) qu'il en tire le meilleur augure pour le succès de sa négociation. — Sa Majesté lui a confirmé l'ordre donné à don Juan, disant qu'elle a fait cela pour la satisfaction et consolation du saint-père, et parce qu'il connaît que le service de Dieu et de la ligue l'exige ainsi (3).

Fol. 10. A Rusticucci, 12 octobre 1571. Le 1^{er} octobre il a fait demander audience au roi. Quoique l'usage en ce pays soit de la faire attendre quatre ou cinq jours, il l'a eue le lendemain, à la vingt-deuxième heure. — Il a prié Sa Majesté d'ordonner à ses ministres que toutes les provisions nécessaires soient faites pour la campagne prochaine au temps fixé, conformément au traité. Il lui a demandé encore d'agir auprès de l'empereur, non-seulement pour qu'il entre dans la ligue, mais pour qu'il engage le roi de France, son gendre, à y entrer aussi. Elle lui a dit qu'elle enverra sa réponse. — Cette réponse lui a été apportée, le 8, par le cardinal de Siguenza; il la transmet

(1) « Che S. A. si fermi questo inverno in Messina con l'armata..... »

(2) « Con tanta buona cera e humanità..... »

(3) « Dicendo haver fatto questo per satisfatione et consolatione di nostro signore, et perche conosce che così conviene al servizio di Dio e della liga..... »

à Rusticucci. — Hier il a eu sa deuxième audience. Il a encore entretenu le roi des affaires de la ligue, le pressant de déclarer la personne qu'il enverra à Rome, selon le traité, pour déterminer ce qui se fera dans la campagne prochaine, et l'époque où partira cette personne. Le roi lui a dit qu'il lui fera donner réponse. — Le jour de sa première audience, il a visité aussi la reine, la princesse (1) et les princes de Bohême, qui paraissent deux petits anges (2), afin d'être libre le plus tôt possible, quoique la coutume de cette cour soit de consacrer un jour à chacune de ces visites (5).

Fol. 16. A Rusticucci, 16 octobre. Il a reçu hier sa lettre du 14 septembre, lui commandant de faire des démarches auprès du roi afin que le seigneur don Juan n'aille pas cette année en Barbarie. C'est trop tard, puisqu'ils doivent déjà avoir donné exécution à la délibération qu'ils ont prise en Sicile.

Fol. 17. Mémorial envoyé au roi le 19 octobre. Le roi avait répondu à Alessandrino qu'il lui paraissait convenable que le pape, comme chef de la ligue, prit l'initiative des démarches à faire auprès de l'empereur. Le légat lui représente que le cardinal Commendone a fait en vain ces démarches; que l'ambassadeur de Venise n'y a pas mieux réussi; qu'il n'y a donc que lui dont l'intervention puisse être efficace.

Fol. 18 v°. Il écrit, le 25 octobre, que sa négociation a

(1) Doña Juana, sœur du roi.

(2) « Che paiono due angeletti..... » C'étaient les archiducs Albert et Wenceslas, fils de l'empereur Maximilien II.

(5) « Quantunchè il solito di questa corte sia consumar un giorno per ciascheduno..... »

été remise au cardinal de Signenza et au prince d'Eboli. — Le 27, il mande que l'évêque Quiroga, le secrétaire Vargas et le docteur Julio Claro interviennent aux délibérations.

Fol. 20 v°. A Rusticucci, 4 novembre. Sur la victoire de Lépante : « Je me réjouis de tout cœur, avec notre » seigneur (1), de l'heureuse victoire accordée par Dieu » aux chrétiens contre les Turcs, comme véritablement » d'un fait propre et particulier de ses prières, auxquelles » ici elle est attribuée de chacun. Plaise à Dieu qu'on en » sache retirer le bien que raisonnablement on en peut » espérer ! On n'a pas manqué ici, aussitôt qu'on en eut la » nouvelle, ce qui fut la veille de la Toussaint, de faire la » démonstration, telle au moins qu'il se pouvait, en en ren- » dant grâces à Dieu publiquement : car faire entière- » ment ce qui se doit en cela est impossible. Je pourrais » plutôt presque dire, avec beaucoup de raison, d'avoir » en cela vu un miracle : car le roi m'ayant fait commu- » niquer l'avis par le comte de Chinchon avec la propre » lettre que Sa Majesté avait reçue, lequel avis j'avais peu » auparavant eu moi-même par la voie de Gènes, et moi » ayant rappelé au comte que Sa Majesté était obligée de » se montrer reconnaissante envers la bonté et miséri- » corde de Dieu d'un si grand bénéfice, lequel est tant à » sa gloire et de tant d'utilité à ses royaumes et États, et » d'en témoigner sa gratitude par quelque démonstration, » surtout à l'occasion d'une fête si solennelle, et ledit » comte me demandant ce qu'il me paraissait qu'on pût » faire, je lui citai l'exemple de notre seigneur, qui, ayant » reçu une nuit la nouvelle de la victoire remportée par

(1) Le pape Pie V.

» le duc d'Albe en Flandre sur les hérétiques, fit, la ma-
 » tinée immédiatement suivante, une procession très-
 » solennelle depuis le palais jusqu'à la Minerve, où une
 » messe fut célébrée. Ce que le comte rapporta au roi,
 » lequel me le renvoya tout de suite pour me faire savoir
 » qu'il était content et qu'il lui paraissait bien que, dans
 » la matinée, il fût fait une procession et dit une messe,
 » comme cela se fit (1). »

Fol. 26 v°. A Rusticucci, 17 novembre 1571. Dans cette lettre il résume toute sa négociation à la cour d'Espagne, qui n'avait pas embrassé seulement l'affaire de la ligue,

(1) « Io mi rallegro con tutto il cuore con N. S^{re} della felice vittoria concessa da Dio benedetto alli christiani contro ai Turchi, come veramente di frutto proprio e particolare delle orationi sue, alle quali ancora di qua è attribuito da ciascheduno. Piaccia a Dio che se ne sappia cavar quel bene che ragionevolmente se ne può sperare. Qui non si mancò, subito che si seppe, che fù la vigilia di tutti li Santi, farne quella dimostrazione, con il renderne gratie a Dio anchora publicamente, che al meno si potesse, poichè fare interamente quello che si deve in questo è impossibile; anzi potrei quasi con molta ragion dire d'haver in ciò visto un miracolo, perchè, havendomi mandato l'avviso il re per il conte de Cincione, insieme con la propria lettera scritta a S. M^a, il quale avviso però havevo poco prima hauto per via di Genova, e ricordandoli io che S. M^a era obligata a riconoscere dalla bontà e misericordia di Dio un beneficio si grande, il quale ridunda in tanta sua gloria et tanta utilità delli Stati e regni suoi, et a mostrarsene grata con qualche dimostrazione, massimamente con l'occasione d'una festività tanto solenne, e dimandandomi egli quello che mi pareva che si potesse fare, gli detti l'esempio di N. S^{re}, il quale, essendo venuto una notte la nova della vittoria hauto dal duca d'Alva in Fiandra contro alli heretici, fece Sua B^{re}, la mattina immediatamente seguente, una processione solennissima da palazzo alla Minerva, ove fù celebrata una messa. Il che riferse egli al re, il quale me lo rimandò in dietro, facendomi saper esser contento e parerli bene che si facesse la mattina una processione et dicessi una messa, come fù fatto.... »

mais qui avait roulé encore sur le titre de grand-duc donné par le pape à Côme de Médicis, sur le temporel de l'archevêché de Tolède dont la chambre apostolique voulait se saisir, sur des différends que la cour pontificale avait avec les ministres du roi dans les royaumes de Naples et de Sicile et le duché de Milan, et sur quelques autres objets (1).

Alessandrino partit le 18 novembre pour le Portugal.

Fol. 54. Le 5 décembre, il écrivit, de Lisbonne, à Rusticucci qu'il a fait, le 5, son entrée dans cette capitale; que le roi (dom Sébastien) l'a accueilli *molto humanamente*; qu'il a eu, ce jour, sa première audience; qu'il a aussi visité la reine (Catherine d'Autriche).

Fol. 55. Rusticucci lui avait mandé l'intention du pape qu'il passât en France. Il écrivit, le 5 décembre, au nonce à Madrid (l'archevêque de Rossano): « Cette résolution de » m'envoyer en France n'a pas laissé de me causer quelque » déplaisir et quelque souci; mais puisque rien ne me » convient plus que d'obéir à notre seigneur, je me conformerai à sa volonté (2). »

Fol. 56. Belle lettre à don Juan d'Autriche, pour le féliciter sur sa victoire. Alessandrino lui dit, entre autres: « Votre Altesse se peut à bon droit glorifier d'être le premier qui ait jamais montré au monde que le Turc peut être vaincu, les autres s'étant bornés, pour le plus qu'ils aient fait, à se défendre et à ne se perdre pas..... Votre Altesse ayant fait, ce jour-là, l'office et de capitaine très-

(1) Voir l'Appendice D.

(2) « La risoluzione dell' andar mio in Francia non ha lasciato di darmi qualche fastidio et pensiero; ma poichè a me nessuna cosa conviene più che l'obbedire a nostro signore, seguirò la sua volontà..... »

» prudent et de très-valeureux soldat, il n'est personne à
 » qui il reste quelque chose à désirer en elle (1). »

Fol. 40 v°. A Rusticucci, Lisbonne, 15 décembre. Il lui rend compte de sa négociation avec le roi dom Sébastien, dont il a eu sa deuxième audience le 8. En résumé, sur l'affaire de la ligue, il n'a pu obtenir que des promesses vagues. Il a fait de grandes instances pour que le roi donne ordre à son ambassadeur à Rome de traiter et conclure, avec Sa Sainteté et les autres coalisés, tout ce qui serait nécessaire touchant son entrée dans la ligue : le roi a répondu qu'il le fera par les premières lettres qu'il écrira à l'ambassadeur. Quant au mariage de dom Sébastien avec madame Marguerite de Valois, ce monarque lui a dit qu'il demanderait, pour dot, au roi de France d'entrer, lui aussi, dans la ligue.

Alessandrino quitta Lisbonne le 14 décembre. Le 28, il arriva à Madrid. Il présenta ses félicitations au roi et à la reine sur la naissance du prince don Fernando (2). Peu après, il se remit en route.

Le registre contient beaucoup de lettres écrites par le légat pendant son voyage à travers l'Espagne et la France, jusqu'à son arrivée à Blois. Elles offrent assez peu d'intérêt.

Fol. 57 v°. Au cardinal Rusticucci, de Blois, le 9 fé-

(1) « V. A. si può meritamente gloriare d'esser il primo che habbia mai mostrato al mondo che il Turco può esser vinto, essendo bastato alli altri, per molto che habbino fatto, il difendersi et il non perder seco.... Con l'haver quel giorno fatto olitio et di capitano prudentissimo et di soldato valorosissimo, ha operato di maniera che a nessuno è rimasto che desiderare in lei.... »

(2) Ce prince était né le 4 décembre.

vrier 1572. Il lui envoie une lettre du roi de Portugal qu'il a reçue, le 10 janvier, à Miranda, et par laquelle il verra le zèle de ce bon prince pour les choses concernant le bien de la république chrétienne (1). — Il est arrivé à Blois le 7, et a été reçu de Leurs Majestés avec beaucoup d'affabilité (2); il avait pris la poste afin d'y être avant la reine de Navarre. « Depuis que je suis entré dans ce royaume, » dit-il, j'ai éprouvé de grands déplaisirs : car voir de mes yeux les ruines des églises, avec une foule d'autres abominations, et avoir été contraint de loger aux lieux de la reine de Navarre, du lieutenant de la Rochelle, et en ceux de Rochefort, Votre Seigneurie Illustrissime peut juger si cela devait me causer du dégoût et du souci..... Mais le plus grand déplaisir que j'ai toujours porté au cœur a été de me convaincre continuellement que je ne devais pas espérer de réussir dans les affaires que j'avais à traiter en cette cour (5). » — Aujourd'hui il a eu sa première audience du roi, à qui il a proposé ses deux principales charges, savoir : celle de la ligue et celle du mariage (de madame Marguerite avec le roi de Portu-

(1) « Il zelo di quel buon principe nelle cose concernenti il bene della republica christiana..... »

(2) « Con molta amorevolezza..... »

(5) « Io, dopo che sono intrato in questo regno, ho sentito molti dispiaceri, perché il vedere oculatamente le ruine delle chiese et molte altre abominazioni, et l'essermi convenuto alloggiare ne' luoghi della regina di Navarra, del luogotenente della Rocella et in quelli della Roccaforo, può pensare Vostra Signoria Illustrissima se mi dovea dar molto dispiacere e pensiero..... Ma il maggior dispiacere che ho sempre portato nel cuore è stato il trovar di continuo nuove et riscontri della poca speranza che io potevo havere di buon successo nei negotii che ho da trattare in questa corte..... »

gal). « Aux compliments Sa Majesté a répondu avec beau-
 » coup de bonté, me disant reconnaître fort bien l'obliga-
 » tion qu'elle avait au saint-siège, et particulièrement à
 » la personne de notre seigneur, qu'elle aime comme s'il
 » était son père naturel. Quant aux affaires, elle a répondu
 » que, comme c'étaient des matières de grande impor-
 » tance, elle désirait avoir du temps pour en délibérer, et
 » qu'elle s'efforcerait de me renvoyer le plus satisfait qu'il
 » serait possible (1). »

Fol. 61. A Rustieucci, Blois, 19 février 1572. Il lui rend compte d'une entrevue que la reine mère a eue avec la reine de Navarre à Chenonceaux, le 15, et de ce qui s'y est passé. — Il n'a pas encore reçu la réponse de Leurs Majestés.

Il écrit au nonce en Espagne, le 22, que, malgré tous ses efforts, il part sans avoir réussi dans sa mission.

Il était de retour à Rome le 27 mars.

Fol. 63. Il écrit, de Rome, le 50 mars, à Philippe II, pour l'informer de ce qu'il a rapporté de France en ce qui peut toucher le service du roi et de ses États : « C'est,
 » dit-il, que la Majesté du roi très-chrétien m'a assuré,
 » en paroles de roi, que jamais elle ne ferait chose qui
 » pût empêcher le progrès des entreprises de la ligue, et
 » que la reine mère elle-même m'a affirmé que, bien que
 » ces Majestés aient traité ligue et confédération avec

(1) « Ai complimenti m' ha risposto Sua Maestà con molta humanità, dicendomi riconoscere molto bene l'obbligo che deve a quella sancta sede, et particolarmente alla persona di nostro signore, la quale ama come si le fusse padre naturale. Quanto alli negotii, rispose che per esser materia di molta importanza, voleva tempo a deliberare, et che si sforzerà di mandarmi più satisfatto che sia possibile.... »

» l'Angleterre, ce n'a pas été au dommage d'autrui, et en particulier de Votre Majesté, mais seulement pour la conservation d'un bon voisinage (1). »

XI.

Cod. 687.

Viaggio del cardinale Alessandrino, legato di Pio Quinto, in Spagna.

Cette relation, écrite en espagnol, remplit les feuillets 57-48 du manuscrit, qui est intitulé : *Scritture varie appartenenti a storia e politica, t. XVI.*

Elle ne porte pas de nom d'auteur; mais on voit qu'elle fut rédigée ou du moins compilée longtemps après le voyage du cardinal, puisqu'il y est parlé de Philippe II comme étant mort, « que está en el cielo. »

Elle commence à l'arrivée d'Alessandrino en Catalogne. L'auteur raconte avec détail les honneurs rendus au légat sur toute sa route, avec plus de détails encore son entrée solennelle à Madrid, qui eut lieu le jour de la fête de Saint-Jérôme 1571. Le roi vint au-devant de lui jusque hors de la porte. Le cortège était aussi magnifique que nombreux. Derrière le roi allaient les ambassadeurs de

(1) « Et è che la Maestà di quel re m'assicurò con parola regia che da lui non sarebbe fatta mai cosa la qual potesse impedire il progresso dell' impresa della lega, et che la regina madre medesima mi affermò che sebbene con Inghilterra havevan quelle Maestà trattata liga et confederatione, ciò era stato non a danno d'altri, et particolarmente della Maestà Vostra, ma solo per conservazione d'una buona vicinanza..... »

France, de Portugal, de Venise, de Florence, de Ferrare, de Mantoue, d'Urbín, de Gènes et de Lucques.

« Le roi, en approchant du légat, lâcha presque entièrement la bride de son cheval, se découvrit et, tenant son bonnet élevé de la main, s'inclina profondément, et dit au légat en espagnol des paroles d'accueil très-courtoises. Le légat, s'étant découvert au même moment, et tenant le chapeau à la main, avec la même et presque plus grande encore révérence, répondit à Sa Majesté, en italien, d'une bonne et grave manière. Ils se couvrirent ensuite simultanément et cheminèrent d'un pas égal, le roi à la droite, le légat à la gauche, en causant : Sa Majesté entretint le légat de différentes matières, toujours le rire à la bouche, contre son ordinaire. Ils allèrent ensemble jusqu'à la grande église. Là le roi, s'étant découvert respectueusement, prit congé du légat pour retourner à son palais (1). »

Alessandrino aurait voulu faire son entrée sous un dais, alléguant l'exemple du cardinal Caraffa, que Paul III avait envoyé au roi, lorsqu'il était dans les Pays-Bas. Mais Philippe II n'admit pas cette prétention : il dit qu'il ne se souvenait pas de l'exemple cité ; que le cardinal Buoncom-

(1) « ... El rey, en acercándose al legado, soltó casi del todo las riendas de su cavallo y se descubrió; y teniendo en la mano alta la gorra, se corvó mucho y le dixo palabras de cortesissimo acogimiento en español. El legado, habiéndose descubierto al mismo instante, y teniendo el sombrero en la mano con la misma y casi mayor reverencia, respondió á Su Magestad en buena y grave manera en italiano. Cubriéronse despnes en un mismo tiempo, y caminaron á igual, el rey á drecha, el legado á izquierda, hablando entre ellos; y Su Magestad habló al legado en diferentes materias, siempre con risa en la boca contra su ordinario. Anduvieron juntos hasta la iglesia mayor, donde el rey, descubriéndose y haciendo acatamiento al legado, se despidió volviendo á palacio.... »

pagno n'avait pas eu les honneurs du dais, non plus que le cardinal légat Campeggio, lorsqu'il avait été envoyé à l'empereur Charles-Quint.

Le légat fut logé, avec une partie de sa suite, au palais de don Juan d'Autriche. Toute sa maison fut hébergée et nourrie aux frais du roi; mais il ne fut pas pourvu à la nourriture de ses chevaux ni de ses mules, parce qu'il en avait été ainsi avec d'autres légats (1).

L'auteur raconte en ces termes la première audience que le cardinal Alessandrino eut du roi :

« Le légat alla à l'audience, vêtu de son habit ordinaire avec camail et monté sur une mule, ayant en sa compagnie le nonce et beaucoup de gentilshommes et de prélats. Arrivé au palais, il passa au milieu des halbardiers et des autres gardes. Le roi vint à sa rencontre jusqu'au milieu de la grande salle. Après que S. M. l'eut reçu, tous deux se couvrirent, et le roi prit la droite, entrant le premier dans les pièces qu'ils traversaient. Ils s'arrêtèrent dans la troisième et se tinrent près de la cheminée. Il n'y avait dans cette pièce qu'une chaise couverte de velours cramoisi bordé d'or : le roi ordonna à un page d'en apporter une seconde; le page revint avec une chaise couverte de drap noir. Le roi, après s'être assis sur la chaise couverte de velours, invita le légat à s'asseoir sur l'autre. Ils restèrent un instant seuls à négocier : après quoi les prélats de la suite du légat furent introduits et admis à baiser la main de S. M., qui les accueillit avec beaucoup de bonté, retirant de la main le bout de son manteau qu'ils voulaient baiser. Cela fait, le roi sortit le premier de

(1) « Mas ni á los cavallos ni á las mulas dieron de comer de lo del rey, por haverse usado así con otros legados.... »

l'appartement, et reconduisit le légat jusqu'au milieu de la grande salle où il était venu le prendre. Là, s'étant découverts en même temps, ils se firent révérence l'un à l'autre et se séparèrent. Le roi retourna dans ses appartements (1). »

L'auteur parle ensuite des audiences que le légat eut de la reine et de la princesse doña Juana, des visites qu'il fit aux archiducs Albert et Wenceslas, lesquels les lui rendirent, et d'une messe que, le jour de la Toussaint, le légat célébra en l'église de Saint-Philippe. Le roi assista à cette messe. Il ne baisa point l'Évangile ni la paix, « par la raison, dit le narrateur, que le légat représentait la personne du pape, qui est plus que le roi; et de cela Sa Majesté demeurera très-contente (2). »

(1) « ... Andubo el legado á la audiencia en su hábito ordinario con moqueta, en una mula, acompañado del nuncio y de muchos cavalleros y perlados. Llegado á palacio, passó por en medio de los albarderos y de otras guardias; y el rey vino á encontrarle hasta el medio de la sala grande; y habiendo hecho acogimiento al legado, se cubrieron, y tomó el rey la mano derecha, entrando Su Mag^d primero por las puertas, y pasaron dos aposentos hasta entrar en el tercero, donde quedaron, cerca la cheminea. En este aposento no havia mas que una silla cubierta de terciopelo cremesí, bordado de oro, y Su Mag^d mandó á un page que truxesse en qué sentar; y el page entró una silla cubierta de paño negro; y sentándose primero Su Mag^d en la silla de terciopelo, combidó al legado á sentar en la otra. Estubieron un rato solos á negociar; y despues fueron introducidos los perlados del legado á besar la mano á Su Mag^d, que los acogió con mucha benignidad, retirando Sa Mag^d con la mano la estremidad de la capa que querían besarle. Acabado esto, Su Mag^d salió primero del aposento y acompañó al legado hasta el medio de la sala grande donde le havia encontrado; y descubriéndose en un mismo tiempo, se hicieron reverencia el uno al otro y se despedieron, volviendo el rey á sus aposentos... »

(2) « ... En esta missa el rey no vesó el libro ni la paz, por representar el legado la persona del papa, que es mayor del rey; y de esso quedó muy contento Su Mag^d. .. »

Lorsque le légat était sur son départ, le roi lui envoya en présent un buffet d'or et d'argent, d'une valeur de vingt-cinq mille écus. Le légat s'excusa de l'accepter, le pape lui ayant déferdu de recevoir rien. Le roi s'en montra blessé d'abord, mais enfin il s'en contenta.

La relation se termine ainsi :

« Le légat partit sans se faire précéder de la croix, pour aller plus à son aise. Il était à cheval avec une suite de quarante personnes montées sur des mules de louage. Le nonce et beaucoup de gentilshommes l'accompagnèrent jusqu'à une lieue de Madrid (1). »

XII.

Cod. 511.

Registre de lettres de Philippe II au duc de Terranova.

Il n'y a rien, dans ce registre, qui concerne la négociation dont le duc de Terranova fut chargé, au congrès de Cologne, en 1579, avec les états généraux des Pays-Bas.

Ce qu'on y trouve, ce sont les patentes de gouverneur et lieutenant général du roi en l'État de Milan et de capitaine général en Lombardie, ainsi que les instructions pour l'exercice de ces charges, que Philippe II donna au duc de Terranova, à Lisbonne, les 18 octobre et 15 novembre 1582.

(1) « Fuése el legado sin llevar cruz, para ir mas desembaraçado, y andubo á cavallo con 40 personas en mulas de alquiler, acompañado del nuncio y de muchos caballeros hasta una legua.... »

Relation de ce qui se passa en la conférence pour la paix, à Vervins, l'an 1598, depuis le sixiesme febvrier jusques au premier may; par le secrétaire du cardinal de Florence, légat à *latere* du pape Clément VIII à ladite conférence. Traduite en françois, pour suppléer aux fautes qui se trouvent en la copie italienne.

In-fol., pap., rel. en parch.; écriture du xvii^e siècle.

Cette relation forme la première partie du manuscrit, lequel ne porte pas de titre. Elle remplit soixante-neuf feuillets non cotés.

INCIPIT : « Le sixiesme de febvrier mil cinq cents quatre-vingt-dix-huit, nous partismes de Saint-Quentin et joignismes le lendemain les députés de France. Ceux du cardinal d'Autriche, comme procureur du roy d'Espagne, arrivèrent le jour suyvant; ils avoient avec eux le général des cordeliers, lequel, ayant lettre du cardinal de Florence, légat de nostre saint-père en France, leur avoit assigné le jour de se trouver : car ils furent incontinent visités, de la part du légat, par son maistre de chambre. Ils estoient trois : le président Richardot, le premier; Taxis, chevalier de Sainct-Jacques, le second, et un certain audiençier des Pays-Bas. »

EXPLICIT : « On différa sans conelure jusques au lendemain, qui fut le premier de may, où il survint beaucoup de diffi-

cultés, qui furent toutes surmontées, par le respect qu'on portoit au légat, lequel y eut assés de mal. Enfin, estans tous assemblés devant luy, les articles furent escrits et mis entre ses mains, pour estre tenus secrets pendant un mois, si faire se pouvoit, et puis rendus aux parties avec cette condition que, si plus tost elles estoient d'accord de les retirer, il luy pleust les leur restituer.

» On dépescha un eourrier, pour en donner advis aux deux roys, à quatre heures après midy (selon qu'on compte en France), les escritures n'ayant peu estre achevées le soir d'au-paravant. Dieu soit loué de tout, qui, par son infinie puissance et miséricorde, fist toute cest' affaire par les mérites de Sa Saineté, et pour l'utilité générale de toute la chrestienté! »

La seconde partie du manuscrit, laquelle a 556 feuillets cotés, est intitulée : « Négociation de la paix traitée à » Vervins entre Henri IV, roi de France et de Navarre, » par MM. de Bellièvre et de Sillery, Philippe II, roi » d'Espagne, par les S^{rs} Richardot, Taxis et Verreiken, » et Charles-Emmanuel, duc de Savoye, par le S^r marquis » de Lullin, en l'année 1598. »

Cette négociation commence par les instructions de Henri IV données à MM. de Bellièvre et de Sillery, ses ambassadeurs, le 28 janvier 1598.

Elle finit par la commission que ce monarque donna, le 22 juin de la même année, à M. de Saint-Pol, pour aller recevoir des Espagnols les villes de Calais, Ardres, Monthulin et Dourlens.

Nous avons, aux Archives du royaume, à Bruxelles, (MS. n° 116 de la chambre des comptes) les instructions que l'archiduc Albert donna aux ambassadeurs de Philippe II envoyés à Vervins, toutes les lettres de ces ambassadeurs à l'archiduc, et les actes relatifs à la prestation, par

Henri IV, du serment d'observer la paix qui venait d'être conclue (1).

XIV.

Cod. 505.

Relazioni del cardinal Guido Bentivogli fatte nella nunziatura di Fiandra, con una nuova aggiunta di lettere scritte a diversi dal medesimo autore.

In-fol., pap., rel. en parch.; 555 feuillets, écriture du xvii^e siècle.

Ce volume contient :

Fol. 1-65. « Relazione di Fiandra, cioè di quelle provincie che restano sotto l'ubbidienza de' serenissimi arciduca Alberto e donna Isabella, infante di Spagna. »

Fol. 66-166. « Altra delle Provincie Unite. »

Fol. 166-256. « Altra del trattato della tregua di Fiandra. »

Fol. 256-521. « Altra del movimento dell' armi in Germania per le cose di Cleves e Giuliers. »

Fol. 522-586. « Altra circa il modo co'l quale si governano in Francia gli ugonotti, tanto in materia di Stato che di religione. »

Fol. 587-555. « Lettere a diversi. »

Toutes les relations dont nous venons de donner les titres sont depuis longtemps imprimées; mais, si l'on en croit une note placée en tête du volume (2), les textes qu'il y a ici présentent beaucoup de variantes.

Quant aux lettres, elles sont écrites de France et probablement toutes imprimées aussi.

(1) Voy. *Inventaire des Archives des chambres des comptes*, t. I, p. 228.

(2) « Queste relazioni sono diverse in molte cose delle stampe. »

**Relazioni e istruzioni per diverse nunziature ,
particolarmente di Francia , con altre scrit-
ture di politica e d'affari di Stato.**

In-fol , pap., rel. en parch. , 205 feuillets , écriture du xviii^e siècle.

Aux fol. 187-202 est l'instruction donnée, le 1^{er} mai 1621 , à l'archevêque de Patras (Giovanni Francesco des comtes Guidi del Bagno), nommé nonce du saint-siège près les archiducs Albert et Isabelle , en remplacement de l'archevêque de Salerne (Lucio di San Severino).

L'archevêque de Patras était légat du saint-siège à Avignon , lorsque Grégoire XV le désigna pour aller remplacer à Bruxelles l'archevêque de Salerne , qu'il avait résolu d'élever au cardinalat. Il le remplaça lui-même à Avignon par monsignor Donzaretto , archevêque de Séleucie.

L'instruction qui lui est donnée par le cardinal secrétaire d'État est très-étendue.

Les bons ministres de la cour pontificale au delà des monts doivent , y est-il dit , se proposer trois objets : la conservation de l'autorité du saint-siège ; la restauration et le maintien de la juridiction et de la discipline ecclésiastique ; la paix et l'union entre les princes catholiques. Sur chacun de ces trois points le cardinal entre dans de grands développements.

Quant au premier point , le nonce doit principalement consacrer ses soins et sa vigilance , d'une part , à maintenir

catholiques les provinces des Pays-Bas qui sont sous la domination des archiducs; de l'autre, à sauver le peu de catholiques qui restent dispersés et quasi abandonnés dans les autres provinces, à entretenir l'union entre eux, et à en augmenter le nombre. Il trouvera, dans les archiducs, des princes si adonnés à la vraie piété, si désireux de la maintenir et accroître parmi leurs peuples, qu'il ne sera pas besoin de les prier trop pour obtenir d'eux la faveur et l'appui nécessaires contre les hérétiques. Il devra donc veiller, avec une vigilance extrême, sur ce qui se passe par tous les Pays-Bas, et ne pas souffrir que, par la négligence des ordinaires et la maligne astuce des hérétiques, l'hérésie y pénètre des provinces voisines infectées, comme il paraît que cela est arrivé dernièrement au pays de Limbourg, où deux mille hérétiques sont allés s'établir.

Dans les Provinces-Unies, les choses de la religion sont réduites au plus triste état. On avait espéré qu'elles s'amélioreraient par la trêve, selon la parole donnée par le roi Henri IV au nom des états généraux; elles ont empiré au contraire. C'est pourquoi le saint-père ne peut consentir à la prolongation de la trêve, et moins encore à la paix, que ses prédécesseurs n'ont jamais approuvée. Les circonstances sont favorables à la guerre. Le peuple des Provinces-Unies est épuisé, fatigué et ruiné. De l'Allemagne elles ne peuvent présentement se promettre de secours. L'Anglais, peu disposé à faire de la dépense, et plus enclin à délibérer qu'à agir, n'est pas dans le cas de leur donner grande aide. Le roi très-chrétien, ou avec les discordes domestiques, ou avec les huguenots, ou avec les soucis que lui donnent les affaires d'Italie, aura assez d'occupa-

tion, outre que la guerre de Flandre le poussera peut-être à exécuter le projet, qu'il a conçu tant de fois, de dompter les huguenots. S. S. désire donc que le nonce encourage les archiducs à la guerre, en leur promettant, au nom de Dieu, la victoire. Si, pour la calamité des temps, à cause de la jeunesse du roi d'Espagne, de l'âge avancé et de la mauvaise santé de l'archiduc Albert, et du manque d'argent, on se décide à négocier la continuation de la trêve ou la paix, le nonce se conduira de façon qu'on ne puisse supposer qu'il approuve cette négociation : ce qui n'empêchera pas qu'il ne tâche d'obtenir des sûretés pour les catholiques des Provinces-Unies, et tout au moins qu'on leur accorde l'exercice de leur religion. En attendant, il ne convient pas de les abandonner. Dans cette vue y est maintenu un vicaire apostolique subordonné au nonce de Flandre et nommé Philippe Rovenius, lequel, afin qu'il puisse, avec les facultés épiscopales, s'employer à l'avantage des âmes sujettes à son vicariat, a été par Paul V créé archevêque de Philippe. Il a sous lui environ deux cent cinquante prêtres séculiers qui remplissent l'office de curés, épars dans lesdites provinces, et qui sont aidés de beaucoup de réguliers, spécialement de pères jésuites. Malheureusement la concorde ne règne pas entre eux. Le nonce en toute occasion cherchera à les concilier : il accordera toute aide et faveur possible au vicaire apostolique, homme très-pieux et zélé pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes, afin que son autorité se soutienne : mais, comme quelquefois il s'est attribué trop d'autorité sur les prêtres, le nonce pourra, selon le besoin, la modérer avec dextérité. Et, pour en revenir aux provinces catholiques, le cardinal secrétaire d'État recommande à la

protection du nonce les colléges anglais , écossais et irlandais qui y ont été fondés par Grégoire XIII.

Quoique le nonce de France, par une ancienne coutume, (car il n'y a pas encore trente ans que le siège apostolique a un nonce résidant en Flandre) ait le soin principal des catholiques d'Angleterre, il conviendra que l'archevêque de Patras ait aussi correspondance, afin de savoir ce qui se passe d'important en ce pays, avec l'archiprêtre d'Angleterre, chef de tous les catholiques de l'île, et qu'il s'entende avec l'ambassadeur d'Espagne à Londres. Il tâchera, en particulier, de découvrir si les négociations qu'il y avait pour une alliance matrimoniale entre les deux couronnes, du vivant du feu roi Philippe III, se continuent. Avec les évêques d'Irlande il aura soin également de correspondre, et il leur donnera toute l'aide possible.

À l'égard de l'Allemagne, il encouragera fortement les archiducs à agir pour que l'empereur mette à effet le ban impérial contre l'électeur palatin et à en aider l'exécution : l'électorat passant au duc Maximilien de Bavière, envers lequel l'empereur s'y est obligé, et le palatinat étant donné ou à ce prince ou au duc Wolfgang de Neubourg, la puissance des catholiques, et en même temps de la maison d'Autriche, sera affermie en Allemagne. Afin de maintenir l'archiduc Albert ferme et constant dans les dispositions où il est à cet égard, le nonce joindra prières à prières et raisons à raisons. Comme le duc de Neubourg a bien mérité de la religion catholique par sa conversion, et que par là il a mis le saint-siège dans l'obligation de le favoriser en tout temps, le nonce, s'il en trouve l'occasion, ne manquera pas de soutenir ses intérêts.

Au cas que la trêve se prolonge ou que l'on fasse la

paix, le nonce ne négligera rien auprès de l'archiduc, pour que les Hollandais soient tenus d'évacuer l'île de Mondorf qu'ils occupent entre Cologne et Bonn. Il lui recommandera aussi les intérêts de la ville de Cologne, et le priera de prendre en sa protection les églises d'Allemagne voisines des Pays-Bas, nommément celle d'Osnabruck, afin qu'il n'y soit pas nommé d'évêques hérétiques.

Le cardinal secrétaire d'État passe au second point de l'instruction, relatif à la juridiction et à la discipline ecclésiastique. Ce point peut se résumer, selon lui, dans l'observation du concile de Trente, qui a été reçu aux Pays-Bas. Un abus s'est introduit dans ces provinces. Clément VIII, en concédant aux souverains la nomination des abbayes consistoriales, y a mis la condition expresse que, dans les quatre mois, les prélats nommés demanderaient à Rome la confirmation de leur nomination. Ceux-ci, à cause des guerres, ont cessé de se soumettre à cette règle, et se sont adressés aux évêques, pour être confirmés. Paul V, voulant remédier à cet abus, a chargé le prédécesseur du nonce, l'archevêque de Salerne, en lui envoyant la liste des abbayes consistoriales des Pays-Bas, d'ordonner à ceux qui en seraient pourvus à l'avenir de solliciter la confirmation pontificale, et de défendre aux évêques de la leur accorder. Mais ceux-ci allèguent la longue possession où ils sont, et les abbés, ainsi que les peuples, qui ne viennent pas volontiers à Rome pour de telles choses, réclament et erient, disant que, si l'on ne les exempte pas de l'obligation d'y aller, ils ne payeront point les contributions à leurs propres princes. Néanmoins S. S. veut que le nonce exécute les ordres donnés à son prédécesseur. Et si, de la part des archiducs, des évêques et des peuples

des Pays-Bas, on en témoigne du mécontentement, comme l'a fait M. Vivès, ambassadeur de Flandre à Rome, il s'appliquera à les persuader de se conformer à ce que la justice requiert, puisque aucun des autres pays du monde catholique ne refuse de venir prendre à Rome la confirmation apostolique des abbayes consistoriales.

Il y a encore le *placet*, sans lequel les archiducs refusent de laisser exécuter les provisions et lettres apostoliques, disant que c'est un ancien usage fondé sur quelque privilège. Mais, comme ils ne se montrent pas difficiles à l'accorder, le nonce n'élèvera pas de difficulté à ce sujet.

Quelques autres abus de moindre importance sont encore signalés à l'attention du nonce. Après quoi le cardinal secrétaire d'État en vient au troisième et dernier point de l'instruction, à savoir : la paix et union entre les princes catholiques.

Le nonce n'aura pas beaucoup à faire auprès des archiducs pour les porter à la paix, car l'archiduc en particulier, « lequel est très-prudent, » a reconnu que, sans le bénéfice de la paix, les Pays-Bas catholiques ne peuvent retourner à une véritable obéissance : c'est pourquoi il a travaillé à la conclusion de la paix de Vervins, peut-être il conseille la paix avec l'Angleterre, et maintenant il incline à la paix avec les Hollandais, « se voyant vieux et malade, et ne » sachant quel appui le gouvernement des Pays-Bas aura » après lui. » Il est donc à croire qu'il cherchera à entretenir des sentiments d'amitié entre les deux jeunes rois de France et d'Espagne (1). Si le premier se montrait disposé à faire la guerre aux huguenots de son royaume, le nonce prierait l'archiduc de favoriser cette entreprise.

(1) Louis XIII et Philippe IV.

Il engagera ce prince à user de toute son influence pour que le duc de Lorraine donne sa fille unique en mariage au fils du prince de Vaudemont, son frère. Si le duc venait à mourir sans que sa fille fût mariée, il pourrait en naître des débats entre les rois de France et d'Espagne et peut-être d'autres princes qui prétendraient à la succession.

Restent en Italie les troubles de la Valteline et des Grisons et le différend du Montferrat. Les conséquences qu'ils peuvent avoir ne touchent que de loin les Pays-Bas ; « mais rien de ce qui regarde le bien public n'est jamais » éloigné de l'esprit de Son Altesse ; » et comme son autorité auprès du roi catholique est grande, le nonce fera en sorte qu'elle l'emploie de manière que ce monarque veuille entendre à des arrangements qui préviennent une nouvelle guerre.

En conclusion, le nonce témoignera aux archiducs « l'ardente et vraiment paternelle affection de Sa Sainteté pour » leurs personnes, leurs États, pour les Majestés de l'empereur et du roi catholique et de toute la maison d'Autriche. »

Le cardinal secrétaire d'État lui remet deux chiffres : » l'un qui lui est commun avec tous les nonces ; l'autre » particulier, dont il se servira pour les matières sur lesquelles il devra écrire avec plus de considération (1). »

(1) Voy. l'Appendice E.

Memorie sopra le differenze , negoziati e concordati seguiti nella corte di Roma colla corte di Germania , dall' anno 1750 al 1740. Tom. IV. Carteggio de' nunzj apostolici in Vienna e Brusselles col cardinale Neri Corsini. — In-4°.

Ce volume contient trois cent et une lettres, toutes originales.

Les cent trente-neuf premières sont du nonce à Vienne, Paolucci.

Les autres sont du nonce à Bruxelles, Valenti Gonzaga (1).

La première de celles-ci est du 8 février 1752. Gonzaga y rend compte des arrangements qu'il a faits avec le gouvernement des Pays-Bas pour le rétablissement de la nunciature de Flandre. A l'arrivée de l'archiduchesse Marie-Élisabeth à Bruxelles, Benoît XIII avait donné le caractère de nonce à l'archevêque de Corinthe, Giuseppe Spinelli, qui y était depuis plusieurs années en qualité d'internonce; mais Spinelli n'avait pu déployer ce nouveau caractère, ne s'étant pas entendu avec le gouvernement sur les restrictions que celui-ci voulait apporter à ses bulles. Nous avons là-dessus de nombreux documents aux Archives du royaume.

(1) Silvio Valenti Gonzaga, archevêque de Nicée, archimandrite de Messine, nommé par Clément XII nonce à Bruxelles, avec pouvoirs de légat *à latere*, le 29 février 1752. Ses bulles furent placétées par lettres patentes du 26 mars suivant.

La dernière lettre est du 9 mars 1756. Valenti Gonzaga venait d'être promu à la nonciature d'Espagne, et remplacé à Bruxelles par Tempi (1).

Dans l'avant-dernière, qui est du 2 mars, il parle du désir que l'archiduchesse Marie-Élisabeth lui avait fait exprimer de recevoir du pape la rose d'or.

Cette correspondance de Valenti Gonzaga, qui est écrite de sa main, est tout à fait privée. Les lettres ne portent même pas sa signature, mais seulement son paraphe. J'y ai jeté un coup d'œil, et elle m'a paru de peu d'intérêt.

XVII.

Cod. 1185.

Memorie degli affari, negoziati e casi occorsi nella corte di Roma colla corte di Spagna, dall' anno 1750 al 1759. Tom. III. Congregazioni e negoziati per varii concordati e indulti.

In-fol., pap., rel. en parch.; 574 feuillets; écriture du temps.

Aux fol. 511-574 est le déchiffrement des lettres écrites en chiffre par monsignor Valenti Gonzaga, de Bruxelles, de Madrid et de Bayonne.

(1) Luc Melchior Tempi, archevêque de Nicomédie, nonce de Clément XII, avec les pouvoirs de légat à *latere*. Ses bulles, datées du 19 novembre 1756, furent placétées seulement par lettres patentes du 17 juin 1759, à cause de discussions auxquelles donnèrent lieu plusieurs des clauses y contenues.

Il n'y a que quatre lettres écrites de Bruxelles. Elles portent les dates des 27 novembre 1755, 28 octobre, 4 novembre et 16 décembre 1755, et roulent sur des matières de politique générale.

III.

Indépendamment des manuscrits dont je viens de donner la description, il en est quelques-uns que j'ai examinés, mais dans lesquels je n'ai rien trouvé qui me parût mériter d'être recueilli et dont, par conséquent, je me bornerai à donner une simple indication. Tels sont ceux qui sont inscrits au catalogue (part. III) sous les titres suivants :

Adriano VI, papa. Qualità et azioni, cod. 222, fol. 141.

— Diario, cod. 128, fol. 63.

Filippo II, re di Spagna. Liga col pp. Pio V e Veneziani contra il Tureo, cod. 675 et 679.

— Istruzioni date a suoi ministri per varie corte ed affari, cod. 822, fol. 157.

— Lettere et negoziati, cod. 455.

Liegi, città. De capitulo Leodiensi scripta varia, cod. 684, fol. 197-257.

J'en avais noté d'autres dont je me proposais de faire l'examen, si le temps assigné à la durée de mon séjour à Rome me l'eût permis. J'en placerai ici l'énumération :

Austria (Casa d').

— *Alberto*, cardinale. Gesta per Amidericum, cod. 258, fol. 17.

Austria (Casa d').

— *Andrea*, cardinale. Gesta et elogia per Amide-
ricum, cod. 258, fol. 17.

Avvisi di Anversa. An. 1629, cod. 565. — Ann. 1652,
cod. 760. — Ann. 1655, cod. 565. — Ann. 1655 et 1656,
cod. 565. — Ann. 1657, cod. 768. — Ann. 1658, cod.
564. — Ann. 1659 et 1640, cod. 769-770. — Ann. 1641,
cod. 567-568. — Ann. 1642, cod. 570-571. — Ann. 1645-
1655, cod. 575-587. — Ann. 1662-1664, cod. 772. —
Ann. 1680-1691, cod. 598-401. — Ann. 1694-1697, cod.
402-405.

Caraffa. Negoziati e trattati diversi fatti col l'impera-
tore, col re christianissimo et con altri nel pontificato de
Paolo IV, cod. 675, fol. 215-556.

Carlo V, imperatore. Negoziati con Francesco I, cod.
289, fol. 44-184; cod. 445, fol. 509; cod. 491; cod. 675,
fol. 251.

Filippo II, re di Spagna. Istruzioni date a suoi ministri
per varie corte ed affari, cod. 158, fol. 204; cod. 156, fol.
220; cod. 511, fol. 510; cod. 687, fol. 559; cod. 674,
fol. 29.

Luigi o Lodovico XIV, re di Francia. Guerre in Fiandra
contro il re di Spagna, cod. 460.

Nunziature e nunzi apostolici. Istruzioni diverse, cod.
468, 495.— Istruzioni particolari, cod. 471, 475, 818. —
Istruzioni al cardinale di Montepulciano, legato a Carlo V,
cod. 467, fol. 164. — Relazioni diverse, cod. 475, 481,
495, 495, 689, 692.

Nunziatura di Spagna. Istruzioni particolari date a i
nunzi, cod. 467, 470, 475, 491, 691.— Istruzioni a mon-
signor Santa Croce nel 1560, cod. 475, fol. 68.

Nunziatura di Vienna. Lettere e negoziati di monsignor

Pighini, nunzio, cod. 473, fol. 59. — Lettere e negoziati di monsignor di Melfi sotto Paolo V, cod. 677, fol. 269.

Pio V. Istruzioni a nunzj, legati et ministri apostolici, cod. 467, fol. 70; cod. 491, fol. 150; cod. 822, fol. 172.

APPENDICES.

A.

(Cod. 498.)

Indice e ristretto delle lettere che si contengono in questo libro, che l'imperatore Carlo V scrisse a D. Diego di Mendoza et ad altri imbasciatori in Roma, come anche tutte quelle che i medesimi scrissero a Sua Maestà.

I. — Copia d'una lettera che S. M^à scrisse a D. Diego di Mendoza, da Hulma, in data delli xj di febbrajo del 1547, dove si contiene la spedizione di Gorone Bertano fatta dal papa all'imperatore, per persuaderlo alla pace con la Francia, e le risposte date dal medesimo, con tutto quello che passò nell'udienze che il medesimo Bertano ebbe dall'imperatore. Doglianze dell'imperatore per non aver S. San^{ta} compito al mantenimento delle truppe secondo le capitulazioni fatte. Offerte del cardinale Farnese fatte all'imperatore in tutto quello che riguardasse il suo legal servizio. Altre doglianze con il nunzio fatte dall'imperatore sopra i fini particolari del papa, che affet-

tava la neutralità. Istruzioni dell' imperatore al suo ambasciadore acciò indagasse i fini del papa, et ordine per ricuperar tre galere dal conte di Fiesco, confiscate per il tradimento da lui commesso. Fol. 1.

2. — Altra lettera scritta dall' imperatore al medesimo imbasciadore in Roma, da Bressinone, in data delli 6 di luglio del 1552, nella quale si contiene l'ordine che da l'imperatore per la manutenzione di soldati in Piombino, Siena et altri luoghi, come anchè per il risarcimento del castello di Siena, e munirlo di bastioni per maggior sicurtà e difesa. Istruzioni al medesimo imbasciadore per tener il papa a favore, acciò non somministrasse ajuto ai Francesi, per gelosia dello Stato di Siena e regno di Napoli. Alcuni avvisi d'altri negozj particolari. Fol. 15.

3. — Altra lettera dell' imperatore scritta al medesimo imbasciadore in Roma, data in Frispruch ai 18 di novembre 1551, acciò si faccia istanza per la restituzione d'un delinquente ch' era in possà di S. S^{ta}. Istruzioni per toglier la libertà ai Senesi e stabilirvi un governo perpetuo, e perciò inculca la fabbrica del castello con celerità. Si desidera la corrispondenza de' ministri acciò vadino d'accordo per le cose spettanti al concilio. Istanze per appropriare alcuni canonicati agl' inquisitori di Spagna. Fol. 15.

4. — Altra lettera scritta dall' imperatore al medesimo ministro in Roma, da Augusta, in data delli 18 giugno 1551, nella quale s' incarica di ajutare et assistere con gente et altro bisognevole al papa, per fare l'impresa di Castro. Lettere in bianco al duca di Fiorenza, conte di Pitigliano, Ascanio Colonna ed altri per il medesimo effetto. Discorsi per tirar al legal servizio il conte di S. Fiore ed il sig^r di Valmontone con altri signori. Fol. 17 a tergo.

5. — Altra lettera dell' imperatore al sud^o imbasciadore in Roma, da Augusta, in data di 27 agosto 1550, dove incarica al medesimo la presta escenzione della cittadella di Siena, rimet-

tendosi alla di lui prudenza in sciogliere il sito e apprestare i materiali. Ordine dato al vicerè di Napoli ed altri per somministrar gente e danaro per il sud^o effetto, et anche in Sicilia per provveder de' grani per Siena e per la gente di guerra, essendovene carestia. Ringraziamenti al papa per alcune grazie ottenute, con alcuni altri particolari negozj. Fol. 19.

6. — Altra lettera dell' imperatore al sud^o ministro in Roma, da Augusta, in data di 25 agosto 1551, dove gli ordina di scrivere in Genova per far venire di colà una somma di danaro, per restituirlo a S. S^{ta}, che gliela aveva imprestato. Fol. 20.

7. — Altra lettera dell' imperatore al sud^o ministro in Roma, data in Villach, a' 28 giugno 1552, nella quale si contengono diversi capitoli di negozi particolari, come di rimuover soldatesca, licenziarla, assegnar pensioni a benemeriti, come ad Alessandro Farnese et ad altri, accordar differenze fra principi romani, e sollecitar alcune risposte dal papa. Fol. 21 a tergo.

8. — Altra lettera dell' imperatore al sud^o ambasciadore, da Augusta, in data di 7 di luglio 1551, nella quale gli loda l'assistenza che dà al papa per l'impresa di Castro, ordinandogli a non reclutar altre truppe, per risparmiar nuove spese, purchè la città di Siena sia ben eustodita. Istruzioni per raccogliere del danaro per la difesa di Siena, e in caso di qualche sorpresa nel passaggio delle galere di Francia, assistite dall' armata turchesea. Seconsiglia al sud^o imbasciadore l'idea che aveva di assalir con inganno le suddete galere francesi, per diversi motivi: bensì, se potesse ciò succedere in Castro, con l'intelligenza però del papa, glie lo loda. Varie considerazioni per l'esigenza de' contribuzioni. Avendo il papa fatto suo generale per l'impresa di Castro il suddetto ambasciadore, l'imperatore l'incarica el modo che si deve contenere per non dar gelosia al re di Francia. Per timore della vita del papa, ordina con fretta la spedizione dei negozj in Roma, e massimamente quello delle bolle della crociata e dei mezzi frutti. Istanze fatte ai vescovi suoi sudditi, come anche al papa perchè mandi i suoi a Trento, per

trattar qualche materia il giorno appuntato per la sessione. Alcune presentazioni di chiese fatte per compiacere a Sua Santità. Fol. 25 a tergo.

9. — Relazione di quello che l'imperatore Carlo V parlò e disse in Roma, presente il papa e i cardinali. Fol. 27.

10. — Supplica che l'imperatore fece al papa perchè si dassettero dei cappelli ai suoi sudditi e ben affetti. Fol. 50 a tergo.

11. — Lettera scritta all'imperatore dal sudetto ambasciadore in Roma, data ai 5 maggio 1547, nella quale tratta di varie e diverse cose, e le più principali sono: Il dargli parte del suo arrivo in Roma. Accolto dal cardinal Farnese con dimostrazioni d'affetto e stima, come anche da S. S^{ta}. Visite fatte a' cardinali. Congresso tenuto in Viterbo con il cardinale Sfondrato, spedito dal papa per legato all'imperatore, ove ognuno procura a scoprir l'animo dell'altro, con varii discorsi toccanti la lega contro l'Inghilterra, la pace con Francia, la remozione del concilio da Bologna a Trento, et altri negozii. Visita fatta al cardinal Farnese, quale gli confida la necessità di seguir il partito dell'imperatore, con altri particolari discorsi. Dà parte all'imperatore del sistema intorno al concilio, con diverse riflessioni. Varie istanze fatte al papa, e fra l'altre per trasferire il concilio a Trento, e risposta di S. S^{ta}. Ragioni dell'ambasciadore dette al papa, per la traslazione del concilio a Trento, e ragioni del papa perchè si facesse in Bologna. Istanze per toglier gli argenti dalle chiese di Spagna. Doglianze del papa credendo l'essere stato posto in mal concetto presso l'imperatore. Congresso fra il sudetto ambasciadore, cardinale Farnese e ministri del papa, ove si ventilarono diverse cose. Rottura fra il papa e il re di Francia, e discorso politico all'imperatore fatto dal suo ambasciadore, con diversi avvisi e notizie che gli dà. Fol. 52.

12. — Altra lettera dell'ambasciadore all'imperatore, data in Roma alli 27 di maggio 1547, ove si contiene un lungo congresso fatto con il cardinal Farnese per le pretensioni ch'aveva

l'imperatore, tanto degli argenti delle chiese di Spagna come della spedizione d'una bolla di 400^m ducati, ed altre, con la sospensione del concilio in Bologna, minacciando di voler protestar a tutti gli atti, in caso che si proseguisse. Spedizione di Flaminio Orsini in Francia, per trattare il matrimonio di Orazio Farnese con la figlia del re, et altre notizie. Fol. 52.

15. — Altra lettera dell' ambasciadore all' imperatore, data in Roma alli 26 maggio 1547, dove gli dà parte d'aversi Sua Santità rallegrato della vittoria ottenuta. Si cercano pretesti onorati per colorire il ritorno del concilio a Trento, e frattanto s'astengono di far verun atto conciliare per timore della protesta; solo pensano di fare alcuna sessione per trattenerne, e fra le altre dichiarare che l' elezione del pontefice appartiene, ai cardinali durante il concilio. Diversi partiti proposti per le cose della riforma nel concilio, da trattarsi secretamente fra il papa e l'imperatore e fra l'altri. Che stia cautelato, poichè si scoprirà fra breve una gran congiura contro di lui, saputo da uomo per altro dozzinale. Fol. 58.

14. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a Sua Maestà, da Roma al 1^o giugno 1547. Gli dà parte di veder sempre più inclinato il papa al ben pubblico e di Sua Maestà, con diverse particolarità. Congresso fatto con il cardinale Farnese et altri cardinali, dove si propongono alcuni punti sopra il concilio, e si trasmette a Sua Maestà, per sentirne il parere. Il papa inclinava a far la traslazione del concilio a Ferrara. Gli mette in grazia il cardinale Farnese. Molti altri avvisi, e fra l'altri la prossima conclusione del matrimonio di Orazio Farnese con la figlia del re di Francia. Fol. 60 a tergo.

15. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a Sua Maestà, da Roma ai 5 di giugno 1547, ove gli manda altri punti proposti dai cardinali ministri sopra il concilio, et le riflessioni che il sudetto ambasciadore vi fa, mentre che il papa desiderava che si trattasse in Bologna l'articolo della riforma generale, e che poi a Trento si decideria nelle cose di Germania.

Altri negozii particolari, come l'incostanza del conte di Pitigliano nel servizio dell'imperatore. Persuasive di D. Ferrante Gonzaga acciò il duca di Firenze muova guerra ai Senesi. Matrimonio d'una nepote del papa col duca d'Urbino. Raccomandazioni di benemeriti, perchè sian premiati dall'imperatore, et altri avvisi. Fol. 65 a tergo.

16. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a Sua Maestà, da Roma alli 28 maggio 1547, ove gli dà avviso delle istanze che faceva il re di Francia perchè il papa non facesse delle concessioni all'imperatore. Detto del papa intorno al concilio. Il nunzio scrive la causa perchè l'imperatore voleva il concilio in Germania. Il cardinale Farnese offerisce ajuto all'imperatore per le cose di Napoli, e risposta politica data dall'ambasciadore. Il medesimo disegna il modo di poter dar soccorso a tempo. Dà parte del passaggio fatto da prencipe di Salerno per Roma, e discorsi tenuti seco. L'avvisa d'altri negozii. Per esser il papa vecchio, desidera particolare istruzione dall'imperatore in caso di vacanza. Conclusione del matrimonio della nepote del papa col duca d'Urbino, e capitoli accordati. Desidera sapere da Sua Maestà come s'ha a contenere col duca di Camerino in materia di precedenza, et altri negozii. Fol. 66 a tergo.

17. — Altra lettera dell'ambasciadore a Sua Maestà, da Roma in data 17 giugno 1547, ove gli dà parte come il papa pubblicamente pose una certa somma di danaro in castello, con voce d'esser a sai più di quello ch'era. Il cardinale Farnese alloggia in sua casa 15 capitani con diversi disegni. Il prencipe di Salerno non si porta bene con il sudetto ambasciadore. Si tiene avviso non convenir il re di Francia nel matrimonio di Orazio Farnese per le pretensioni del papa, ne vuole mandare i suoi vescovi a Bologna, e perciò si crede prorogato il concilio. Riflessioni del suddetto ambasciadore. Altri negozii particolari. Si torna a pubblicare la venuta de' vescovi francesi a Bologna. Il papa vuol far un cardinale francese, et un altro per l'impera-

tore. Il sudetto ambasciadore manda all' imperatore la protesta che gli era capitata da Trento contro il papa, perchè la corregga, mentre a lui non piaceva. Altre riflessioni politiche che fa intorno le materie che si devono trattare in Trento nel concilio. Lamenti del cardinale Farnese per parte del papa contro l'imperatore. Gli dà avviso di tener gente secretamente preparata per il soccorso di Napoli in caso bisognevole. Voci che spargono i politici in Roma per le cose di Napoli. Raccomanda diversi soggetti benemeriti all' imperatore. Manda all' imperatore alcuni punti sopra li capitoli e chiese di Germania per l'elezione de' vescovi. Alcuni trattati proposti dal cardinale Farnese per voler Siena , et altri negozii. Fol. 70.

18. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a Sua Maestà, da Roma alli 15 luglio 1547, ove gli dice alcune notizie giunte per il corriere di Francia. Altre pretensioni dell' imperatore, e particolarmente il frutto di certi benefizii di Spagna, per estinguere il debito fatto sopra le commende alienate. Gli dà parte d'alcune notizie sopra i Veneziani. Gli narra le nozze fatte in S. Pietro d'una nepote del papa, con alcune particolarità. Gli fa relazione di tutti i discorsi tenuti con il papa in una udienza, e quello che disse nell' ultimo concistoro. Gli dà avviso di quello che voleva il re di Francia dal papa, in occasione d'aver spedito un espresso a posta. Alcuni negozii particolari, dandogli anchè avviso del mal del papa, dubitandosi di sua vita. Gli fa distinta relazione dei soggetti papabili, accennando le inclinazioni, passioni, difetti, virtù ed eccezioni di ciascheduno, e per tal effetto gli narra un congresso particolare tenuto con il cardinale Farnese, desiderando esso ambasciadore qualche istruzione particolare da Sua Maestà in questa materia. Gli dà parte degli avvisi ricevuti da Venezia, mentre che il re di Francia instava i Veneziani per la lega difensiva, con alcuni altri particolari. Gli fa sapere d'aver presentata la Binea, nel giorno di S. Pietro, per l'investitura del regno di Napoli. Fol. 54.

19. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a Sua Maestà, data in Roma alli 16 luglio 1547, che contiene la fredda risposta data dall' imperatore al cardinale Sfondrato, legato all' Imperio, ch' era andato per trattare le cose del concilio. L'ambasciadore desidera preciso ordine da Sua Maestà per stringere ed ultimare le istanze da farsi al papa per l'argenti delle chiese di Spagna. Il papa vuol lasciar la libertà al medesimo concilio se vuole o no trasferirsi a Trento, e perciò stà l'ambasciadore alla mira per fare la protesta in caso di nuova sessione. Fa un congresso con l'ambasciadore di Venezia, onde è assicurato che i Veneziani non entreranno in lega. Alcuni discorsi per il conclave futuro. Dispiace assai al papa il modo dell' imperatore, che perciò peggiora, con altre particolarità.

Fol. 81 a tergo.

20. — Altra lettera del medesimo ambasciadore, data in Roma alli 25 luglio 1547, ove si contiene i congressi fatti in Roma per le lettere del Sfondrato scritte dall' Imperio, e disapprovano il suo modo di negoziare per molti motivi. Discorsi sopra questa materia dell' ambasciadore a Carlo. Il papa s'inquieta fortemente, e fa istanze a vescovi che vadino a Bologna. Attenzione dell' ambasciadore per sapere le cose che si faranno in Bologna, e varie riflessioni del procedere del papa insospettitosi del suddetto ambasciadore, con altre particolarità. Avvisi dal cardinal Cornaro da Venezia. Il vicerè di Napoli chiede provvisione all' ambasciadore di alcune milizie spagnuole Ordini che dà il papa al cardinale Sfondrato per il modo di contenersi con Sua Maestà.

Fol. 85.

21. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a Sua Maestà, data in Roma alli 28 luglio 1547. Dà parte all' imperatore come i Napoletani chiedono soccorso al re di Francia, saputo con avviso da alcuni personaggi. Il papa fa cardinali, e alcuni ricordi che dà a Sua Maestà intorno alla promozione. Alcuni matrimonii di personaggi primarii in Roma. Rriceve la commissione dall' imperatore per accomodar le differenze fra i

conti Gio. Francesco e Nicola di Pitigliano, e riflessioni che vi fa sopra. Il papa con le lagrime agli occhi si lagna con un suo confidente che non ha persona di cui si possa fidare, con altri negozii.

Fol. 86.

22. — Altra lettera scritta dal medesimo ambasciadore all' imperatore, da Roma alli 4 di agosto 1547, dove fa sapere all' imperatore i congressi tenuti con il cardinale Farnese, proponendo questi alcune condizioni all' imperatore per accordar diverse cose intorno al concilio, mentrechè il papa voleva condescendere a tutto, purchè ne uscisse con riputazione, e risposte fattegli dall' ambasciadore. Il cardinale Morone fa sapere i medesimi sentimenti del papa, onde ne deduce esser il papa all' ultime estremità dei suoi negoziati, e dà a dividere all' imperatore la scuola che tengono in Roma nel trattar i negozii. Avvertimenti che dà all' imperatore per il modo che si deve concepir il breve, senza pregiudizio nell' esprimere le cause della traslazione del concilio a Trento. Manda a Napoli una compagnia d'archibuggieri. Fa istanza al papa per arrestar nel suo Stato alcuni capi delle rivoluzioni di Napoli ch' erano fuggiti. Trasmette a Sua Maestà alcuni avvisi della marchesa di Massa, come anche alcuni altri del cardinal di Coria. Offerte che fa il papa all' imperatore di danari perchè il concilio si finisca nel modo che desiderava, con altri negozii. Gli avvisa nel modo che intende procedere in tempo che il papa sarà fuori di Roma, per maggior servizio di Sua Maestà. Discorso fatto dall' ambasciadore con il segretario Maffeo, acciò lo riferisse al papa. Ricorda a Sua Maestà un degno soggetto, per proporlo al papa, in caso che voglia domandar cardinali. Angustie del papa, con altri particolari. Il papa tratta il matrimonio della sorella del duca d'Urbino con Vespasiano Colonna, con altre particolarità.

Fol. 95 a tergo.

25. — Altra lettera del medesimo ambasciadore all' imperatore, da Roma alli 19 agosto 1547, nella quale non si contiene altro, se non che il papa desidera che, già che non sono

considerate le sue proposizioni per il ritorno del concilio a Trento, se ne propongono dell' altre, per parte dell' imperatore, per venire all' accordo. Fol. 102.

24. — Altra lettera dell' istesso ambasciadore, da Roma alli 22 agosto 1547. L'ambasciadore affretta risposta dall' imperatore, perchè gli ordini la protesta che deve fare in forma pubblica per le cose del concilio, o in concistoro, o vero per la strada, nel ritorno che farà il papa da Perugia. Gli dice esser i negozj nell' istesso stato, avendo il papa sospetto che i vescovi francesi non vadino al concilio. Aspetta ordine di D. Fernando Gonzaga per partire per Siena, portandosi seco alcuni soggetti letterati, e perciò desidera che l'imperatore scriva a Siena che lo ricevano, per accordare e rassettare le cose di quella repubblica. Benchè le cose di Napoli stiano con quiete, scrive all' imperatore essersi riservato alcune somme di danaro per quello potesse accadere, non fidandosi dell' incostanza di quel popolo. Altri negozj particolari. Dice di mandare un suo segretario appresso il papa, perchè l'avvisi in quello che potesse occorrere. Il papa è risoluto di mandare il cardinale di Trento in luogo o in vece del Sfondrato, per ultimar i negozj con Sua Maestà, et altri negozj. Fol. 102.

25. — Altra lettera dell' istesso ambasciadore a Sua Maestà, da Roma in data di 27 agosto, nella quale replica molte cose della lettera antecedente, aggiungendo esser il papa già partito da Roma, e la causa per la quale s'era partito prima di quello avea determinato. Resta il cardinale Farnese poco contento del papa per alcune cause che sfoga con l'ambasciadore, offerendosi sempre più parziale del servizio di Sua Maestà. Si sente che siano i vescovi francesi giunti a Torino, che poi si sa non essere altro che tre. Alcune particolarità intorno al concilio e intorno l'andata del cardinale di Trento all' Imperio. Alcuni vescovi si scusano per non voler andare a Bologna. Il papa spedisce nuovo nunzio in Francia. Fol. 104.

26. — Altra lettera del medesimo all' imperatore, in Roma

ai 7 settembre 1547, ove gli dà parte d'aver ricevuto la protesta mandatagli da Sua Maestà; e benchè il cardinale Farnese e gli altri in Roma propongono partiti perchè non faccia tal passo, anche con lettera di Sua Santità, egli, non fidandosi, parte con alcuni notari e gentiluomini per testimonii per farla pubblicamente: discorrendo in oltre che sarà necessario, dopo il ritorno del papa, farla di nuovo, anche in concistoro pubblico, e quando altro manchi affiggerla nella sala pontificia senza verun rispetto. Spedisce anche un corriere a Bologna, perchè lì anche si faccia la protesta, e manda copia a Sua Maestà degli ordini che ha dato per questo effetto. Fol. 105.

27. — Altra lettera dell' ambasciadore a Sua Maestà, da Perugia 10 settembre 1547, ove gli dice d'aver incontrato il papa a Fuligno, e il consiglio del cardinale Farnese come s'abbia a contenere nel parlare a Sua Santità. Gli racconta la lunga udienza ottenuta dal papa e tutte quelle ragioni che dissero *hinc inde*, il papa acciò si seguitasse il concilio a Bologna, e l'ambasciadore per restituirlo a Trento. Lungo congresso tenuto dall' ambasciadore, cardinale Farnese, cardinale Crescenzo, e la conclusione fù che il concilio ritornerebbe a Trento, purchè si guardasse all' onore di Sua Santità, del concilio e delli legati, con proporre alcune condizioni, e fra tanto prorogare la sessione fino al mese di novembre. L'ambasciadore si cautela per timore di non esser burlato, in tempo che van in giro i trattati, e ciò con parola del papa, cardinale Farnese et anche i legati. Narra all' imperatore il fine che tiene il papa in queste materie, ed il modo di superar le difficoltà, con altri discorsi su questa materia. Gli dà parte come presto si partirà per Siena, per rassettare le cose di quella repubblica, et per servire con tutta l'attenzione a Sua Maestà. Altra udienza ottenuta dal papa. Fol. 108.

28. — Altra lettera scritta dal medesimo ambasciadore a Sua Maestà, da Roma alli 18 di settembre 1547, ove si contiene la confusione nella quale sta il papa e i Farnesi per la morte

fatale di Pier Luigi in Parma. Il papa ordina diverse cose, e fra l'altre il mandar gente sotto la condotta del conte di S. Fiora. I Parmiggiani chiamano a Ottavio Farnese. Terrore e timore dei papalini, ancorchè dimostrino il contrario. Alcune particolarità et avvisi segreti. Il papa manda il cardinale S. Croce in Piacenza per legato, acciò riduca il popolo alla devozione del duca Ottavio, o con concordia, ovvero con inganno. Costernazione del cardinal Farnese : si consulta con il suddetto ambasciadore per diversi affari. Sospetta il papa che D. Fernando Gonzaga sia colpevole nel misfatto del nepote. L'avvisa d'alcune persone che si spediscono dal papa, tanto a lui come in Francia, e gli ricorda la congiuntura presente in avanzare i suoi negoziati con il papa, mentre l'ha di bisogno per le cose di Piacenza. Il papa sta travagliato, e si dubita di sua vita; ed affretta dall' imperatore istruzioni in caso di vacanza. Alcune particolarità, tanto sulle cose di Parma e Piacenza quanto sopra il concilio. Fa relazione all' imperatore del procedere del papa, dei costumi, dell' inclinazioni e dei fini ed interessi particolari che tiene nei trattati della riforma del concilio e de' suoi negoziati, e riflessioni che vi fa per il buon servizio di Sua Maestà. Si ordina la recluta di due mila fanti per timor dei Colonesi e per custodia di Roma. L'ambasciadore non lascia però di star oculato per le cose di Siena e regno di Napoli, avendo avvisato per tutto che stiano vigilanti. Il papa ed i suoi non vogliono far nessun movimento per veder se Sua Maestà gli farà giustizia nel fargli restituir la città di Piacenza, o al duca Ottavio o alla Chiesa, mentre che D. Ferrante Gonzaga se n'era impossessato, e procurano a far credere non aver mai sospettato di Sua Maestà nel misfatto, ancorchè l'ambasciadore abbia parlato al cardinale Farnese, come anche il cardinale di Coria e Camillo Colonna, per persuaderlo in contrario; e gli non desiste di ammassar della gente. Proibisce il cardinale Farnese che i maestri di poste non diano cavalli senza suo ordine. Se ne lagna l'ambasciadore, e perchè.

29. — Altra lettera dell' ambasciadore a Sua Maestà, da Roma ai 20 e duplicata alli 22 di settembre 1547, ove gli dice aver fatto fare istanze al papa per impedir molte provvisioni che si facevano in Roma dopo la morte di Pier Luigi, e massime nell' assoldar soldati, e risposta del papa. L'ambasciadore si cautela, e per guardia di sua persona tiene 400 uomini in sua casa. I ministri del papa danno a divedere non aver a caro che i negozii pubblici d'ambe le parti si trattino insieme con la restituzione di Piacenza, e l'ambasciadore erede al contrario. Ancorchè si siano alloggiate alcune compagnie di soldati accanto l'abitazione dell' ambasciadore, stima prudenza non farne dimostrazione. Visita segreta del cardinale Gambaro per trattar alcuni negozii, supponendo l'ambasciadore esser stato mandato dalli Farnesi per prender lengua, e risposta che li dà l'ambasciadore. Minaccie del papa e cardinale Farnese, che se Sua Maestà non restituisce Piacenza, daranno Parma ai Francesi. Fol. 122.

50. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a Sua Maestà, da Roma in data di 26 ottobre 1547, dove l'ambasciadore fa relazione delle cose più rilevanti di Roma, e manda certi avvisi particolari all'imperatore. Il papa, per non dar ombra all'imperatore, non manda a Venezia per stabilir lega. Fa vedere all'imperatore che la gran passione è quella che opera in persona del cardinale Farnese, poichè non v'è capo nè coda. Gli avverte qual sarebbe il maggior danno che potrebbero fare nelle correnti emergenze a Sua Maestà, e perciò si cautela. I Senesi spediscono Ambrogio Nuti, mostrando di contentarsi ch' egli vada a Siena per accomodare le cose, e perciò pensa partir in breve. Alcuni altri negozii. Fol. 124 a tergo.

51. — Altra lettera del medesimo all'imperatore, da Roma in data di 28 settembre 1547, ove si contiene l'essersi l'ambasciadore abboccato con il cardinale Farnese, il quale dimostrava insieme con il papa voler dipendere dalla volontà dell'imperatore, confidando nella sua giustizia e bontà, stando in pen-

siero di andar all'Imperio o lui o il duca Ottavio. L'ambasciadore stima finzioni le parole del cardinale Farnese, poichè sa bene le segrete conventicole che ha con l'ambasciadore di Francia e di Venezia e i fuorusciti e malecontenti di Napoli, e perciò e per sapere che una ne fanno e un'altra ne pensano, sta oculato per quello che potesse succedere. Il papa fa sapere all'ambasciadore sotto mano alcune condizioni per accordarsi con l'imperatore. Voci che vanno per Roma, varie secondo le passioni di chi le proferisce. Fa diligenze per aver in mano alcune scritture di Pier Luigi, prima che vadino in possanza del cardinale Farnese. Alcuni particolari sopra il concilio. Fol. 126.

52. — Altra lettera dell'ambasciadore a Sua Maestà, da Roma alli 5 d'ottobre 1547, che contiene il dar parte all'imperatore di tutto quello che s'era accordato con il papa intorno gli affari di Bologna, poichè sentiva non esser ancora pervenuto a sua notizia. Per quello ch'era accaduto in Piacenza, il papa stava ansioso di sapere come Sua Maestà si sarebbe contenuto nelle cose spettanti al concilio. Per non dar ombra all'imperatore, non si fa in Roma provvisione più che di mille fanti. Il papa sta in dubbio se debba mandare il duca Ottavio all'Imperio, per chiedere giustizia per la restituzione di Piacenza, e l'ambasciadore procura ad intorbidar la gita. Dà avviso del fine e dell'idea che tiene il papa quando Sua Maestà non voglia restituir Piacenza, e perciò gli dice che provveda. Conferenze segrete dei papalini con Francesi, ed anche con l'ambasciadore di Venezia. Segreti negoziati di Flaminio Ursini con Pietro Strozzi. L'ambasciadore non è partito per Siena per le novità di Piacenza, con tutto che i Senesi abbiano ricevuto già la guarnizione, non avendo però consegnato artiglieria, licenziato soldati, et altre cose che si dovevano; però partirà in breve, et altre cose spettanti a Siena. Desidera esser custodito, secondo il solito delli altri ambasciatori, con una compagnia di 100 o 150 uomini, e perciò vuole che i capitani che stanno allo stipendio dell'imperatore l'assistino. Rac-

comanda il suo segretario per una dignità all' imperatore. Il papa non si fida di Alessandro Vitelli, nè del conte di S. Fiora, e perciò pensa di levarli da Parma. Alcuni trattati con Pietro Strozzi, e si suppone che il papa lo voglia per il servizio delle armi. Sussurro che fanno i banditi e fuorusciti napoletani in Roma, promettendo sollevazioni. Il Maffeo, segretario del papa, parla all' ambasciadore, e risposte ch' esso gli dà. Motivi di sollevazione in Parma. Alcuni discorsi intorno l'elezione del pontefice futuro, e avverte all' imperatore il mutar la cifra, per i tempi sospettosi che correvano.

Fol. 128.

55. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a Sua Maestà, da Roma alli 18 ottobre 1547, ove gli dà parte di quello che il papa disse ai cardinali in concistoro, e quello che loro risposero, con mandargliene la nota del contenuto. L'ambasciadore crede una gran dissimulazione nel papa, mentre che questi non parla e sta sopra di se, et all' incontro sa che ha intenzione di dare Parma a Orazio Farnese, con farla difendere dai Francesi. Seuopre segrete congiure, e massime nell' Aquila, in regno, e perciò ne avvisa Sua Maestà, sapendo in oltre che i Farnesi intenteranno qualunque attentato in caso che le cose vadino avanti. In Genova ancora non stanno le cose a segno, mentre vi sono insidie occulte per il principe Doria, e perciò esso ambasciadore ne avvisa colà l'ambasciadore et altri. L'ambasciadore procura cautelarsi, perchè sempre crede al peggio che può accadere, avendo già saputo i trattati della lega con Francesi, dei quali ne dà distinto ragguaglio all' imperatore, come anche che il papa trasmesse danari in Venezia; ed anche ha saputo il motivo perchè aveva in Roma assoldato i mille fanti, oltrechè sa gli tiene due spie appresso, e notte e giorno. Vedendo l'ambasciadore li spessi corrieri che andavano a Venezia, s'abbocca con l'ambasciadore di Venezia, ricordandogli la promessa fatta di quella Signoria, con molti altri discorsi, e risposte fattisi fra di loro. Per la necessità che tiene

L'ambasciadore di andare a Siena, si licenzia dal papa, quale ne mostra dispiacere, con molte ragioni che ne adduce, per altro di poca sostanza, alle quali egli risponde concludentemente. Gli fa relazione degli andamenti del duca Ottavio, che era giunto in Roma, e che supponeva esser stato chiamato da Sua Santità, benchè egli lo negasse, dell' abboccamento avuto seco, di tutti i discorsi, e di quello ch' egli ne pensa. Fol. 151.

54. — Altra lettera dell' istesso ambasciadore a Sua Maestà, da Roma alli 25 ottobre 1547. Gli dà parte dei discorsi tenuti con il cardinale Farnese sopra le cose di Piacenza, persuadendolo a riposar e a darsi su le braccia dell' imperatore. Longa udienza ottenuta dal papa, e gli narra tutto quello che passò, dimostrando il papa restarne contento; ma a lui parve il contrario. Promesse che fa il duca Ottavio all' ambasciadore, e narra i suoi costumi all' imperatore, essendo un uomo finto e da non fidarsene, avendogli detto l'istesso madama sua madre, quale si portava prudentissimamente a favore di Sua Maestà. Il cardinale Farnese pubblicamente ammassa gente et assolda capitani, e massime fuorusciti di Napoli, e tiene conferenze con Francesi. Gli dice aver avvisato il vicerè di Napoli per rinvenire et inquirire uno che s'era compromesso di consegnare il castel nuovo di Napoli con segrete intelligenze, e sollevar l'Aquila nell' istesso regno. Gli ricorda di tener nuovi avvisi di congiura in Genova. Gli dice essere stato avvisato che il papa assolutamente gli vuol muover guerra assieme con i Francesi, mentre che sa mancar poco a concludere i trattati, dei quali glie ne dice tutte le circostanze, essendo stato chiamato dalla marchesa di Massa per dargliene il medesimo avviso. Alcune circostanze intorno al concilio. Gli dice che poco può durar la sua amicizia con il cardinale Farnese, mentre quello opera da nemico pubblico. Fa un discorso obbligante all' imperatore, per quello che appartiene alla propria persona e quello che l'ha beneficiato. Avverte a Sua Maestà che si guardi e custodisca. Loda il cardinale di Coria, e biasima altri soggetti. Dice aver

fatto riconoscere l'isola di Ponza e il porto, e gli è riferito esser cosa di poca importanza. Per esser morto Gio. Luigi d'Aragona, ch' era avvocato di Sua Maestà, gli dà parte d'aver preso un altro, come anche procuratore, e desidera gli si mandino le cedole reggie per esser pagati, conforme si è costumato con gli altri. Alcuni altri negozii particolari. Gli fa un discorso sopra la persona che vorrà che sia assunta al papato, e gli dice il modo come si ha a trattare detta materia, e con qual segretezza, assegnandoli molti soggetti che sarebbero buoni o meno mali per il servizio di Dio e di Sua Maestà. Gli dice come partì per Siena, dove gli fù fatta grande accoglienza, e gli dà parte di quello che ha operato. Alcuni particolari sopra a chi spettava la precedenza, o al duca di Ferrara, o a quello di Fiorenza. Fol. 158.

55. — Altra lettera del medesimo ambasciadore all' imperatore, da Siena ai 5 ottobre 1547, ove gli dice che, per ubbidire i suoi ordini, ha scritto al suo segretario in Roma perchè l'eseguisca, in materia della risposta che doveva farsi al duca Ottavio per le cose di Piacenza. Gli dà parte di tutto quello che succede in Roma, e particolarmente il rammarico del duca Ottavio, non potendosi dar pace, per vedersi privo di beni ed onore, e vedendo le risposte secche dell' imperatore, che pareva si burlasse del papa. Discorsi che fa al duca Ottavio madama sua madre, per persuaderlo alla ragione. Il cardinale Farnese procurava persuader il duca Ottavio, acciò facesse il cambio di Parma per Camerino, et egli, rifiutandolo, si dichiara di volerlo alienar per danari, offerendolo piuttosto all' imperatore per qualche somma di meno, con diversi discorsi su questo particolare, dichiarandosi altre volte di non poterlo fare per esser feudo della Chiesa. In somma si scorge chiaro dipender egli totalmente dal papa. Il suddetto duca si parte all' improvviso per Parma, e perchè. Fanno istanza all' ambasciadore perchè ritorni in Roma per le cose del concilio, e egli, per timor che manchino all' accordato, sta sull' avviso, pronto

per far la protesta. Alcuni negozii, e fra l'altri i sospetti che i Veneziani diano orecchio per entrar in lega, per le parole che l'ambasciadore di Venezia s'era fatto uscir di bocca, et altri indizii. Il cardinale Farnese et il duca Ottavio scrivono a diversi personaggi, per saper la volontà dell' imperatore, acciò si dichiarasse per qual motivo si teneva Piacenza, s'era per *jus* o azione che ci avesse, o vero perchè lo stimava conveniente per lo Stato di Milano e quiete d'Italia, et altri discorsi. Tiene avviso anche che ordiscono occulte insidie contro don Ferrante Gonzaga. Discorso politico dall' imperatore, dando il suo giudizio nelle congiunture nelle quali s'incontravano. Ragioni che dà all' imperatore perchè stima conveniente il non muoversi da Siena. Gli fa relazione dello stato nel quale si ritrovano le cose di Siena, e gli dice sentir che in campidoglio v'abbiano posto dell' armi, ch' era cosa nuova, e che il papa voleva licenziare la guardia tedesca, e voleva prenderla d'Italiani, con altri avvisi. Fol. 148 a tergo.

56. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ia}, da Siena alli 5 di novembre 1547, ove si contiene diversi avvisi ricevuti da Roma, che di tutto ne fa diffusa relazione all' imperatore. Gran desiderio hanno i papalini che l'ambasciadore ritorni in Roma, et egli non lo fa per molti motivi. Offerte mandate far dal re di Francia al duca Ottavio, e risposta da lui fatta. Molti e diversi altri avvisi. Gli fa relazione d'un negozio di Ragusa, e gli dice il suo parere. Alcuni altri negozii, e particolarmente gli ricorda di mutar la cifra. Fol. 156 a tergo.

57. — Altra lettera a S. M^{ia} del medesimo, da Roma 29 novembre 1547, ove si contiene il dargli parte di star le cose sospese dopo la partita del cardinale di Trento, aspettando egli risposta dal papa se deve ritornar il concilio a Trento. Perchè vede che il papa ed il cardinale Farnese, con diversi pretesti, non compiscono la parola datagli d'avvisarlo 15 giorni avanti che si facesse veruna sessione a Bologna, sta attento in caso s'abbia a protestare. Lunga udienza ottenuta da S. S^{ia}, nella

quale trattano varii e diversi punti, tanto sulle materie di Parma e Piacenza quanto sul concilio, del quale ne fa piena relazione a S. M^{ta}. Racconta quello che gli succedì il giorno di Pasqua, nella messa, in materia di precedenza, e come si portò. Per molte ragioni, che racconta all' imperatore, s' era determinato già di voler protestar, e particolarmente per aversi il papa disobbligato della parola che avea dato: il cardinale Farnese lo impedisce, accordandogli che per vent' altri giorni non si farà verun atto conciliare, impegnando per questo e per altre cause la fede e parola di altri tre cardinali, in nome di tutto il sacro collegio, dai quali in concistoro la prese pubblicamente; e di più racconta tutto quello che successe nel medesimo concistoro, avendosi il papa alterato fuor di misura. Discorsi sul l'istessa materia. scusandosi con ragioni, per che causa tirava in lungo quanto poteva la protesta. Gli dice il discorso che fece con il cardinale Farnese, quale veramente nelle cose del concilio l' avea sempre trovato fedele, e nell' istesso tempo assicura l'ambasciadore non aver concluso niente contro l'imperatore, nè coi Francesi, nè coi Veneziani, nè con i fuorusciti di Napoli, raccomandandosi ad esso ambasciadore acciò facesse buon uffizio per la casa loro. Gli dà alcuni avvisi particolari, e fra l'altri l'intelligenza segreta dei Napoletani con S. S^{ta}, e l'ordine dato ai medesimi che partissero da Roma, avendo quelli ubbidito, fuorchè il prior di Bari et altri alcuni altri particolari, con l'abboccamento avuto con l'ambasciadore di Francia, e partenza del cardinale di Guisa. Alcuni avvisi che ha dal cardinale di Coria, e voci diverse che vanno per Roma. Gli dice che fra presto partirà per accomodar le cose di Piombino, e gli manda la protesta di nuovo, perchè la faccia accomodare, per esser passato tanto tempo, e per le circostanze che vi sono corse di mezzo. Alcune particolarità intorno ai Senesi. Gli dà altri avvisi sopra il regno di Napoli, la lega coi Francesi, e che vogliono toglier l'armi alli Spagnuoli che stanno in Roma.

38. — Altra lettera dell' istesso ambasciadore a S. M^a, da Volterra alli 15 gennaro 1548, ove gli dice che, dopo la sua partenza da Roma, ha avuto avviso dal cardinale di Coria come il papa dava sempre piu dimostrazioni della sua cattiva volontà, e che sempre andavano le cose di male in peggio, poichè aveva fatto carcerare un capitano che teneva intelligenza seco, fatto svaligiare un corriere del vicerè di Napoli, ed ogni giorno si facevano de' preparamenti d'armi e monizioni, per la qual cosa stava egli sull' avviso. Ritrova in Siena mutato il governo contro l'autorità imperiale, et egli lo restituisce nel primo essere. Si parte a Piombino, visita il luogo e le fortezze, e mette in esecuzione gli ordini di S. M^a intorno la permutazione di quello Stato, ma con poco frutto, e gli fa relazione di tutte le materie spettanti a quello Stato, e gli dice il suo parere e i provvedimenti che ha preso con il duca di Fiorenza. Va a Volterra, per comunicar con il duca di Firenze; e gli discorre d'altri particolari. Con dargli dell' altri avvisi, gli dice che, per aver ricevuto la lettera di S. M^a, il domani partirà per Roma a eseguire i suoi ordini in pubblico concistoro. Fol. 175.

39. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^a, da Roma alli 28 di gennaro, che non contiene altro senon che dar parte all' imperatore d'aver fatto la protesta a S. S^a, alli 25 del corrente. E perchè S. S^a gli voleva dar la risposta in concistoro, gli dice che spedirà un corriere apposta, e gli farà distinta relazione del tutto. Fol. 178 a tergo.

40. — Altra lettera dell' istesso a S. M^a, da Roma alli 2 febbrajo 1548, ove gli dice alcune particolarità sopra Piombino; e poi, avendo saputo che il fiscale e dottori in Bologna avevano protestato, non gli parve bene metter tempo di mezzo, perchè andò anche lui alla Magliana, dove S. S^a si ritrovava, e gli fece la protesta, come vedrebbe dagli atti che gli trasmetteva. Gli discorre ancora d'alcuni colloqui tenuti con il cardinale Farnese. Gli fa relazione diffusa di tutto quello che succedè in concistoro, dei partiti che proponevano i cardinali, delle ris-

poste fatte da lui, e conseguentemente della protesta fatta con tutta riputazione di S. M^{ta}. Gli aggiunge quello che passò in concistoro, dopo che lui fù partito, e l'ordine che diede il papa alla congregazione de' cardinali perchè si rispondesse. Avverte d'alcuni particolari S. M^{ta} sul l'istessa materia, e massime d'alcune cose e d'alcune voci che pubblicavano in Roma senza fundamento. Abboccamento fatto con il cardinale Farnese, ove si dissero di molte cose, dimandando finalmente l'ambasciadore udienza da S. S^{ta}, quale gliela procura. Gli racconta minuto per minuto l'udienza ottenuta dal papa, avendogli prima letto la lettera di S. M^{ta}, e le risposte del papa e sue. Gli manda copia di certi capitoli ritrovati in tasca dell' ambasciadore di Francia. Gli dice che giornalmente cresce la gente nelle frontiere, ed i soldati sono pagati per una gabbella posta dal papa sopra la farina, et altre particolarità. Camillo Colonna si dichiara con l'ambasciadore di difender due fortezze contro il papa, in caso che glielè richiedesse. Il medesimo fa Giuliano Cesarini. Anche Gio. Battista Savelli si dichiara di non voler servire il papa contro l'imperatore, e perciò incorre nella disgrazia del medesimo. Desidera sapere se vuole che i sudditi di S. M^{ta} partino per Roma. Gli fa un discorso delle cose di Siena, desiderando che S. M^{ta} si lasci servir da lui e da D. Ferrante Gonzaga per ridurre quella città a dovere. Gli dice d'ubbidire sopra alcune incombenze, quando occorrera, con alcuni discorsi di varie cose. Si raccomanda all' imperatore perchè voglia onorarlo di qualche mercede, perchè possa sostenere con decoro la carica che tiene, e per non morir pieno di debiti. Congressi tenuti con il cardinale Farnese e Crescenziò, ai quali leggè la lettera dell' imperatore, et i discorsi che vi furono. Gli manda la risposta della protesta datagli dal papa, e il discorso che vi fa sopra, avvertendo varie cose, e dicendo il giudizio ch' egli ne fa, desiderando nuove istruzioni sopra il detto affare. Desidera licenza da S. M^{ta} per poter rispondere a parte, e difenderse stesso, perchè l'avevano tacciato principalmente in tre punti. Alcuni altri negozii.

41. — Altra lettera dell' istesso all' imperatore, da Roma alli 4 febbraio 1548, ove gli dice varie cose intorno la risposta fatta dal papa alla protesta dell' imperatore, aspettando ordine dal medesimo in caso che s'abbia a rispondere, e desiderando nuova procura amplissima, con alcuni avvertimenti in tal materia. Suppone qualche sottomano dai papalini, mentre hanno apposte alcune calunnie tanto al vicerè di Napoli quanto a D. Ferrante Gonzaga. L'ambasciadore partirà in breve per Siena, per la nuova elezione del magistrato, e per assicurarsi d'alcuni indizii, e dopo farà un giro per abboccarsi con D. Ferrante Gonzaga. Il cardinale Farnese procura abboccarsi con l'ambasciadore, ed egli lo sfugge. Il duca Ottavio è ritornato in Roma, avendo già ricevuto una lunga lezione dal papa. Gli discorre lungamente delle cose di Piombino, dicendogli esser necessario il prendere espediente acciò quello Stato non vada in mano di Francesi. Gli dice alcune cose sopra la risposta del papa fatta alla protesta, qual risposta tutti i letterati se ne ridono e ne fanno poca stima, mandandogliene i pareri dei migliori uomini dotti che ci fossero. Gli dice che s' hanno cominciato a depositar alcune somme di danaro in Roma, Venezia e Leone, secondo l'accordato nella lega che si trattava con Francia. Il duca di Ferrara vuol entrar in lega; ma il duca d'Urbino richiesto non volse. Gli dà molti avvisi, e fra gli altri la pretensione che aveva il papa di voler che stasse senza la guardia di 60 cavalli, e la risposta ch' egli fece. Teme d'alcuna invasione a Orbitello di certe galere ammassate dal conte dell' Anguillara, e perciò dà il ricapito necessario. Il papa, cardinale Farnese et ambasciadore di Francia richiedono il servizio del conte Nicola di Pitigliano, et egli se ne senza. L'istesso accade con Alessandro Vitelli. Gli dà altri avvisi. Congressi tenuti con il cardinale Farnese e cardinale Crescenzo da l'ambasciadore senza veruna risoluzione. Dà consiglio all' imperatore perchè tenga appresso di se persone letterate che s'intendano delle cose del concilio, per esser cosa di tanta importanza. Gli fa relazione d'alcuni negozii.

42. — Altra lettera del medesimo, da Siena alli 7 marzo 1548. Gli manda una lettera del suo segretario ch'il gli scrisses da Roma, dandogli di molti avvisi, e fra l'altri la lega del papa stabilita coi Francesi, che peraltro egli non ei crede. Gli dice che il papa va dicendo di voler tornar il concilio a Trento, non per altro che per prender tempo. Il cardinale di Ravenna s'abbocca con l'ambasciadore, et offerisce la sua persona et averi al servizio di S. M^{ta}, et anche fanno l'istesso altri personaggi. Dice a S. M^{ta} che partirà per Milano a dar un giro per alcuni affari, e nel ritorno che farà in Roma, lo prega a farlo ritornare con l'assistenza della solita guardia per diversi motivi. Alcune cose che gli dice intorno il cardinale di Trento. Fol. 209.

45. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Pontremoli alli 14 marzo 1548, ove gli dice d'avergli scritto per mezzo di Giuliano Ardinguello, mandato dalla corte di Roma al cardinale di Trento, per negoziar l'accordo con S. M^{ta}, avendogli fatto vedere tutta l'istruzione, della quale ne fa relazione all' imperatore, e gliene dà il suo parere. Gli discorre in lungo delle materie di Piombino. Gli manda gli avvisi da Roma, e gli dice la totale rottura di Gio. Battista Savelli col papa. Altri negozii, raccomandando a S. M^{ta} la marchesa di Massa ed il cardinale Cibo. Fol. 115 a tergo.

44. — Altra lettera del medesimo a S. M^{ta}, alli 20 di marzo 1548, ove gli manda gli avvisi di Roma ed i pareri del cardinale di Coria per proseguire il negozio della protesta. Gli dice alcune notizie sopra la lega colla Francia, e gli ricorda il negozio di Piombino per la presta esecuzione, vedendo di molti preparativi. Fol. 220 a tergo.

45. — Altra lettera dell' istesso a S. M^{ta}, di 22 marzo 1548, ove gli dice d'aver ricevuto i comandi di S. M^{ta}, quali eseguirà, intorno i signori di Piombino. Gli trasmette il parere dell' Aleiati intorno la protesta, e gli manda gli avvisi ricevuti da Roma dal suo segretario. Fol. 221.

46. — Altra lettera dell' ambasciadore a Sua Maestà, dell' 25 e

25 marzo 1548, ove gli dice di trasmetterli gli avvisi da Roma, oltre che gli hanno scritto da Roma che 5 o 6 cardinali servidori di S. M^a partiranno da Roma, sempre che a lui piaaccia, per andare a Trento, e là con l'unione dei vescovi tacciarebbero il papa di negligente. Gli dà parte come in casa del cardinale Farnese si discorre assai di veleni contro i ministri di S. M^a, ai quali egli ha già avvisato per la cautela. Gli dice alcuni particolari sopra Piombino. Gli dice qualche cosa intorno Giulio Cibo, e gli fa sapere una notizia da Siena contro la propria persona. Fol. 224.

47. — Altra lettera dell'istesso all'imperatore, di 50 marzo 1548, ove non gli dice altro senon mandarle le relazioni delle cose di Roma, ed informarlo di quello che il papa va dicendo, calunniando l'imperatore che avesse macchinato contro Pistoesso pontefice. Gli dice alcuni altri particolari intorno il cardinale di Coria e di Siena. Fol. 225 a tergo.

48. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^a, da Milano in data delli 10 aprile 1548. Accusa a S. M^a aver ricevuto una sua, avendola partecipata a D. Ferrante Gonzaga. Gli dice aver ricevuto dai vescovi di Trento la risposta, quale subito trasmesse in Roma, dove si conferirà egli il più presto li sarà possibile. Alcuni discorsi che gli fa intorno le materie del concilio. Gli dice alcune cose sopra la lega, per sapere le condizioni che i Francesi avevano accettato. Gli parla ancora di sua figlia, vedova di Pier Luigi. Gli discorre di far sospender la causa che vertiva fra i fratelli conti di Pitigliano. Gli parla delle galere confiscate del conte di Fiesco, e quello che sente intorno Alessandro Vitelli, Gio. Batista Savelli, Giuliano Cesarini e Camillo Colonna. Gli discorre d'altri particolari, e raccomanda se stesso. Gli parla sul particolar di Piombino, e poi sopra il governo di Siena. Gli dice nel modo che pensa di governarsi con il papa, in caso d'alcuna novità intorno il concilio. Alcune cose sopra il papa e il pontificato venturo. Un discorso che gli fa sopra la neutralità d'Italia. Per alcuni avvisi tenuti

di Provenza, avvisa il duca di Firenze perchè fortifichi alcuni luoghi. Fol. 226 a tergo.

49. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{te}, da Corte Maggiore alli 15 d'aprile 1548, ove gli dice che sta con ansietà aspettando gli ordini suoi sopra Piombino, per la necessità che vi è, e la ratifica di tutto l'operato intorno il concilio, discorrendogli alcune cose sopra il medesimo; aggiungendogli quello che i Farnesi vanno spargendo per Roma. Gli dice che tiene per sicura la conferma della lega coi Francesi, da molte congetture che gli accenna, e perciò accetta la risoluzione di Piombino, per assicurarsene, siccome s'è assicurato in quello che concerne le marine e spiagge di Siena. Gli manda gli avvisi del suo segretario, quelli del cardinale di Coria, quelli di Gio. Maria Malvezzi di Costantinopoli, quelli di Lope di Guzman, e la copia latina d'una lettera scritta dal cardinale di Monte al papa, con altre particolarità. Fol. 251.

50. — Altra lettera dell' istesso ambasciadore a Sua Maestà, delli 19 aprile 1548, ove gli dice che dalle notizie che le trasmette, avute dal proprio segretario da Roma, potrà Sua Maestà riconoscere le difficoltà insorte nelle materie del concilio, et il modo che pensa di governarsi con il papa. Gli dice in che stato stanno le cose di Siena, e gli manda gli avvisi perchè sappia gli andamenti dei Francesi, et anche a che tendono gli preparativi di Pietro Strozzi. Gli dice d'aver scoperto una certa congiura. Fol. 256.

51. — Altra lettera dell' ambasciadore a Sua Maestà, da Pisa alli 25 aprile 1548, ove gli trasmette gli avvisi che avea ricevuto dal duca di Firenze sopra l'andata dei legati, come anche quei di Genova. Gli dice che il duca di Firenze, per i molti avvisi che teneva della mossa dei nemici, avea spedito da mille uomini per fortificare l'isola dell' Elba, secondo era il concerto tra lui e D. Ferrante Gonzaga. Gli manda la cedola di restituzione fatta dal sudetto duca, con dirgli che Sua Maestà trovi il modo di sgravarlo della spesa che ha per il manteni-

mento delle milizie. Gli dice aver già ricevuto la plenipotenza, bastantemente ampia, per il negozio della protesta, come anche la risposta da farsi alla replica del papa, della quale se ne servirà a tempo e luogo. Gli trasmette gli avvisi di Roma, e discorre d'altri particolari. Fol. 257 a tergo.

52. — Altra lettera dell' istesso all' imperatore, dalla Puglia alli 28 aprile 1548, ove gli dice aver ricevuto due risposte da Roma, delle quali ne fa parte a Sua Maestà, e particolarmente sopra il giudizio che il papa dovea far sopra la traslazione del concilio. Gli parla anche sopra la spedizione dei legati e delle commissioni che hanno. Gli loda il cardinale Crescenzo et altri personaggi, e gli discorre lungamente intorno la suddetta materia. Gli dà molti avvisi, e fra l'altri, che il Turco non aveva voluto prestar soccorso al re di Francia, scusandosi con la tregua che teneva con S. M^{ta}. Parma si munisce d'arme e vettovaglie. Gli dà parte della giustizia fatta in Roma d'un soldato che s'era compromesso d'ammazzare il conte Gio. d'Anguisciola, e poi aveva scoperto il trattato; di più che il duca Ottavio fù assalito di notte. Gli dice in che stato stanno le cose di Siena, e gli affretta le risoluzioni di Piombino. Gli dice alcune cose intorno il conte di Pitigliano. Fol. 259.

55. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a Sua Maestà, da Roma alli 7 di maggio, ove gli dice la spedizione che fece il Prospero S. Croce perchè Sua Maestà si contentasse di ricevere i legati prelati, e per negoziare le cose di Piacenza. Gli narra l'udienza ottenuta da S. S^{to}, che vertè sopra varie materie. Conferenza tenuta col cardinale Farnese, ove l'ambasciadore inculcava che i legati da spedirsi fossero cardinali, ed il cardinale domandava la ricompensa di Piacenza, con altre particolarità. L'ambasciadore dice all' imperatore il suo sentimento secondo le circostanze in che si trovavano, e gli discorre d'altri negozii. Il papa pubblica voler mandare il Dandino in Francia, e per qual effetto. Fol. 245.

54. — Altra lettera del medesimo ambasciadore all' impe-

ratore, da Roma alli 12 di maggio 1548, ove gli dice la gran dilazione che frammette il papa nel mandare i legati e la causa di questa tardanza, con alcune particolarità. L'imperatore desidera la risoluzione dei negozii, et il papa la dilata ad oggetto di vedere in che si mette il negozio di Piacenza. Gli dice esser giunto un corriere di Francia per far deposito d'alcune somme di danaro secondo lo stabilito con il papa. L'ambasciadore spedisce in Spagna, per trasmetter certe dispense. Il cardinale di Gaddi chiede all'imperatore un abito di S. Giacomo per un suo nepote. Giunge in Roma un ambasciadore del re di Portogallo, offerendosi d'esser mezzano fra il papa e l'imperatore per le cose del concilio. Fol. 247.

55. — Altra lettera dell'istesso ambasciadore a S. Maestà, da Roma alli 25 maggio 1548, ove gli dice che in Roma non si fanno altro che congregazioni sopra l'interino e sopra le facultà che dovevano darsi ai legati che dovevano spedirsi a S. Maestà; e perchè l'ambasciadore vedeva la dilazione, stringeva il cardinale Farnese per la spedizione. Gli dice l'udienza ottenuta da S. S^{ta}, e tutto quello che discorsero. L'ambasciadore di Francia fa istanza perchè i legati non si mandino, con altre istanze. Gli dà diversi avvisi intorno i correnti negoziati. Il papa persuade ai Francesi che si contentino che i legati vadino, e perchè. Gli dà parte diffusamente quali siano i concordati coi Francesi. Gli spiega l'idea con la quale mandano i legati con due facultà, una ampia e l'altra limitata, ed in quali congiunture si debbano servir di quelle. Discorsi politici che fa l'ambasciadore, e gli dice che sarebbe bene aggiungere alcune cose nella ratifica della protesta fatta, in caso che si dovesse mettere in esecuzione. Gli parla d'alcuni negozii particolari. Alessandro Vitelli e Giulio Ursino escon da Roma per fortificare alcuni luoghi; il medesimo fa il conte di S. Fiora. Il giorno che l'ambasciadore fù a palazzo, il papa s'alterò perchè il sudetto andò in compagnia di gente che portavano le spade. Gli partecipa perchè il duca Ottavio fù assaltato di notte. Gli dice pari-

mente che hanno preso un uomo che gli aveva rivelato alcuni segreti del cardinale Farnese, e perciò crede che l'impiccheranno. Gli dice d'altre cose particolari, come anche sopra Piombino, e la risposta fatta a Genovesi. Fol. 248.

56. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Roma alli 50 maggio 1548. Gli dà parte che in concistoro non si era ancor proposto l'andata dei legati, perchè il papa aspettava di sapere quello aveva operato Prospero S. Croce con S. M^{ta} sopra le cose di Piacenza, stando il medesimo con tutti i suoi malcontenti, per essersi in Germania pubblicato l'interiuo. L'avvisa dell' accordo fatto coi Francesi di far rinunziar Parma e Piacenza a Orazio, subito che i medesimi avrebbero depositato una certa somma di danaro. Il papa non vuole passar alcune proposizioni di chiese ad alcuni vescovi, perchè si trattenevano a Trento. Raccomanda all' imperatore alcuni soggetti acciò gli dia delle pensioni. Fol. 261 a tergo.

57. — Altra lettera dell' istesso ambasciadore all' imperatore, da Roma alli 20 giugno 1548, ove gli dice che finalmente S. S^{ta} aveva spedito il vescovo di Fano a S. M^{ta}; e prima di partire, fù da lui, e tennero un lungo congresso, ove il sudetto vescovo gli propose di molte cose, e risposte da lui fatte. Il cardinale Farnese parla all' ambasciadore in casa di Madama, vedova di Pier Luigi, e gli fa relazione di tutti i loro discorsi, con aggiungerci delle riflessioni, e dargli avviso di quale sia veramente il fine del papa. Gli dice molt' altre cose intorno l'istessa materia, per il modo di regolarsi.

Fol. 262 a tergo.

58. — Altra lettera dell' istesso all' imperatore, da Roma a 15 giugno 1548, ove gli trasmette le relazioni di quello che accade in Orbitello e Siena, e perciò pensa far una scorsa in quella città. Gli dice che fù a licenziarsi da S. S^{ta}, e gli fa una lunga narrativa di tutto quello che il papa gli disse, e quello ch' egli rispose. Gli trasmette i capitoli delli depositi fatti dal papa delle somme accordate coi Francesi. Gli dice i

movimenti di soldatesca, che hanno fatto dopo la sua partenza, in Roma, e come abbia lasciato ricapito per tutto quello che potesse accadere. L'arcivescovo Colonna e Camillo, suo fratello, offeriscono un loro nepote, figlio del principe di Sarno, al servizio dell' imperatore , et altri negozi.

Fol. 265 a tergo.

59. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ia}, da Siena alli 25 giugno 1548, ove gli dice alcune cose, e massimamente che sa che il papa non avrebbe per allora fatto o sentenziato nel giudizio della traslazione. Gli dice esser giunto a Siena, e che ha dato sesto tanto in quella città quanto in Orbitello, restando tutto pacifico. Gli dice essersi conferito in Piombino, ove avendo veduta l'ostinazione di quella signora in non voler la ricompensa, e vedendo il pregiudizio che poteva recar la dilazione, prese possesso in nome di S. M^{ia} della città, fortezze e tutto lo stato, e ne fece consegna a Geronimo d'Albizzi, che lo ricevé a nome del duca di Firenze, con obbligo di difenderlo per S. M^{ia}, e restituirlo con tutte le altre condizioni, conforme vedrebbe dagli atti che gli trasmetteva. Gli dice esser ritornato a Siena, per dar principio alla riforma di quella città, e gli fa relazione di quello che farà, e di quello che lascerà di fare perchè i tempi non lo permettessero. Gli dice di diversi avvisi ricevuti da Roma, e che subito si conferirà colà, per eseguire gli ordini che gli commetteva S. M^{ia}, avendo ricevuto la scrittura mandatagli, quale la loda; et alcuni discorsi che fa sopra la sudetta. Fol. 269.

60. — Altra lettera del medesimo a S. M^{ia}, da Siena 50 giugno 1548, ove gli dice d'aver riformato il magistrato di quella città con alcune condizioni. Gli dice d'aver scelti alcuni mercanti perchè riveggano i libri delle rendite di Piombino da dieci anni in dietro. Gli dice alcune cose di Siena, e fra l'altre, gli manda un privilegio che l'imperatore Massimiliano concedè per il sale, se sia bene che sia confermato da S. M^{ia}, o vero eavarne l'utile di qualche somma per finire la fabbrica

del castello. Gli dice alcune cose del papa, e che il re di Francia si lagna perchè non hanno consegnato Parma, e gli manda gli avvisi ricevuti da Roma. Fol. 276.

61. — Altra lettera del medesimo all' imperatore, da Siena alli 6 luglio del 1548, ove non contiene altro, se non che dargli parte della lite che teneva il cardinale Farnese, sopra la badia delle Tre Fontane, contro la repubblica di Siena; e perchè era una cosa importantissima, e si trattava di togliere da nuovi luoghi dei migliori di quello Stato, e si temeva della soverchieria nelle decisioni e sentenze della Rota, fa che si sospenda il giudizio fino a nuovo ordine di S. M^{ta}, per essere la sudetta repubblica sotto la sua protezione. Fol. 279 a tergo.

62. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 14 luglio 1548, ove gli dice i motivi del papa per le lettere ricevute dello Sfondrato, tenendolo in grande inquietudine la riforma e l'interino fatto da S. M^{ta}; e perchè il sudetto ambasciadore teme di qualche risoluzione del papa, con il pretesto d'impossessarsi, in vigore della favorevole sentenza ottenuta dalla Rota, dei luoghi soggetti alla signoria di Siena, gli fa un lungo discorso dello stato in che si trovano le cose di Siena, delle forze, il sito e il modo di munirlo e fortificarlo, tanto per difenderlo dagli insulti del papa in caso di guerra, quanto per porre freno al medesimo, e tenerne l'assoluto e pieno dominio in caso di pace. Gli trasmette l'aprezzo fatto dai mercanti intorno le rendite di Piombino. Gli loda la fedeltà del duca di Fiorenza. L'avvisa che un tal Antonio, corso, grande omicida, è stato in Milano et in Piacenza sotto mentito abito di frate; e per non aver potuto eseguir il suo mal animo contro D. Ferrante Gonzaga, siasi restituito in Roma. L'avvisa d'altri particolari e d'altri delinquenti capitati in suo mano, con altri negozii. Fol. 280.

63. — Altra lettera dell' istesso ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 27 luglio 1548, ove gli dice che gli trasmette tutte le copie delle scritture e consegne delle fortezze e Stato di

Piombino, recategli dal notaro. Anche gli manda le nomine dei soldati ripartiti per tutte le piazze, e perciò chiede che gli siano assegnate le paghe. Gli dice tener relation da Orbitello, dal capitano, esser quella la miglior fortezza di Toscana, e che era necessario farvi alcun' altre fortezze per maggior sicurtà, e gli dice che aveva scoperto la causa del tumulto che vi era stato, e che aveva fatto castigare i soldati più delinquenti, per esempio degli altri. Gli dice alcune altre particolarità su l'istessa materia. Fol. 286 a tergo.

64. — Altra lettera del medesimo all' imperatore, da Siena alli 50 luglio 1548, ove gli dice tener notizie da Roma che i legati non si spediranno fino a tanto che lo Sfondrato non ritorni dall' Imperio. Gli dice le differenze che vi erano fra il papa e il re di Francia, consistenti in quattro punti, per i quali non si concludeva la lega. Varii discorsi sopra Parma ed altre cose, che fa all' imperatore. Gli dà parte di tutto quello ch' era necessario, in Piombino, Porto Ercole e Orbitello, di fabbricare e munire, per renderlo inespugnabile. Gli dà alcuni avvisi da Roma, ed i contrassegni della statura di certi assassini spediti segretamente contro D. Ferrante Gonzaga da i Farnesi, acciò si potessero prendere. Gli raccomanda il suo uditore per un vescovato. Fol. 287 a tergo.

65. — Altra lettera dell' istesso ambasciadore a S. M^{ta}, alli 6 agosto 1548, da Siena, ove gli dice come teneva avvisi da Roma che in Parma erano generalmente mal sodisfatti, e si facevano conventicole segrete, con pericolo di qualche sollevazione. Per tutto il dominio della Chiesa che confinava coi Senesi si poneva della gente. Gli dice che, per aver ricevuto gli ordini di S. M^{ta}, si partirà quanto prima per Roma, non ostante che aveva da ultimare due negozii d'importanza, l'uno il far provvisione di grani per timore di carestia, e l'altro il dazio del sale. Gli fa un lungo discorso dei fini, idea e politica del papa nei suoi negoziati, e del modo che lui intenderà procedere per l'avvenire, salvo sempre i nuovi ordini di

S. M^{ta}. Si discolpa e si giustifica appresso S. M^{ta}, per averlo tacciato ch' avesse fatto una carriera nel prendere lo Stato di Piombino e consegnatolo al duca di Fiorenza, e dà diffusamente le ragioni del perchè. Gli dice alcune cose intorno l'istesso Stato di Piombino, acciò non vada in mano a Genovesi, e ch' è necessario fare alcune cose per non perdere l'acquistato. Gli trasmette certi avvisi provenienti da Roma.

Fol. 291.

66. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Roma alli 20 d'agosto 1548, ove gli dice e gli racconta quello che gli succedè, giunto che fù in Roma, con il cardinale Farnese, e gli dà parte dei negoziati dell' ambasciadore di Francia con il suddetto. L'ambasciadore parla due volte al papa lungamente intorno le materie del concilio, e si discorre delle pretenzioni d'ambe le parti, ed egli del tutto ne fa relazione all' imperatore, dandogli il suo parere, e dicendo la sua opinione intorno i negozii di che si trattava. Gli dà ancor molte notizie circa la medesima materia. Gli dice i gran sospetti che tiene di tradimenti occulti, per la gran esperienza che teneva dei negozii, e glie n'addita esempi passati. Il papa dice di voler andare in Perugia, ma la verità è ch' anderà a Viterbo, e che vuol far una visita per lo Stato; e l'ambasciadore partirà per Siena, per la necessità che vi era della sua presenza, non tralasciando d'incamminar le cose in Roma come doveva. Gli dà molti avvisi di diverse qualità, e fra l'altri gli fa un discorso in caso che il papa avesse intenzione di romper la guerra, che già si trova aver premunito tutti i luoghi; anzi all' incontro diceva che, se ciò fosse, avrebbe fatto al papa un gran tiro, poichè teneva segreta intelligenza in Castro. L'ambasciadore parla al papa chiaramente sopra le congiure ch' aveva scoperto d'uomini i travestiti per commettere alcuni omicidii, ed egli lo scrive all' imperatore, narrandogli tutti i discorsi fatti con S. S^{ta}, e poi gli dice quello ch' egli ne giudica. Gli manda una scrittura contenente quello che accadè al suo segretario

col papa e i cardinali. Gli racconta un congresso tenuto col cardinale Farnese nella Minerva. Gli discorre d'alcuni beneficii di Spagna. Fol. 505.

67. — Altra lettera dell' istesso all' imperatore, da Roma alli 27 agosto 1548, ove gli dice che ogni giorno manda a ricordare al papa acciò spedisca le facultà nella forma che S. M^{ta} richiedeva, ed il papa sempre prometteva e mai attendeva, e gli dice alcune cose intorno questo particolare. Il segretario Lavvepine del re di Francia parte scontento dal papa, per non avergli accordato le pretensioni del suo re, delle quali l'ambasciadore sudetto ne fa distinta relazione a S. M^{ta}, e anche delle riflessioni. Gli dice d'un poco di sollevazione che fù in Siena per mancanza di farina, e gli ricorda il modo che intende di governarsi per l'avvenire. Gli dice d'altre congiure scoperte contro D. Ferrante Gonzaga, con toccargli alcune cose su questo punto, dicendogli ancor i discorsi tenuti sopra l'istessa materia con Ottavio Farnese. Chiede licenza a S. M^{ta} per poter andare a riverire il principe di Spagna. Gli avvisa che il papa partirà per Frascati. Gli dice alcune cose intorno il vicerè di Napoli. Gli dà alcune notizie et una supplica per il cardinale di Carpi per passar all' arcivescovo di Salerno, e gli manda una copia della scrittura che si presentò al papa per chiedergli le suddette facultà. Fol. 516.

68. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Roma al primo di settembre 1548, ove gli dice che finalmente la congregazione di cardinali aveva risoluto di mandar nuazii in Germania con le facultà tanto sospirate. Gli discorre di molte cose su l'istessa materia, e gli dà molte notizie et avvisi, tanto su i negoziati dei Francesi quanto sulle operazioni del cardinale Farnese e del papa, che perciò egli fa diverse riflessioni e dice il suo sentimento. Gli tocca qualche cosa sopra l'elezione d'un papa a proposito in caso di vacanza. Gli discorre di disarmare il popolo di Siena, per maggior quiete. Gli narra i discorsi tenuti con il papa, e gli dice quello

eh' egli ne giudica. Gli trasmette una nota del cardinale di Coria di quello che contengono le facultà, e di quello che accadè in concistoro. Fol. 525.

69. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena ai 7 di settembre 1548. Gli dice che, prima di partire da Roma, ebbe un congresso ben lungo con il cardinale di Paris, del quale gliene fa distinta relazione. Gli dà ragguglio di quello ch' era accaduto in Siena, e la necessità che vi era di provvedere ben presto alla conservazione di quello Stato, con torre l'armi all' abitanti, e gli dice da che procedono le sollevazioni, ed il modo con il quale stima che si possono quietare. Gli dice esser necessario parimente di far qualche dimostrazione in gastigar i Corsi e altri uomini travestiti ch' erano stati mandati per uccidere D. Ferrante Gonzaga, perchè, non facendolo e non risentendosi d'una tal enormità, ne potrebbero nascere di molti inconvenienti. Fol. 552.

70. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Fiorenza alli 14 settembre del 1548, ove gli trasmette una lettera del cardinale di Burgos che gli avvisava delle segrete intelligence che vi erano in Siena con il papa, e gliela discifra perchè l'intenda. Gli dice il temperamento che ha preso con il duca di Fiorenza, fra tanto ch' aspetta gli ordini precisi da S. M^{ta}, essendo necessaria la prestezza nell' urgenza nella quale si trovavano, poichè secondo vedeva le cose preparate, i tumulti non si potevano evitare, e gli accenna tutti l'indizii dai quali n'argomenta la certa congiura e sollevazione (fol. 525). Et è replicata quasi nell' istesso tenore. Fol. 558.

71. — Altra lettera del medesimo a S. M^{ta}, da Siena alli 22 settembre 1548. Gli dice che per lettere del suo segretario sente che il papa abbia levato buona parte della soldatesca da Roma, con pubblicare esser esclusa la lega con i Francesi, per levare i sospetti all' imperatore. Gli dà anche altre notizie, con trasmettergliene copia. Fol. 540.

72. — Altra lettera del medesimo all' imperatore, da Siena

alli 26 settembre 1548, ove gli dice la gran premura che dimostravano il papa ed i Farnesi che l'ambasciadore si restituisse in Roma, quando che egli non vi era necessario: onde sempre più gli si accrescevano sospetti. Gli dice che in quello che appartiene alla quiete di Siena, stima di fare dimostrazioni di castigo nei capi, ogni qual volta ne venga in chiaro. Gli trasmette gli avvisi da Roma. Fol. 542.

75. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 27 ottobre 1548, ove non contiene altro che trasmetterle due lettere di diversi avvisi ricevuti da Roma, sopra i quali gli fa alcuni discorsi. Fol. 545 a tergo.

74. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 10 ottobre 1548, ove gli dice di trasmetterli la relazione delle cose di Roma. Gli discorre lungamente dei trattati del concilio e di Piacenza che il vescovo di Fano tiene in mano appresso S. M^{ta}, e dei fini del papa nel procedere in detti trattati, e gli dice molte cose intorno alle operazioni fatte da lui. Gli dice che Orazio Farnese si ritrova all' acque di Viterbo, et alcune cose sopra il cardinale di Paris. Gli dice esser morto il cardinale Cortese, il quale avrebbe fatto un gran colpo per il pontificato, e gli fa un gran lungo discorso sopra il cardinale Salviati e cardinale Ridolfi, ambedue papabili. Gli dice d'altre cose, e particolarmente che s'aspettano gli ordini di S. M^{ta} per fortificar Piombino, Fol. 546.

75. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 15 ottobre 1548. Gli dice che, subito che sarà venuta la gente e l'ordine di D. Ferdinando Gonzaga, non dubitache accomoderà le cose di Siena, e si partirà per Roma; e fra tanto gli trasmette gli ultimi avvisi di quella città.

Fol. 554 a tergo.

76. — Altra lettera dell' ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 26 ottobre 1548, ove gli trasmette diversi avvisi di Roma, e gli dice che sente che il papa di nuovo s'accosta coi Francesi per trattare la lega. Gli dice che Orazio Farnese, li giorni passati,

aveva tentato un suo uomo, per indurlo a qualche tradimento contro di se. Fol. 555 a tergo.

77. — Altra lettera dell' istesso ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 10 novembre 1548, ove gli dice di trasmettergli l'avvisi di Roma, et una copia d'una nota d'un amico che tiene appresso il cardinale di Paris, e gli fa un discorso sopra le qualità di detto cardinale. Gli dice esser giunte in Siena le tre compagnie di soldati, e che gia ha pubblicato diversi ordini, e rimesso il magistrato dei nove, e spera di ridurlo tutto a buon porto. Gli dice che il conte di Pitigliano ha scoverto un trattato che suo padre gli tramava contro. Gli dice che s'asterrà nel miglior modo che potrà per non rompere con il papa, secondo i comandi che glie ne fa. Gli dice qualche cosa sopra il vicerè di Napoli, e gli trasmette una relazione di Piombino, dicendoli che quel la signora gli scrive risolutamente che non vuole permutare quello Stato. Lo ringrazia delle mercedi fatte al cardinale di Carpi ed altri personaggi, con alcuni altri negozii. Fol. 558 a tergo.

78. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 14 novembre 1548, ove gli dice che le cose di Siena vanno bene e senza strepito, e con riputazione di S. M^{ta}, e sente che sia dispiaciuto estremamente al papa per diversi fini che gli accenna. Il cardinale Farnese gli scrive che assieme con suo fratello si mettono assolutamente sotto la protezione di S. M^{ta}. Gli manda una relazione di Piombino, e glie ne discorre in lungo sopra il prezzo e valore di quello Stato, e gli trasmette alcuni avvisi di Roma. Fol. 565 a tergo.

79. — Altra lettera dell' istesso all' imperatore, da Siena alli 27 novembre 1548, ove gli dice d'alcuni vescovati che il papa provvedeva a persone benemerite dell' imperatore, e altri negozii. Il cardinale Farnese manda Geronimo da Coreggio a inchinar il principe di Spagna, e nel passaggio s'imbocca in Siena con l'ambasciadore, dove discorrono di varii punti, fra i quali era il desiderio ch' avevano i Farnesi di far parte con

D. Ferrante Gonzaga, mettendo l'aggiustamento in mano di S. M^{ta}, sopra di che l'ambasciadore fa alcuni discorsi. Gli trasmette alcuni avvisi di Roma, ove gli fa relazione di molte e diverse cose. Fol. 565 a tergo.

80. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 6 dicembre 1548, et altra dei 9, che non contengono altro che la trasmissione delli avvisi di Roma che fa l'ambasciadore a S. M^{ta}; e gli dice alcuni segreti, saputi per una lettera intercetta del cardinale di Paris, d'un trattato contro del principe Doria. Fol. 575 a tergo.

81. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 21 di dicembre 1548, ove gli dice che, per l'avvisi che gli trasmette di Roma, vedrà l'intenzione del papa intorno il concilio e Parma. Lo prega nell' istesso tempo a non gli dar fretta, poichè spera che, col temporeggiare, abbia di venir a fine del negozio con tutta riputazione. Fol. 576 a tergo.

82. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 8 di gennaio 1549, ove contiene il trasmettere l'ambasciadore a S. M^{ta} l'avvisi di Roma, e gli dice che sa da buon luogo che il papa fa cercare delle scritture per rinvenire il diritto della santa sede sopra Piacenza. Si pubblica che l'imperatore moverà la guerra al re di Francia, ed il suddetto re non consente al ritorno del concilio a Trento, anzi chiede che si finisca in Bologna. Gli dice che il papa ancor si maneggia coi Francesi, et egli lo crede, per saper esser S. S^{ta} poco soddisfatta per le cose di Piacenza. L'avvertisce a dilatare o a risolvere i negozii di Roma, perchè sa che il papa sta male di piaghe nelle gambe et in altri luoghi, facendosi medicare segretamente, e dicono non possa sopravvivere. Fol. 580.

85. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena ai 15 gennaio 1549, ove gli dice che Giulio Ursino aveva indugiato l'andata dall' imperatore, perchè si cercavano scritture che mandare per le cose di Piacenza. Pubblicano avere il diritto della santa sede sopra Piacenza ben chiaro e specechiato;

ma egli sa il vero di tutto quello ch' hanno rinvenuto, e lo partecipa all' imperatore. Gli dà molte notizie sopra l'istessa materia e sopra attri negozii. Fol. 581 a tergo.

84. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 18 gennaio 1549, et altra dei 21, che non contengono altro che gli trasmette gli avvisi di Roma, e gli dice alcuna cosa dei Genovesi, nel passaggio che fece il principe di Spagna. Gli dice d'una lite che il papa ha promosso fra Enea Piccolomini e Mario Bandini, e per qual fine. Gli dice qualche cosa sopra diversi affari. Fol. 585.

85. — Altra lettera dell' istesso ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 27 gennaio 1549, ove non contiene altro che trasmetterli una copia del cardinale Coria, che contiene il chiedere Cesare Mormile l'indulto da S. M^{ta}, dopo ch' avrà rivelato all' ambasciadore gran cose d'importanza contro del papa e i Farnesi. Fol. 585.

86. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Siena alli 21 di febbrajo 1549, ove gli dice aver ricevuto la lettera di S. M^{ta} nella quale gli dava parte come erano già giunti i legati; e dopo che gli discorre d'alcuni punti, dice che tutto quello che S. M^{ta} dimanderà, gli concederanno sempre che durerà la negoziazione di Piacenza, non avendo il papa altra mira. Gli dice alcune cose particolari, e fra l'altre gli dà parte come i sudditi del conte Nicola di Pitigliano gli si erano quasi ribellati, et egli l'aveva ajutato et assistito, senza che paresse averlo fatto, per non commuover umori e dar gelosie, e che finalmente con farne morire alcuni avea sedato i tumulti. Gli trasmette le lettere d'avvisi di Roma del suo segretario e del cardinale di Coria. Fol. 586.

87. — Altra lettera del medesimo ambasciadore all' imperatore, da Sic. a alli 15 marzo 1549, ove gli dice che, secondo gli avvisi di Roma che gli trasmette, vedrà come non vi è fondamento nella lega che voleva fare il papa con i Francesi. Gli dice come il duca di Castro è in Roma, con voce di volere

andare in corte di S. M^{ta} per giustificarsi, benchè gli dicono che parta veramente per Venezia. Fol. 591 a tergo.

88. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Lorenzo alli 5 d'aprile 1549. Gli dice che fra un altro giorno sarà in Roma, da dove darà risposta al dispaccio ricevuto da S. M^{ta}. Gli dice che Siena resta con buon ricapito, avendovi lasciato le tre compagnie di soldati, e che suppone d'aver ben servito a S. M^{ta}. Gli discorre qualche cosa di Piombino sopra le doglianze di quella signora per le spese fatte: che del tutto darà buona ragione un suo uomo che manda a S. M^{ta}, avendo egli stimato di far quello che ha fatto per il buon servizio di S. M^{ta}. Fol. 592 a tergo.

89. — Altra lettera dell' istesso ambasciadore all' imperatore, da Roma alli 10 d'aprile 1549, ove gli dice che alli 4 giunse in Roma, incontrato da Geronimo di Corregio e da Giulio Ursino, mandati dal cardinale Farnese, con grande dimostrazione d'onore, come se fosse un nuovo ambasciadore, con i quali ebbe alcuni discorsi, come anche di là a due giorni fu intromesso nelle stanze del cardinale Farnese, e prima d'andar dal papa, ebbe un lungo colloquio sopra diversi punti per la restituzione di Piacenza. Racconta all' imperatore l'acoglienza fattagli dal papa, et tutto quello che si discorse d'una parte e dall' altra, e particolarmente intorno Piacenza. Gli dice che il giorno dopo s'unirono nell' abitazione del cardinale Farnese, in un con il cardinale Sfondrato, il duca Ottavio e Giulio Ursino, per disentere il negozio di Piacenza, e fra laltre cose esibirono delle scritture, tanto d'una parte quanto dell' altra, per mostrare il dritto ch'apparteneva tanto all' Impero quanto alla santa sede, e nell' istesso tempo l'ambasciadore fece istanza al cardinale Farnese che parlasse al papa per impedire una certa promozione de' cardinali che si diceva voler fare, e gli discorrè molte cose sopra i medesimi affari. Gli dice come tutto il sacro collegio è a favore del papa e della santa sede: ma non vorrebbero che si facesse la restituzione di

Piacenza ai nepoti del papa. Gli discorre d'altri negozii, come della lega con Svizzeri, Veneziani e Francesi, in che stato sta. Alcuni particolari del cardinale di Paris. Alcune cose sopra Piombino e Siena, ed altri particolari. Fol. 595 a tergo.

90. — Altra lettera del medesimo ambasciadore all' imperatore, da Roma alli 17 aprile 1549, ove gli dice l'udienza ottenuta dal papa per il negozio delle facultà da darsi ai legati e nunzio, e che gli aveva letta la lettera di S. M^{ta}, con fargli relazione distinta di tutti i discorsi che vi furono. Gli dice che aspetta gli conseguino le scritture autentiche per il *jus* che ha la santa sede sopra Piacenza, qual cosa non viene mai a capo. Gli dice alcune particolarità sopra le suddette facultà, e gli raccomanda il cardinale Crescenzi per una connaturalizzazione di Spagna e per la mercede di qualche poco di rendita ecclesiastica, essendo buon servitore di S. M^{ta}. Gli dice che il papa fa istanza perchè vengano i prelati, tanto da Francia quanto da Germania. nel concilio. per trattare la riforma. Altri negozii.

Fol. 402.

91. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Roma alli 5 maggio 1549, ove gli dice d'avergli scritto per via di Giulio Ursino, per il quale gli manda le scritture che i Francesi gli avevano dato, e gli dice alcune cose intorno la suddetta materia di Piacenza. Gli dice alcuni discorsi tenuti con il cardinale Farnese sopra varie cose. Gli dice essergli stato detto un dialogo del papa tenuto col cardinale Farnese e il duca Ottavio, in caso che S. M^{ta} gli volesse dar Siena in ricompensa. Gli dà diversi avvisi di quello che si trattava per il pontificato venturo, vedendo che il papa era affatto cadente. Gli trasmette una nota d'un certo frate, che proponeva un partito per cavare del gran profitto dai regni di Spagna a favore dell' imperatore, senza pregiudizio di nessuno. Gli dice alcune cose particolari, e fra l'altre un avviso segreto del cardinale Ridolfi intorno i fini del cardinale Farnese, perchè tanto ardentemente desiderava la restituzione di Pia-

cenza. Gli dice la venuta in Roma del duca di Brunsvich, per annullar il matrimonio contratto, e la risposta che ebbe dal papa. Gli discorre della spedizione dell' unione del collegio di Granata, d'altri negozii particolari, e gli dà parte di quello s'era trattato in concistoro per relazione del cardinale di Coria. Fol. 405.

92. Altra lettera dell' istesso ambasciadore all' imperatore, da Roma alli 15 di maggio 1549, ove gli dice che non è passato a fare qualche violenza contro l'arcivescovo di Siena, per non dare scandalo. Gli discorre di diversi negozii, e fra l'altri di Siena per l'imposizione del sale, et altre circostanze. Gli dà notizia d'un Tedesco ch'era venuto in Roma ad offerire della gente al papa ed ai Francesi per parte di certi signori d'Allemagna. Gli dice d'alcuni particolari, e che s'aspetta il cardinale di Lorena et altri cardinali in Roma. Fol. 409.

93. Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Roma alli 7 di giugno 1549, ove gli dice che gli trasmette gli avvisi di tutto quello che sapeva del Tedesco, che si chiamava capitano Federico, e siccome prima lo teneva per un parabolano, dalli avvisi che teneva poi si metteva in qualche sospetto, e gli fa relazione del tutto. Gli dice un congresso tenuto con il cardinale Farnese sopra diversi punti che gli propose, e le riposte fatte da lui. Gli dice che in Siena vi sono rumori segreti, con qualche sospetto di sollevazione, ed il trattato lo porta l'arcivescovo d'Ancona, con molte altre circostanze.

Fol. 410 a tergo.

94. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Roma alli 25 giugno 1549, ove gli dice che il trattato di Siena è con i fuorusciti napoletani, ed i capi sono D. Carlo e D. Francesco Carafa, che promettono due mila fanti e 500 cavalli. Il tedesco capitano Federico tiene già accordata l'udienza dal papa, ed egli sta in attenzione per vedere che ne risulterà. Gli dice che crede ch'abbia tutto da risolversi in fumo, ma che questa congiuntura pur serve per conoscere gli

animi di ciascheduno. Gli dice che i Farnesi stavano afflitti per le lettere ricevute dal vescovo di Fano, mentrechè l'articolo della restituzione di Piacenza non andava molto bene. Gli dice qualche cosa di Siena, ed alcuni altri negozii de' benefizii di Spagna. Gli dice come il conte Nicola di Pitigliano ha scoperto il trattato e la congiura del suo Stato, e teneva ritenuti tre delinquenti, ai quali avea fatto formare il processo, per scorrere che il papa vi avea tenuto mano. Il papa fa chiamare il cardinale Salmoneta, e si suppone lo voglia mandare in Francia in compagnia del capitano Federico et altri Napoletani. Gli dice la morte del vescovo Mohedano, e gli propone tre soggetti perchè occupino il suo luogo. Gli dice che per la morte di Geronimo del Castello ha provveduto la carica d'avvocato di S. M^{ta}, che sosteneva, in persona di Mare' Antonio Borghese, ch'era avvocato consistoriale e dei migliori dottori che fossero in Roma. Gli dice alcuni altri particolari.

Fol. 414.

95. — Altra lettera del medesimo ambasciadore a S. M^{ta}, da Roma alli 27 luglio 1549, ove gli dice che, essendo giunto Martino Alonso, mandato da S. M^{ta}, furono assieme dal papa in Castel S. Angelo, e gli parlarono in conformità dell'ordini di S. M^{ta}, e gli fa relazione di tutti i discorsi che vi furono d'ambale parti. Gli dice i discorsi ch'ebbero con il cardinale Farnese, e particolarmente che si lagnava che la gratificazione che l'imperatore offeriva era così tenue che non la potevano accettare con onore e riputazione, ed altri discorsi. Gli dice che gli hanno fatto intendere che si sarebbero contentati che l'imperatore depositasse Piacenza in mano terza e sicura, e poi si vedesse per giustizia a chi apparteneva, con certe condizioni. Gli loda l'istruzione di Martin Alonso intorno il negozio di Piombino, e gli dice alcuni particolari sopra la sudetta materia. Gli dice che il papa mandò a chiamarlo con Martin Alonso, e gli fece sentir leggere una certa risposta della quale ne manda copia a S. M^{ta}. Gli dice alcune altre cose particolari.

Fol. 416 a tergo.

B.

(Cod. 500-501.)

I.

Lettre du cardinal Polus à Jules III.

Beatissime pater, post pedum oscula beatorum, Vostra Santità avrà inteso, per lettere che furono mandate col corriere istesso che mi portò la lettera dell' imperatore, l'invito che Sua Maestà Cesarea mi fece di venire à lei, mostrando ch' era per vedermi volontieri, e quanto più presto venissi, tanto le saria più grato. Onde tre dì dopoi io mi misi in cammino; e con usar quella maggior diligenza che ho potuto e che comportava la stagione del tempo, giunsi alli 19 di questo a Lovanio, d'onde subito mandai a far intendere a Sua Maestà, per mezzo di monsignore di Arras, l'arrivo mio, del quale ella, mostratasi molto contenta, diede ordine che io fossi rincontrato e ricevuto con ogni solennità, siccome fù fatto alli 25. Il duca di Savoja, di commissione et in nome di Sua Maestà, accompagnato da tutta la corte, venne a ricevermi in luogo fuori della terra, ove mi ero fermato, nel qual luogo venne ancora monsignore di Arras, il quale mi disse il piacere che Sua Maestà aveva preso della venuta mia a salvamento, dicendo che se ella si fosse sentita ben disposta, saria venuta in propria persona ad incontrarmi; e dal duca similmente mi furono dette cortesissime parole in nome di Sua Maestà. Ma prima che io arrivassi a detto luogo, circa a mezzo cammino tra Lovanio e Brusselles, fui incontrato dalli due ambasciatori d'Inghilterra, de' quali uno è il vescovo di Norviche e l'altro è laico, i quali il giorno avanti mi avevano mandata una loro lettera per due suoi gentiluomini, scusandosi che

non fossero venuti a trovarmi sino a Lovanio, il che era solo perchè aspettavano d'ora in ora di aver udienza da Sua Maestà, siccome l'ebbero il dì istesso. Mi avviai poi, insieme con i sudetti signori verso la terra, alla prima porta della quale fui incontrato dal clero, e condotto sotto al baldacchino suo alla chiesa maggiore, e di là accompagnato sino al mio alloggiamento con gran concorso e divozione del popolo. Il dì seguente, mandai a pregare monsignore di Arras che fosse contento d'intendere da Sua Maestà Cesarea quando le piacesse che ci andassi a lei, il quale uffizio Sua Signoria molto cortesemente promise di fare il dì istesso, siccome jeri venuta à me mi disse averlo fatto, e che Sua Maestà volentieri e senza dilazione mi avria veduto e ascoltato, se non le fosse stato bisogno di pigliar certa purgazione. Entrò poi à dire assai in escusazione di Sua Maestà per avermi fatto fermare a Tilinga, dicendo ciò esser stato per l'admirazione che Sua Maestà aveva presa, che avendo esplicata la mente sua a monsignore reverendissimo d'Imola, allora legato, sopra la pace, il quale aveva da farne relazione a Sua Santità, ella, prima che si fosse avuta risposta da lei, avesse così subito fatto me legato a trattare il medesimo negozio, oltrechè quanto al negozio d'Inghilterra, non le era parso tempo opportuno di trattarlo durante il parlamento. Io, non facendo molta replica all' escusazione, lo feci capace della sincerità con la quale era proceduta Vostra Santità, e dissi che la buona mente di Vostra Beatitudine si credeva così nel commettermi la prima legazione tanto conveniente e debita al suo uffizio, come anche nella seconda, e tanto più pensando Vostra Santità con questa seconda facilitare l'essecuzione della prima pertinente alle cose d'Inghilterra, e che quanto al trattare la pace, questa dilazione pareva avesse servito in maturare più il tempo e l'occasione di trattarla, al che per ogni rispetto io mi trovavo molto pronto e desideroso, e che avendo la provvidenza di Dio ordinato che il prencipe figliuolo di Sua Maestà sia re d'Inghilterra, dal che, per esser

egli tanto cattolico, reintegrate ivi che siano le cose della religione, si ha da sperare et aspettare la salute et ogni bene di quel regno, acciochè questa pianta possa più comodamente radicarsi e fruttificare, io, come Inglese, a questo fine tanto più desiderava qualche buona conclusione di pace, parendomi che ciò servisse molto a quest' effetto, et a stabilire perfettamente le cose della religione in quel regno. Volle poi entrare a ragionare de' motivi che furono fatti circa la pace dalli reverendissimi legati inanzi a me, dicendo che il re di Francia fece allora tali risposte e dimande che escludevano in tutto l'occasione di trattarla : del che Vostra Santità dovette essere particolarmente ragguagliata.

Mi è stato di molto piacere l'aver inteso, per l'ultime dell' agente mio, che Vostra Santità fosse per mandarmi col nunzio particolari istruzioni circa questo negozio della pace, e l'electione del detto nunzio mi è stata similmente di gran consolazione, parendomi soggetto et instromento dal quale Vostra Santità possa promettersi ogni buon servizio ad onore di Dio et utile pubblico nell' una e nell' altra causa.

Mi è tornato bene che Sua Maestà non mi abbia dato subito udienza, perciocchè mi trovo assai indisposto di un catarro che mi cominciò sino alla fine del cammino : del quale però cominciando a sentir miglioramento, in pochi giorni che io stia quieto spero trovarmi libero; e se prima Sua Maestà volesse darmi udienza, caso che non mi senta peggio, non lascerò per questo l'occasione.

E quì facendo fine, bacio a Vostra Santità umilmente i santissimi piedi.

Di Brusselles, li 28 gennaio 1554.

Di Vostra Beatitudine humillimus servus,

REGINALDUS CARDINALIS POLUS.

II.

Lettre du cardinal Polus au cardinal Morone.

Reverendissimo et illustrissimo signore mio osservandissimo, avendo già per l'allegrezza scritto a Vostra Signoria Reverendissima quanto occorreva, in risposta della sua delli 8 del passato, mi resta solo a dirle dell'udienza che io ebbi jeri da Sua Maestà, chiamato da monsignore di Arras, il quale insieme col signore duca di Savoja et altri signori della corte mi accompagnarono nell'andare e tornare. Trovai Sua Maestà levata dal letto, sedendo e con li piedi distesi sopra un'altra sedia, con ciera assai buona, e migliore di quel che io pensavo trovarla. Subito che me le approssimai, Sua Maestà si fece porre un'altra sedia appresso, ne volle permettere che io le parlassi, se prima non mi mettessi a sedere. Dopo fatta la debita salutatione, e riferitole la benedizione che Sua Santità gli mandava, con rallegrarmi del buon stato nel quale la trovo, ancorchè non fosse tale quale si desideraria per li presenti bisogni e beneficio pubblico della cristianità, nondimeno trovando Sua Maestà in miglioramento, era da ringraziare la bontà di Dio, et da sperarle maggior prosperità ancora. Dopo questo, presentandole il breve di Sua Santità, cominciai ad entrare a ragionare delle cause delle mie legazioni, seguendo l'ordine et i prudenti ricordi che a Sua Santità era piaciuto di darmi per mezzo di Vostra Signoria Reverendissima.

Mostrò Sua Maestà di ascoltarmi di buona voglia, et aver grato quel che io testificavo della buona mente et animo di Sua Beatitudine, et in somma di vedermi volentieri per rispetto di chi mi mandava e mio ancora.

Entrando poi a discorrermi del negozio d'Inghilterra, se ne passò come lo giudicasse non ancora ben maturo da trattare,

e venne a dir della pace, sopra laquale discorrendo toccò dell' ingiurie ricevute, concludendo però non aver mai animo di escludere la pratica e la conclusione ancora di essa pace, purchè si trovassero modi di farla buona e stabile, e non come altre volte si era fatto, di che Sua Maestà si trovava mal soddisfatta, con danno della cristianità, la qual cosa diceva consistere negli metri e particolari, e eh' essendo tali che se ne potesse sperare più certa quiete e bene della cristianità, mostrerà di aver più a cuore il ben pubblico che le private ingiurie. Questa in somma fù la risposta di Sua Maestà, e quanto io ho ritratto da questa prima udienza, che durò poco meno di un' ora; e dicendo io che non volevo in questa prima udienza dar più dissaggio a Sua Maestà con discendere ad alcun particolare, pregandola che avendo tal animo degno di se verso il ben pubblico, si degnasse ancora pensare ai mezzi, non potendo niua dare a questo negozio miglior indirizzo di Sua Maestà, mi rispose che toccava a coloro i quali avevano offesi, di proporre il modo dell' accordo con restituir le cose tolte ingiustamente. Io replicai che questo apparteneva alla conclusione che si doveva sperare dappoi che si fosse cominciato a trattare con l'altra parte; ma per facilitar questo, che Sua Maestà si degnasse di pensar lei delli modi e mezzi con dar qualche attacco di pratica con essi, e lasciar poi a me a tentar l'animo loro. A questo non fece altra replica, rispondendo solamente che, secondo le occorrenze et occasioni che ogni dì nascono, si potria meglio vedere quel che fosse da fare. E così, presa licenza da Sua Maestà, dopoi da monsignore di Vigornia le fù baciata la mano e dette alcune poche parole, il quale fù veduto volentieri. Io ritornai a casa, accompagnato da quei medesimi signori che mi avevano condotto alla corte.

Ora starò aspettando con desiderio monsignore il nunzio con qualche particolarità; ma dubbito forse che le cose d'Inghilterra, essendovi nati certi tumulti per conto del matrimonio, non diano maggior materia alla guerra, e facciano il trattato di questa causa più difficile.

A mezza la notte passata l'ambasciatore d'Inghilterra mi mandò a mostrare una lettera scritta a lui dal consiglio segreto della regina, la qual lettera l'avvisava del tumulto eccitato in due provincie d'Inghilterra, delle quali una era Cornovaglia, dove il prencipe veniendo aveva da smontare, per esser verso la Spagna, dicendo però che il popolo di detta provincia stava fermo per la regina, ma che solo si erano sollevati certi sediziosi, i quali fin' allora si credeva che dovessero essere presi o fuggiti, poichè non avevano trovato il popolo in favor loro. L'altro tumulto era nella provincia di Cantia, prossima a Londra verso Calès, dove si era fatta massa di gente, ma che avendo la regina mandato là subito il duca di Norfolek con genti, le quali monsignore d'Arras stamattina mi ha detto essere circa 10^m, e con permetter perdono a chi lasciava i capi sediziosi, molti erano già tornati all' obbedienza, e che i detti capi con qualche numero di gente si erano ritirati in una picciola terra detta Rochestre, con proposito d'impedir il passo in Cantia al duca, il quale andava contro essi, et aveva speranza di opprimerli presto. La città di Londra stava ferma per la regina insieme col resto della nobiltà, eccetto il duca di Suffoleh, padre di quella Gianna che il duca di Nortumberland aveva fatta sua nuora e regina, il quale si era fuggito, per quanto si crede, per paura di tornar prigionie, siccome aveva visto esser stato di nuovo posto il marehese di Nortamton; e presupponendo la regina che detto duca sia andato in quella provincia, dove ha la casa e lo stato suo, ha mandato contro di lui il conte di Hughtinton, che ha una mia nipote per moglie, et il quale non ha minor seguito et autorità in quel paese che esso duca, et è di casa contraria et emula alla sua. In questo stato s'intende per dette lettere eh' erano le cose d'Inghilterra, e dicevano di più le dette lettere eh' ancorchè i sediziosi non allegassero altra causa se non il voler resister al futuro dominio de' Spagnuoli, nondimeno si credeva che la

causa della religione gli avesse ancor mossi. Nostro signore Iddio si degni mettervi la sua santa mano.

Io sarò costretto a differire di mandare l'uomo mio con lettere alla regina, finchè s'intenda che questo tumulto di Cantia sia più sedato, non potendosi andare da Calès a Loudra per altra via.

Essendo stato jeri invitato, per parte della regina Maria, di andar questa mattina ad udir messa nella cappella fatta da Sua Maestà, vi son andato, e dopo la messa ho data la benedizione e l'indulgenza, con invitare il popolo a pregar *pro pace et unitate Ecclesie*. Et essendo dopoi discesa a basso la detta regina con quella di Francia e la duchessa di Lorena, le salutai per nome di Sua Beatitudine, toccando della pace, et essortandole à voler esse ancora metter la mano ad ajutare così sant'opra, a beneficio della cristianità: al che esse risposero con ogni pietà offerendosi. E così da loro mi licenziai, con dirle che dopoi andarei a visitarle con più commodità.

Dopoi che io fui arrivato, feci intendere a monsignore di Arras che io non potria con sodisfattione mia cominciar a trattare il negozio della pace, non invitando prima il popolo, con la pubblicazione del giubileo, à pregar Dio per la conclusione di essa, e che però avevo in animo di far intimare la bolla a questi signori vescovi. Dimandò di veder la bolla, e la mattina seguente mi fece rispondere che io potevo fare quanto avevo in animo, essendosi però alquanto fermato sopra quelle parole: *Super restitutione regni Angliæ*, etc.; e così passati questi pochi giorni di carnevale, si eseguirà. Et a Vostra Reverendissima et Illustrissima bacio umilmente la mano.

Di Bruxelles, li 5 febraio 1554.

Di Vostra Signoria Reverendissima et Illustrissima umilissimo servitore,

REGINALDO CARDINALE POLO.

III.

Lettre du cardinal Polus au cardinal Morone.

Reverendissimo et illustrissimo signore mio osservandissimo, quando prima s'intese di questi tumulti d'Inghilterra, avendo io mandato monsignore di Vigornia a questo ambasciatore quì d'Inghilterra, per condolermi con lui et intendere se li occorresse cosa alcuna che io potessi fare in servizio et ajuto della regina, esso mi mandò a dire che altro non li occorreva, se non che pensarebbe potesse esser a proposito che la pratica della pace s'incominciasse ad incamminare con l'andare mio in Francia, et il medesimo disse poi a me il giorno seguente, venendomi a visitare, il che mi parve bene comunicare col padre Soto, il quale avendo occasione di dimandare udienza a Sua Maestà per altre cose, giudicai fosse a proposito che in dimandarla egli facesse anche menzione di aver a dire a Sua Maestà qualche cosa in nome mio; e così fece, e l'ebbe il dì dopoi che l'addimandò, che fù jeri, e propose la cosa in questo modo. Dopoi aver detto questo parere e ricordo dell' ambasciatore, ch' era a me parso bene farne un motto a Sua Maestà, con dirle che quando le fosse di sodisfazione che io andassi al presente in Francia, lo farei, purchè a Sua Maestà piacesse darmi qualche attacco, come sarebbe che io potessi dire di avere impetrato da lei eh' ella si contentasse di mandare qualche personaggio in alcun luogo neutrale, per cominciare a trattare la pace, quando il re di Francia facesse il medesimo, e che io farei quando Sua Maestà ne fosse contenta, non ostante che io aspettassi il signore nunzio con qualche istruzione particolare sopra questo negozio, avendo da Sua Beatitudine libera commissione di far tutto quello che io giudicassi espediente al beneficio pubblico di Sua Maestà, ris-

pose che le pareva meglio aspettare il nunzio, e che se Dio avrà ordinato che siegua la pace, ciò si farà in un istante. Il padre Soto aveva primo detto a Sua Maestà quant'io per ogn' altri rispetti, e particolarmente per il dispiacere che ne dovrìa avere Sua Maestà, sentivo dolore e cordoglio di questi moti d'Inghilterra. Mostrò avere ogni buon concetto e confidenza di me. E quanto alle cose d'Inghilterra, tolto via il rispetto della regina, alla quale aveva grande affetto per la pietà e bontà sua, quando bene non le fosse parente, mostrò per suo particolare interesse non ne essere molto appassionato, e che si era mosso alla pratica del matrimonio, principalmente per rispetto della religione, così in Inghilterra come in questi paesi e per ogni altro bene loro, e ch' essendo la cosa ancora integra, esso aveva già rimandato in Spagna la commissione del prencipe, mandato da lui per la conclusione del matrimonio, non però mostrando nel parlare di esserne in tutto fuora di pensiero, ma di passare; e disse anco che la regina aveva proposto di dire a quelli di Londra, che avendo lasciato il suo primo proposito di star senza marito, ad istanza loro lei saria pronta a tornare al medesimo proposito, vedendo che non fosse piena sodisfattione loro ch' ella si congiungesse con chi ella aveva dissegnato a beneficio del regno. Il padre Soto lodò assai questa proposta della regina, e disse che Sua Maestà Cesarea aveva da riconoscere, per particolar favore di Dio, che questi tumulti si fossero mossi prima che il prencipe fosse stato in Inghilterra, il che allora non potria esser successo senza gran pericoli. Mostrò di accettarla e d'intenderla al medesimo modo, e di non essere per far cosa alcuna sforzatamente. Questa è la somma del ragionamento di esso padre in questa parte con Sua Maestà, la qual dice aver trovata in assai miglior disposizione della sanità che non era prima, e che anco Sua Maestà istessa gli affermò già molto tempo non si esser sentita meglio.

Fin' ora non è venuta quì nuova alcuna del successo delle

cose d'Inghilterra doppo l'arrivo quì di monsignore di Aygumont, del che quei signori imperiali mostrano maravigliarsi, e non ne far buon concetto. Si è solo inteso, per lettere di Anversa, che s'intendeva per lettere di Londra delli 5 che li sollevati erano entrati nel borgo che è di quà dal fiume, e che quei di Londra si mostravano ben disposti a difendersi, oltre gli altri rispetti, temendo di essere saccheggiati da loro, che erano da circa cinque mila. Dice anche che avevano tolte l'arme a' forestieri, e questo più per rispetto di molti Francesi che si trovavano in Londra che per altro, e che il parlar della regina in pubblico era stato di sodisfazione a loro. Avevano mostrato li mercanti inglesi, che sono in Anversa, segno di volersi partire, et avevano già cominciato in fretta a vendere le loro mercanzie, inteso il tumulto d'Inghilterra e la tornata quì degli ambasciatori cesarei: Sua Maestà ha fatto intendere loro che debbiano stare con ogni sicurezza; et in conclusione, con ogni dolcezza però di parole, ha dato tal ordine che senza sua commissione ne essi ne li loro naviglii ne mercanzie potranno muoversi d'Anversa.

Nè altro per ora occorrendomi di dire, prego Vostra Signoria Reverendissima et Illustrissima si degni riferir a Sua Santità la somma di quanto le scrivo, così in questa come nell'altra che le scrissi jeri, et andaranno ambedue insieme, per esser stato ritenuto sin' oggi il corriere che doveva partire jeri per rispetto della nuova di Siena, la quale dà assai da discorrere quì, non manco che le cose d'Inghilterra. Bacio umilmente a Vostra Signoria Reverendissima le mani.

Brusselles, li 9 febraio 1554.

Di Vostra Signoria Reverendissima et Illustrissima umilissimo servitore,

REGINALDO CARDINALE POLO.

IV.

Lettre du cardinal Polus à Jules III.

Beatissime pater, post pedum oscula beatorum, siccome io feci intendere, questi dì, con molto mio dispiacere, a Vostra Santità le nuove de' tumulti d'Inghilterra, così ora con mia grandissima consolazione le scrivo il buon esito di essi, e come la Maestà di Dio ha mostrato anco in questo la particolar protezione che ha di quella regina e di quel regno. Oggi, doppo esser stati molti giorni quì grandemente sospesi, non avendo avviso alcuno da quelle bande, per essere li passi serrati, lettere son venute a Sua Maestà Cesarea delli 7 da Londra dall' oratore suo, le quali, oltre quello che si contiene nell' inclusa copia di una lettera dell' ambasciatore veneto che è appresso la regina, dicono che era stato preso il duca di Suffoleh nel suo paese con due fratelli et alcuni altri principali capi, il che è un gran cumulo a questa vittoria. Fin quì non ho potuto intendere quel che la regina dieesse e facesse con quei di Londra, se non quanto mi vien riferito dal segretario della regina Maria d'Ungaria, cioè che la detta regina d'Inghilterra, il primo del mese, comparendo in luogo pubblico, parlò a quelli di Londra, come non solo regina d'Inghilterra, ma principessa di Spagna e di questi paesi, et con farli capaci che il tutto aveva fatto a beneficio loro e del regno. Di questa cosa non ho potuto avere ancora altro rincontro, e l'ambasciatore quì d'Inghilterra non ha avuta lettera alcuna, ma tosto di ragione s'intenderà ogni cosa più particolarmente. Io per rispetto di questi tumulti non ho più scritto ne mandato alcuno in Inghilterra, come pensavo di fare doppo la ricevuta dell' ultima lettera della regina, la copia della quale mandai a Vostra Santità, e ciò ho fatto, come le feci intendere, col pa-

rere anco di questo ambasciatore. Ora non differirò mandare un messo con mie lettere alla regina, per congratularmi con Sua Maestà di questa vittoria, la quale io spero che sarà vittoria della religione (essendo questi prigionii i principali capi e fautori dell'eresie) e dell'obbedienza della Chiesa. Sua Maestà Cesarea ha mostrato gran segni di allegrezza di questa vittoria con fuochi e campane, il che dicono non esser mai solita di fare per causa di alcune altre sue particolari vittorie, et ebbe a dir, questi dì, che delli successi delle cose sue proprie molte volte si era trovata in diffidenza, ma che di quelle di questa regina, per la grande opinione che ha della pietà sua e della particolar protezione che Dio ha di lei, non poteva se non averne ogni ottima speranza, e che quando anche non avesse alcun privato vincolo di parentado con lei, si stimaria obbligato a dargli ogni ajuto; ma in effetto Dio ha voluto anco in questo esser lui solo quel che la difenda, non avendo dato occasione nè tempo a Sua Maestà Cesarea di far cosa alcuna per lei, benchè avesse ordinato di mandarle, come intendo, cento mila fiorini e quindici navi ben'armate a congiungersi con l'armata sua.

Hieri, di ordine mio, fù pubblicato nelle principali chiese di questa città il giubileo, et oggi è stato meco l'elemosiniere dell'imperatore a domandarmene la copia, per farlo anche pubblicare domani nella capella di Sua Maestà. Si è mandato a Lovanio per farlo stampare, acciò si possa mandare in tutti i luoghi di questi paesi, i quali, per quanto si può vedere, sono per riceverlo con molta prontezza di animo e divozione. Così faccia il signore Iddio ne seguano quei tanti effetti per i quali Vostra Santità si è mossa a concederlo.

Avendo, per l'ultime di Roma, inteso che l'arrivo quì di monsignore nunzio non saria così presto come io pensavo, mi è parso di far intendere a monsignore di Arras che, con commodo di Sua Signoria, volontieri avrei ragionato con lei: onde essendo venuta Sua Signoria a trovarmi, prima

mi ha detto che, benchè io non gli avessi fatto motto, saria venuto a rallegrarsi meco di questi prosperi successi d'Inghilterra, tanto più sapendo che un mio nipote, che è il conte di Huntington, il quale fù mandato dalla regina dietro al duca di Suffolch, l'aveva così fedelmente et umilmente servita, e rispondendo io che tanto più mi rallegravo di queste vittorie concesse da Dio alla regina, quanto che si poteva sperare che ne dovesse seguir il servizio di Dio e della religione, avendo massime Sua Divina Maestà dati in mano della regina li principali avversarii di essa religione. Dopo questo entrai a ragionare del negozio della pace, con dire che, avendo sperato la presta venuta quì del nunzio, che mi dovesse portare qualche particolare istruzione da Vostra Santità, doppo la prima udienza che ebbi da Sua Maestà, non ho detto altro, ma che per queste ultime lettere di Roma intendendo che l'arrivo quì del nunzio non sarà così presto, et essendo io conscio della mente di Vostra Santità in questa materia, per essermi trovato con lei nella spedizione ch' ella fece delli reverendissimi S. Giorgio e Dandino, et essendosi Vostra Beatitudine degnata di rimettere in me, nel negozio d'Inghilterra come in questo della pace, il dire e fare quanto mi paresse expediente al benelizio pubblico, ho giudicato essere conveniente non aspettar altrimenti il nunzio, ma cominciar a trattare questa materia, e tanto maggiormente considerando che quanto il tempo va più innanzi e si fa più atto alla guerra, tanto più il trattare e sperare la pace viene a farsi difficile. Le dissi poi che io avevo in Sua Signoria quella confidenza, che devo, che saria per far sempre ogni buon' offizio, e per la buona mente sua, e per il grado ch' ella tiene, e che avendo Vostra Santità la medesima opinione di lei, le aveva anche scritto sopra ciò il breve che io le diedi allora, al quale poi ch' ebbe con la debita riverenza accettato e letto, rispose affermando esser da se pronto e disposto a fare ogni buon' offizio, il che si teneva tanto più obbligato a fare, essendo a ciò invitato et

esortato da Vostra Beatitudine. Io soggiunsi poi, che parendomi conveniente dar principio a questa pratica da quello in che restorono li reverendissimi legati passati, dimandai questi di a Sua Signoria che mi facesse vedere quella proposta e risposta che per mezzo loro furono fatte, per le quali io viddi che il re saria contento di far la pace, ma senza condizione alcuna, e che Sua Maestà Cesarea domandava la restituzione delle cose tolte, e che a me pareva che la dimanda del re non fosse accettabile, e la proposta fatta all' incontro avesse bisogno di essere limitata. Una cosa dissi, che mi parve vedere nella proposta di Sua Maestà Cesarea molto buona et a proposito, cioè che nelle cose già altre volte decise non si movesero nuove difficoltà, ma che mi pareva che le difficoltà già trattate fossero di due sorti: alcune più volte discusse, e quasi nel medesimo modo determinate, le quali benche nell' ultime capitolazioni fossero trattate e composte, nondimeno per le cose successe restorono senza essecuzione, e che queste era necessario che di nuovo si trattassero e si decidessero, com' è, *verbi gratia*, il ducato di Savoja, et il Piemonte, e Milano. Rispose, quanto alla limitazione della proposta dal canto di quà, bisognaria ch' altri si lasciassero intendere, e così anche nel resto. Io dissi poi che sapevo bene che l'una e l'altra parte non facilmente s'indurrebbe a fare alcuna particolar proposta, per non farsi pregiudizio, e che questo più tosto saria officio di un mediatore, ma ch' essendo venuto prima a Sua Maestà Cesarea, dovendo dopoi essere col re di Francia, per non andare in tutto colle mani vuote, desiderarei aver qualche attacco di più di quello generale passato per mano delli reverendissimi legati precedenti. Rispose che avendo Sua Maestà, per mezzo del reverendissimo Dandino, fatto intendere l'animo suo, poichè pareva à me che quella proposta avesse bisogno di moderazione e limitazione, era conveniente che cercassi d'intendere da' Francesi in che cosa dovesse essere questa moderazione, soggiungendo che ingenuamente con-

fessava che desideravano la pace per tanti inconvenienti e ruine che seguivano della guerra; e disse anco: « Voi sapete » che a noi convien' sollecitare questa pratica, » concludendo al fine che io volessi pensare che principio si potesse dare a questa negoziazione, con offrirsi pronto a far ogni buon' offizio con Sua Maestà.

Io penso, ora che ho avuto il breve di Vostra Santità alla regina, prima visitarla e parlargli di questo negozio, e dopo tornar a parlare con monsignore di Arras, secondo che mi parerà espediente. E poichè vedo le cose in questo termine, non sarò pigro in sollecitare di spedirmi di quà, per andare al re cristianissimo a dar qualche principio a questo santo negozio, nel compimento del quale piace alla bontà di Dio dare a Vostra Beatitudine quella consolazione che ella per sua pietà desidera. E del tutto daròle particolar ragguaglio, e fra tanto le bacio i santissimi piedi.

Di Bruxelles, li 12 febbraio 1554.

Di Vostra Beatitudine humillimus servus.

REGINALDUS CARDINALIS POLUS.

V.

Lettre du cardinal Polus à Jules III.

Beatissime pater, post pedum oscula beatorum, per l'ultime mie lettere delli 15, doppo aver dato a Vostra Beatitudine avviso del felice successo dei tumulti d'Inghilterra, le scrissi che, non aspettando così presto la venuta del signore nunzio, mi era parso di cominciare ad entrare nella pratica della pace, e quel che avevo già in tal proposito discorso con monsignore di Arras, col quale avendo un' altra volta dopo parlato assai a lungo, non potei al fine cavarne altro, se non

che desideravano la pace e che, quando i Francesi proponessero cose che avessero del ragionevole, in moderazione della proposta in generale fatta per mezzo del reverendissimo Dandino, le ascoltariano volentieri, e risponderiano. E dicendomi anco che saria stato conveniente che io fossi andato prima al re, come quello che, avendo offeso, toccava prima di esser mosso a proporre di trattar d'accordo, siccome per D. Gio. di Mendozza mi era anche stato detto, io risposi che oltre il rispetto del supremo grado che tiene Sua Maestà, Vostra Beatitudine mi aveva convenientemente inviato prima a lei, come quella che, pretendendo di essere offesa, si doveva procurar prima di disporre alla pace, e che nondimeno Vostra Santità mi avria anco mandato prima in Francia, quando avesse saputo che ciò fosse stato di sodisfazione a Sua Maestà Cesarea: a che non fece altra replica, et in conclusione tornò più volte ad affermarmi che io non potevo sperare d'aver altro da Sua Maestà, e che questo anche era espediente al negozio. Andai poi a visitare la regina Maria, con la quale poichè mi fui rallegrato delle felici nuove d'Inghilterra, con quella forma di parole che mi parve conveniente, le presentai il breve di Vostra Santità, dicendo quanto ella si prometteva della buona mente di Sua Maestà che sia per favorire et ajutare con l'autorità sua questo negozio della pace tanto necessaria e desiderata; e a tal proposito feci quel caldo uffizio che mi parve opportuno. Mi ascoltò gratamente, e mostrò di accettare con la debita riverenza e divozione il breve e l'esortazione di Vostra Beatitudine, con dire che a lei toccava più che ad altri il desiderar la pace, patendo tanto più questi paesi per causa della guerra. Concluse che saria sempre pronta a far ogni buon'uffizio, ma che tutto stava in trovar modo di fare una pace stabile, non quale si era fatta altre volte. Non mi parve necessario entrar in altro particolare con Sua Maestà per la risoluzione che avevo preso, o per meglio già avuta da monsignore di Arras, col quale avendo poi parlato di nuovo, e vedendolo

risoluto nel medesimo, io dissi al fine che non potevo far altro se non di andarmene di lungo in Francia, eseguendo la mia legazione, il che con buona volontà di Sua Maestà farei, poichè fossi stato un' altra volta con lei. Il che feci alli 19, e la trovai in quel stato del corpo che io l'avevo trovata l'altra volta. Poichè mi fui congratolato di questa seconda vittoria che Dio aveva concessa alla regina d'Inghilterra, mostrando la paterna cura e continua protezione che Sua Divina Maestà ha di lei, con soggiungere che oltre ciò Dio l'aveva con questo nuovo travaglio ammonita voler sopra tutto attendere e promuovere le cose della religione, essendosi massimamente veduto che li popoli di North e di Cornovaglia, che sono stati sempre ben disposti alla vera religione, in questo bisogno si sono mostrati più fideli et affezionati a Sua Maestà, disse che così era in effetto, e che la regina non mancaria di far quanto apparteneva al debito e pietà sua.

Entrai poi a parlare del fatto della pace destramente, procurando d'intendere da Sua Maestà qualche cosa di più di quello che avevo inteso da monsignore di Arras; ma alla fine non potei aver altro, salvo quel generale, che lei desidera la pace, e che si conosceria la sua buona mente e desiderio del ben pubblico, quando i Francesi col venire a qualche particolare, come a loro toccava di fare, mostrassero ch' essi ancora vogliono la pace, e dassero occasione di praticarla. Dissi poi alla fine che con buona licenza di Sua Maestà me n'andarei in Francia. Non fece replica alcuna in contrario: onde io restai di non tornar più da Sua Maestà, se non in caso che il nunzio arrivasse questa settimana, nel qual caso, piacendole, tornarei un' altra volta in compagnia sua. Et in questo proposito dissi delle buone qualità del detto signore nunzio, che avevano mossa Vostra Santità a far elezione di lui.

Avendo scritto fin qui, è venuto un segretario del duca di Mantova, il quale ha detto alli 15 di questo aver lasciato poco discosto da Trente il signore nunzio, che veniva a giornate in

compagnia di monsignore reverendissimo Burgos, onde io vedendo dover esser molto tardi l'arrivo suo, mi sono risoluto mettermi in viaggio fra tre o quattro giorni, essendo il tempo tanto inanzi, per prevenire, se io posso, a trattar il negozio della pace prima che si comincino a ripigliare l'armi in queste bande. Lasciarò quì un segretario per raggiugliare il nunzio di quel che si è negoziato, e che abbia da starci fermo, et un altro de' miei, che doppo l'arrivo del nunzio mi verrà e porterà quel che a Vostra Santità sarà piacciuto di mandarmi. E perchè avrà bisogno di aver licenza di poter passare in Francia, raggionando a questo proposito con questi ministri di Sua Maestà, e domandandoli che si contentassero di dare licenza, così a questo che lasciarò quì come ad altri che per questo negozio occorresse mandare innanzi e indietro, mi han fatto più difficoltà che Sua Maestà medesima, con la quale mi occorre far motto di ciò, non mi aveva fatto, perchè dissero che più piacerea loro che si usasse più tosto il mezzo delle lettere che dei messi. Nondimeno alla fine mostrarono che anche si contentarono che io mandassi messi secondo il bisogno che occorresse.

Alli 20 di questo giunse quì un nuovo ambasciatore della regina d'Inghilterra con un onorata compagnia di gentiluomini, mandato a Sua Maestà, per darli conto particolare degli ultimi successi. Venne il dì seguente l'ambasciatore vecchio, che è monsignore di Norwich, a me a dire la causa perchè l'altro non fosse venuto a visitarmi, dicendo che quando egli partì d'Inghilterra, non vi era nuova ancora dell' arrivata mia quì, ma l'aveva intesa a Calès, però non avendo commissione alcuna sopra di ciò dalla regina, era stato in dubbio se dovesse venire, e domandando sopra di ciò il parer suo a monsignore di Norwich, esso diceva aver risposto che non voleva intramettersi in questo, ma che a lui non accadeva aver tal rispetto, poichè aveva avuto dal principio commissione dalla regina di venirmi à visitare. Entrò poi a narrarmi il successo

delle cose d'Inghilterra; e domandandoli io che modo e che ordine di procedere teneria la regina per l'avvenire, mi rispose non saper cosa alcuna, nè aver lettere da lei nè dal consiglio, se non private, e non poter ragionare di quello che abbia a venire, ma solamente delle cose passate. Io entrai poi ad essortarlo che, per la fede che porta a Dio, alla regina et alla patria, con questa grande occasione volesse ricordare alla regina di stabilir le cose della religione, senza il qual stabilimento diceva che non potrei sperare che la lasciasse goder quel regno in pace. Mostrò di approvare quel che le dicevo, ma dell' andata mia in quel regno disse non essere ancora tempo. Al che io gli risposi che io era mandato da Vostra Santità per procurare il bene della regina e di quel regno insieme, e che in un modo il procurarei sempre, cioè col pregare Iddio, ma con la presenza allora quando fosse giudicato opportuno dalla regina, e fra tanto io seguirei il mio viaggio in Francia a trattar il negozio della pace, nella quale servirei anco alla regina, non avendo ella maggior bisogno di cosa alcuna che di pace; et a questo proposito l'essortai a scrivere alla regina che non voglia dare occasione alcuna al re di guerra. Promise di farlo, e disse che tra gli altri capitoli del matrimonio col prencipe vi era questo, che la regina non dovesse essere astretta ad intromettersi in questa guerra con Francia, ma più presto il prencipe dovesse esser egli mezzo a trattare la pace. Io le dissi ch' ero per mandare un mio messo in Inghilterra, il che gli avevo detto due altre volte prima, e sempre mi aveva sconsigliato; ma ora non replicò altro.

Al mio partire penso di spedir detto messo con mie lettere alla regina; e di quel che succederà Vostra Santità sarà ragguagliata. Non è da sperare che la regina sia stimolata nè di là, nè di quà, ma più tosto è da temere che sarà raffrenata in andare inanzi nelle cose della religione, e massimamente della riduzione; ma non per questo si deve mancare di fare tutti quelli uffizii che alla giornata saranno opportuni et a questo

fine. Anzi io tanto più sarò caldo in sollecitarla, quanto veggio che ne ha maggior bisogno, con speranza che nostro signore Iddio non sia per cessare di battere di continuo il cuore di essa regina, dalla sua divina bontà essaltata e difesa, come si è visto.

Il portator della presente sarà D. Hernando di Vega, fratello del vicerè di Sicilia, il quale, come mi ha detto monsignore di Arras, è mandato da Sua Maestà, tra l'altre cose, per ringraziare Vostra Beatitudine della paterna volontà che ha dimostrata verso il prencipe. E quì facendo fine, bacio umilmente a Vostra Santità i suoi santissimi piedi.

Di Brusselles, li 25 febraio 1554.

Di Vostra Beatitudine humillimus seruus,
REGINALDUS CARDINALIS POLUS.

VI.

Lettre du cardinal Polus à Jules III.

Beatissime pater, post pedum oscula beatorum, per il dottor Chizzola, il quale io spedii nel partire mio da S. Dionigio, e fò conto che inanzi il riever di questa sarà arrivato a Roma, Vostra Santità avrà avuta piena e particolar informazione, sì delle cose d'Inghilterra come di questo della pace, et avrà veduto in scrittura la rispota che mi fù data per nome del re. Alli 19 del presente essendo gionto quì, alli 21 ebbi udienza da Sua Maestà Cesarea, alla quale esposi, con quella maggior destrezza che seppi, la somma di quel che avevo negoziato in Francia, e della risposta che al fin mi fù data, cercando di mitigarla quanto più si poteva, senza però mostrarla altrimenti in scritto; et in fine dissi che tanto più

volontieri io eravo ora tornato a S. M' quanto che io conoscevo che il star mio in Francia potria esser stato di qualche nocumento alla guerra d'Inghilterra. Et in tal proposito narraì la venuta in Francia di diversi Inglesi, e di quel mio nipote ancora, e tutto quello che mi era occorso dire e fare in tal caso. Sua Maestà rispondendo non mostrò di accettare questa risposta del re in modo che possa dar speranza di quello che si desidera, mostrando di non fidarsi punto che i Francesi procedano sinceramente; e perche io gli avevo esposto come il re diceva non aver mai avuto animo, se non inclinato à stare unito con Sua Maestà Cesarea, et aver più volte con diversi mezzi procurato di stringersi più con lei, ma non avendo in ciò avuto corrispondenza, era stato al fine costretto di venire all' armi, ne perciò era nè saria mai se non inclinato al medesimo, non essendo massime intervenute tra loro quelle cause d'inimicizia che erano occorse tra Sua M^{ta} et il re suo padre, a questo Sua Maestà disse che anzi dal re suo padre non aveva in molti anni ricevute tante nè così gravi ingiurie, quante aveva in poco tempo ricevute da lui; et in conclusione non disse cosa che desse indizio di accettare in bene cosa che venisse di là. E benchè mostrasse di accettare in buona parte l'animo mio, et il rispetto che io avevo avuto alle cose d'Inghilterra nel tornar mio qui, disse nondimeno che, non portando altro, saria stato meglio che io o mi fossi fermato in Francia, o non parendo bene di far così per il rispetto sudetto, del quale Sua Maestà mostrava far stima, fossi andato di lungo, che furono le sue formale parole; e ciò disse dire, dubbitando che questa mia tornata potesse esser occasione di qualche suo incarico. Io conclusi al fine con pregar Sua Maestà che volesse con la sua pietà e prudenza considerare meglio il tutto, e non ommettere occasione di far quel bene che si desidera a beneficio pubblico, o almeno dimostrarci dal canto suo veramente ben disposta a ciò. E con questa conclusione mi licenziai da lei.

. Avevo pensato esser bene che monsignor nunzio andasse a monsignor di Arras, per far con lui quel buon' offizio che si potesse. Ma trovandosi esso monsignor nunzio meco, monsignor di Arras è venuto qui; et essendo io entrato a parlarli delle medesime cose delle quali avevo già parlato con Sua Maestà, interruppe con dire che non era necessario che io replicassi altro, perciocchè Sua Maestà già gli aveva riferito il tutto, e che non era d'aspettare in modo alcuno altra risposta di quella che avevo avuta. E per fare intendere a Vostra Santità il tutto più commodamente che non potrei con lettere, mi è parso bene mandarle monsignor Nicolò Ormaneto, mio auditore, benissimo informato di ogni cosa, al quale Vostra Santità si degnarà prestar fede quale ne presteria a me medesimo, e farmi poi intendere quanto prima la volontà sua. E bacio con la debita riverenza i suo santissimi piedi.

Di Bruxelles, li 24 di aprile 1554.

Di Vostra Beatitudine humillimus servus,
REGINALDUS CARDINALIS POLUS.

Di mano propria.

Beatissime pater, post pedum oscula beatorum, Vostra Beatitudine sarà pienamente informata del tutto dall' auditor mio: onde altro non mi resta che dirle, se non supplicarla che ella non voglia aver alcun minimo rispetto particolare alla persona mia, con rendersi certissima che io sia per rimanere sodisfattissimo di tutto quello che a lei piacerà ordinar di me, e mi son mosso a scriver questo, temendo che la molta benignità di Vostra Santità non la potesse muovere a fare altrimenti: il che per modo alcuno io non vorrei. E bacio a Vostra Santità i suoi santissimi piedi.

Brusselles, 24 aprile 1554.

Di Vostra Santità humillimus servus,
REGINALDUS CARDINALIS POLUS.

VII.

Lettre de l'évêque d'Arras au cardinal Polus.

Reverendissimo et illustrissimo signor mio osservandissimo, trovomi con due lettere di Vostra Signoria Reverendissima, nella prima delle quali ella si rallegra della felice arrivata del prencipe nostro signore, adesso re d'Inghilterra, in quel regno, e del consumato matrimonio. La lettera del medesimo per Sua Maestà Cesarea ho dato io medesimo, alla quale è piaciuto sommamente l'offizio fatto tanto amorevolmente da Vostra Signoria Reverendissima. Dopo arrivò assai presto il suo auditore, portatore di questa, venuto da Roma, dal quale ho inteso quanto Vostra Signoria Reverendissima li aveva comunicato di riferirmi sopra le lettere credenziali che egli mi ha portato : di che tutto ho fatto relazione a Sua Maestà Cesarea, la quale mi ha comandato risponderle quello che esso suo auditore le potrà riferire, non giudicando Sua Maestà Cesarea conveniente che Vostra Signoria Illustrissima piglii il cammino d'Inghilterra fin a tanto che, consultato il tutto con quei serenissimi rè, come fa con corriere espresso partito oggi, s'intenda da loro lo stato presente delle cose di là, e quello che, conforme a questo, quel regno potrà al presente comportare, acciochè, inteso il tutto, Sua Maestà possa meglio risolversi alla risposta che ella avrà a dare a Vostra Signoria Reverendissima in quello che di sua parte ha proposto il detto suo auditore. Non dubbito punto che, come Sua Santità e Vostra Signoria Reverendissima sanno il zelo ch'essa et ambedue i rè hanno alle cose della religione, che terranno per certo che non lasceranno preterire punto di quello che convenghi al rimedio di essa nel predetto regno, camminandovi con tal moderazione che, in

luogo di farvi del bene, non si troncasse per sempre il cammino al rimedio. E senza più, le bacio umilmente le mani.

Di Buchain, li 5 agosto 1554.

Di Vostra Signoria Reverendissima et Illustrissima
umilissimo servitore,

IL VESCOVO DI ARRAS.

VIII.

Lettre du cardinal Polus à Jules III.

Beatissime pater, post pedum oscula beatorum, è molto tempo che, non avendo cosa d'importanza, non ho scritto a Vostra Santità per non molestarla, facendole col mezzo del mio agente intender tutto quello che occorreva. E benchè ora io non abbia da dirle quanto desiderarei, nondimeno mi è parso conveniente scriverle, e darle conto del ragionamento prima avuto con monsignor di Arras alli 9, che fù il giorno istesso che Sua Maestà tornò. Essendomi venuto a visitare, trovandosi allora meco monsignor il nunzio, mi disse che Sua Maestà aveva veduta la lettera che io mandai ultimamente per l'auditor mio, e che ella era benissimo disposta verso questo negozio della religione in Inghilterra, come si conveniva e si poteva credere per la sua pietà, ed anche per l'interesse che ne seguiria di quel regno e di questi paesi, per la congiunzione che è tra loro, sicchè quanto a questa parte di disporre Sua Maestà non accadeva far altro, ma che era ben necessario che io venissi ai particolari, et a trattar degl' impedimenti e della via di rimoverli : sopra che Sua Maestà mi udiria molto volentieri. Io risposi che veramente non era da dubitare bel buono e pronto animo di Sua Maestà, e

che io n'ero stato sempre persuasissimo, ma che quanto apparteneva all' offizio mio, per esser io stato mandato da Vostra Santità per far intendere l'ottima sua mente verso la salute di quel regno, e la prontezza di porgere tutti quei rimedii che dall' autorità sua potessero venire, a me non toccava far altro che procurare d'aver l'adito, e che ad essi prencipi, i quali sono sul fatto et hanno il governo in mano, le apparteneva di far intendere gl' impedimenti che fossero in contrario. E tornando pur esso monsignore di Arras a dire che bisognava che io descendessi alli particolari, io le replicai che in questa causa non conveniva in modo alcuno che si procedesse come si era fatto in quella della pace, nella quale ciascuna delle parti stava sopra di se, non volendosi scuoprire, ma solo cercando di scuoprire l'altra per rispetto degl' interessi particolari, perciocchè questa è una causa comune, e nella quale Vostra Santità e Sua Maestà Cesarea e quei prencipi hanno il medesimo fine, e noi ancora come ministri. Confermò ciò esser vero quanto al trattar della pace, con dire: « In effetto in trattar del negozio della pace io mi » armo tutto »; ma pur tuttavia tornava a dire che io dovessi pensare a ragionare in particolare con Sua Maestà di questi impedimenti. E monsignor il nunzio allora, voltatosi a me, disse che in effetto era bisogno venire a questi particolari. E così al fine restammo che ogni uno ci pensasse sopra.

Alli xi poi, nell' andare da Sua Maestà, monsignor di Arras tornò a replicarmi il medesimo. Nell' udienza di Sua Maestà, nella quale si trovò presente monsignor il nunzio e monsignor di Arras, poichè io mi fui rallegrato con Sua Maestà che, avendo liberato questi paesi suoi dalle molestie delle guerre, doppo tanti travaglii e di animo e di corpo, fosse tornata più gagliarda e meglio disposta che quando si partì, in che si vedeva che il signor Iddio l'aveva preservata e preservava a maggior cose in onore di Sua Divina Maestà e beneficio comune, Sua Maestà confermò sentirsi assai bene, e disse dell' in-

disposizione che aveva avuta in Arras, et altre cose in simile proposito.

Entrai poi a dire della lettera che io avevo scritto a Sua Maestà, e della risposta che monsignor di Arras mi aveva fatta, che era stata di rimettersi al breve ritorno di Sua Maestà qui, e dissi che se avessi a trattar questo negozio con altro prencipe, della pietà del quale non fossi tanto persuaso quanto io son certo di quella di Sua Maestà, dimostrata da lei con tanti segni, e nella vita sua privata, e nelle attioni pubbliche, cercarei di esortarla, per tante vie quante si potria, ad abbracciare e favorire questa così santa causa, ma che, non essendo bisogno far questo con Sua Maestà, e tanto più per essere in questa causa con l'onor di Dio congiunto anco il beneficio di Sua Maestà e del serenissimo re suo figliuolo, solo si aspettava da lei ogni ajuto per rimuovere gl' impedimenti che fossero in questo negozio. i quali per quanto io potevo considerare, sono di due sorti: uno pertinente alla dottrina cattolica, nella quale Vostra Santità non poteva essere in alcun modo indulgente, per essere cosa pertinente alla fede, ne poteva sanare altrimenti questo male che con introdurre di nuovo la buona dottrina; l'altro impedimento essendo quello dei beni ecclesiastici, gli usurpatori de' quali, sapendo la severità delle leggi ecclesiastiche, temevano per questa causa di ritornare all' ubbidienza de la Chiesa. Dissi che in questa parte Vostra Santità poteva et era disposta ad usar la sua benignità et indulgenza; e primo, quanto alle censure e pene incorse, et alla restituzione de' frutti percetti, che era di grande importanza, Vostra Santità aveva animo, nell' una e nell' altra di queste due cose, di usare ogni indulgenza, rimettendo liberamente il tutto, nè pensava di applicare parte alcuna di detti beni a se, nè alla sede apostolica, come molti temevano, benchè di ragione lo potesse fare per l'ingiurie e danni ricevuti, ma che voleva convertir il tutto in servizio di Dio et a beneficio del regno, senza aver pur una minima considera-

zione del suo privato interesse; e confidandosi nella pietà di quei prencipi, voleva far loro questo onore di fare, per mezzo del suo legato, quelle grazie che paressero convenienti, secondo la proposta et intercessione delle Loro Maestà, a quelle persone ch' esse giudicassero degne di essere gratificate et atte ad ajutare la causa della religione. Sua Maestà, rispondendo, prima ringraziò molto Vostra Santità, lodando e mostrando di conoscere la sua buona mente, e con dire ch' ella in vero aveva fatto assai; poi disse che per gl' impedimenti et occupazioni della guerra non aveva potuto attendere a questo negozio, come saria stato il suo desiderio, e che aveva già scritto e mandato in Inghilterra, per intender meglio in questa parte lo stato delle cose, et aspettava in breve risposta, e che bisognava bene considerare fin dove si potesse andare nel rimuovere questo impedimento dei beni, il quale esso, per l'esperienza che aveva avuta in Germania, conosceva essere il principale, perciocchè, quanto alla dottrina, disse che poco se ne curavano questi tali, non credendo nè all' una nè all' altra via. Disse anco ch' essendo stati questi beni dedicati a Dio, non era da concedere così ogni cosa a quelli che li tenevano, e che se bene a lei io dicessi fin dove si estendesse la mia facoltà, non però si aveva da far intendere il tutto ad altri, e che saria di bisogno vedere il breve delle facoltà, per ampliarle dove fosse necessario: al che io risposi averlo già fatto vedere a monsignor di Arras, il quale non disse altro. E dubbitando io che questa non fosse via di maggior dilazione, dissi a Sua Maestà che, dovendosi, come io intendevo e come Sua Maestà doveva saper meglio, fare in breve il parlamento, era d'avvertire grandemente che non si facesse senza conclusione nella causa dell' obbedienza della Chiesa; che quando altrimenti si facesse, sarebbe di un grandissimo scandalo a tutto il mondo e danno alla detta causa, e che se bene la regina, a fare un così grande atto, aveva giudicato aver bisogno della congiunzione del re suo marito, come che *non esset bonum*

mulierem esse solam, se ora che Dio ha prosperato e condotto al fine questa santa congionzione, si differisse più l'esecuzione di questo effetto, che deve essere il principio et il fondamento di tutte le loro regie attioni, non restarebbe via di sodisfare a Dio nè agli uomini. E dicendo Sua Maestà che bisognava anche aver gran rispetto alla mala disposizione degl'interessati, e quanto universalmente sia abborrito questo nome di obbedienza della Chiesa, e questo cappel' rosso, e l'abito ancora de' religiosi, voltatosi allora a monsignor nunzio, et in tal proposito parlando dei frati condotti di Spagna dal re suo figliuolo, che fù consigliato far loro mutar l'abito, seben ciò non si fece nè si conveniva fare, con dir anco di quánta importanza fosse il tumulto di un popolo, et in tal proposito trovando anche dei mali offizii che non cessavano di fare per ogni via i nemiei esterni, io risposi che, volendo aspettare che tutti da se si disponessero e che cessasse ogni impedimento, saria un non venir mai a fine, percheiochè gl'interessati massimamente altro non vorriano . se non che si continuasse nel presente stato con tenere e godere essi tutto quello che hanno. In fine fù concluso che si aspettasse la risposta d'Inghilterra col ritorno del segretario Eras, che saria fra pochi giorni, e che in questo mezzo io pensassi e conferissi di quelle cose con monsignor di Arras.

Vostra Beatitudine può con la sua prudenza vedere in che stato si trovi questa causa, e come sarà necessario che qui si trattino le difficoltà sopra questi beni. E per non tediarla con maggior longhezza, quel che di più mi occorreria dirle Vostra Santità si degnerà intendere dall' agente mio, alla quale con la debita riverenza bacio i santissimi piedi.

Da Brusselles, li 15 ottobre 1554.

Di Vostra Beatitudine umilissimo servitore,

REGINALDO CARDINALE POLO.

IX.

Lettre du cardinal Polus à Jules III.

Beatissime pater, post pedum oscula beatorum, Vostra Beatitudine avrà inteso quel che io le scrissi, per le mie de' 14, dell' udienza che io ebbi da Sua Maestà Cesarea, e quello che, per altre delli 19, le scrissi dopoi (1), avvisandola di quello che monsignor di Arras mi venne a dire del desiderio, che avevano le serenissimi rè d'Inghilterra, che Vostra Santità fosse contenta, per facilitar l'andata mia, ampliare le facultà che ella mi aveva date sopra la disposizione de' beni ecclesiastici, e mi disse ancora che per il luogotenente d'Aymon (2), che è l'ordinario ambasciatore di Sua Maestà Cesarea in Inghilterra, la venuta del quale si aspettava, io intenderei più particolarmente lo stato di quelle cose. Il detto luogotenente arrivò il dì seguente; e 'doppo essere stato con Sua Maestà Cesarea longamente, jeri venne a trovarmi, essendo meco monsignor il nunzio, e data che mi ebbe le lettere del re e della regina responsive all' ultime mie, nelle quali io molto istava di essere ammesso, mi disse esser stato mandato dalle Loro Maestà, non per altro che per rendermi conto delle cose passate e di quello che occorreva al presente; e così con un lungo e molto accomodato discorso, cominciò, sin dal principio dell' ingresso della regina al regno, dirmi gl' impedimenti che Sua Maestà aveva avuto di non poter finora compitamente eseguire il suo santo proposito di ritornar all' unione et obbedienza della Chiesa, i quali in somma tutti procedevano dalla

(1) Cette lettre n'est pas dans le registre.

(2) Le lieutenant d'Amont, Simon Renard.

mala disposizione di molti, e particolarmente degl' interressati. Disse poi che, consistendo ora la maggior difficoltà nei detti interressati, i quali, avendo inteso che nelle facoltà datemi da Vostra Santità sopra i detti beni, vi erano quelle parole : *componendi transigendique*, erano entrati in gran sospettione di essere in tutto spogliati di quel che possedono : onde le Loro Maestà si erano mosse a richiedere l'ampliacione delle dette mie facoltà, sapendo che, quando questi tali intenderanno che io abbia ampia autorità di disporre sopra detti beni, allora si renderanno manco difficili al ritorno dell' obbedienza della sede apostolica e di Vostra Beatitudine, e che questa era la prima cosa ch' l' aveva da propormi per nome delle Maestà Lorò. Tre cose poi disse, che li restavano da intendere da me. Una era, come io volessi entrare ; l'altra, che modo io volessi tenere in usare le mie facoltà, cioè se io le volessi usare da me, ovvero comunicare prima ogni cosa con le Loro Maestà ; la terza, se io tenevo per certo che Vostra Santità fosse per ampliare secondo la richiesta le facoltà mie, nel qual caso le Loro Maestà pensavano che rimetteriano a me l'andar inanzi il principio del parlamento, ma che quando io ne dubitassi, mi bisognaria aspettar qui la risposta di Vostra Santità : concludendo che, risoluti questi tre punti, non restaria altra difficoltà. Io rispondendo dissi che ancora dal canto mio, seguendo gli ordini di Vostra Beatitudine, era proceduto con ogni pazienza e conveniente rispetto alla volontà e parere della regina e di Sua Maestà Cesarea, incominciando sin dal mio primo partire d'Italia, e di fermarmi a Diligam, e dalla lunga dimora fatta qui, et confessando però che ora il tempo mi pareva così maturo da mettere ad effetto il debito e la pia volontà della regina e del serenissimo re, che il più differire mi pareria un grandissimo mancamento e manifesto pericolo d'ogni vero bene di quel regno e delle Maestà Loro in esso, e che perciò io mi era mosso a scrivere così caldamente alla Maestà del re. come avevo fatto nelle ultime mie lettere,

e che mi era stato gratissimo con questa occasione di vedere maggiormente la pietà delle Loro Maestà. Quanto ai punti proposti, prima, del mio entrare, dissi che, avendo io tre persone, una privata come nomo di quella patria, l'altra come ambasciatore di un gran prencipe, la terza come legato mandato per la restituzione della religione, aneorchè saria molto conveniente, massime doppo una così lunga dimora, che io entra-si come legato, nondimeno quando paresse così espediente, potrei nel primo ingresso lasciar quella terza persona, et entrare come ambasciatore di Vostra Santità senza l'insegne e cerimonie della legazione, le quali, come esso anco aveva proposito, a tempo suo potrei poi usare : il che io potrei fare con sodisfattione di Vostra Beatitudine, la quale aveva provveduto et ordinato ogni cosa a facilitare l'ingresso mio. Al secondo punto, dell' usare delle facultà, dissi che io avevo animo di non far cosa senza comunicazione delle Loro Maestà, avendo il medesimo fine. E dell' una e dell' altra risposta mostrò di esser ben sodisfatto. Quanto al tempo, dissi che io non dubitavo che Vostra Santità non fosse per usare ogni benignità per rimuovere ogni impedimento all' andata mia, e che però quanto più presto io mi trovassi in Inghilterra, pensarei dover esser più a proposito per poter parlare e fare quelli offizii che paressero opportuni et espedienti all' effetto che si desidera. E così esso concluse che, avendo risoluto questi tre punti, non ci restava altra difficoltà, e che con questa risoluzione esso ritornaria in Inghilterra ogni volta che io volessi, non avendo altro che fare, nè essendo venuto per altro qui. Disse poi dell' ordine, che già si era dato, che a Dover, dove io avrei a smontare, mi venissero ad incontrare due di quei principali signori, e che oltre ciò, per mia maggior sieurezza, voleva che io fossi accompagnato da cento de suoi cavalli, e che già era stato parlato che la stanza mia avesse da essere, o in palazzo, ovvero in luogo vicino. Disse in fine che, riferito eh' egli avesse il tutto a Sua Maestà Cesarea, tornarebbe a me.

Fra tanto, con l'occasione di uno che parte oggi per Trento, ho voluto far intender questo a Vostra Beatitudine, per la consolazione che son certo ch' ella riceverà della speranza che, con l'ajuto di Dio, si può avere del buon successo di questo santo negozio. Nè per ora occorrendo altro, bacio i santissimi piedi di Vostra Santità.

Da Bruselles, li 25 ottobre 1554.

Di Vostra Beatitudine umilissimo servitore,
REGINALDO CARDINALE POLO.

X.

Lettre du cardinal Polus à Jules III.

Beatissime pater, post pedum oscula beatorum, scrissi a Vostra Santità, per l'ultime mie delli 24, della venuta qui del luogotenente d'Aymon, e di quel ch'egli mi aveva detto in nome delle Maestà del re e della regina d'Inghilterra, dandomi certa speranza della mia presta andata. Jeri il detto luogotenente tornò da me, trovandosi meco monsignor nunzio; e ringraziandolo io con dire dell' obbligo che io gli avevo per la certa speranza che, doppo sì lunga dimora, mi aveva portata di poter in breve eseguir la mia legazione, rispose che non mi portava solamente speranza, ma cosa fatta, e che avendo riferito all' imperatore quanto tra noi era passato, Sua Maestà si era rimasta ben contenta e sodisfatta del tutto: onde gli pareva che io potria cominciare a mettermi in ordine per il viaggio, contentandomi massime di andare in quel modo che nell' altro ragionamento fù concluso, e che esso domani partirebbe in ogni modo, con speranza che, giunto ch'egli fosse in Inghilterra, quelle Maestà si risolveriano subito di chia-

marmi, mandando un personaggio fin quì, a Bruxelles, per accompagnarmi, et ordinando che di là dal mare io fossi incontrato, come io serissi per l'altra mia; e quando pur paresse bene aspettare di chiamarmi col consenso del parlamento, la Maestà della regina faria tal opra che se non tutti, almeno la maggior parte de' principali che v'interverranno, saranno di parere che io sia chiamato: il che, quando ancora una parte fosse contraria, bastaria a farmi andare, estendendosi in dire assai di quel che fin quì la Maestà della regina aveva operato e tuttavia operava in più modi a questo fine, con assicurarmi che la cosa riuscirebbe bene, et ad onor di Dio, et a sodisfazione di Vostra Santità. Di che mostrando quella contentezza che si conveniva, dissi io che ringraziavo la divina bontà, che avesse aperta la via a quei rè et alla Maestà dell' imperatore di far un così degno e glorioso atto, e tanto utile alla cristianità, e che io riputavo che questa fosse maggiore e più lodabile impresa che se si ricuperasse Gerusalemme da mano degl' infedeli, e che io non potevo senon grandemente rallegrare di essere adoprato in essa come ministro et istromento di Vostra Beatitudine. Ma perhè e nel primo ragionamento et in questo ancora egli non metteva altro dubbio che dell' ampliacione delle facultà, dissi che questo solo mi premeria, se questo negozio così nobile e santo non fosse nobilmente e santamente trattato e concluso, come saria quando la cosa si riducesse a termine di offerire li beni, venendosi per questa via quasi a comperare l'obbedienza: al che dissi chiaramente che nè io sarei buon istromento, nè credevo che Vostra Santità mai s'inducesse a fare; e quì mi distesi alquanto in dire come tal modo non saria grato a Dio, nè utile a quel regno, e molto scandaloso agli altri. Confermò esser vero, e disse che questa ampliacione non per altro si ricercava, se non per levare agl' interessati che potriano impedire ogni ombra di essere molestati da me in questo principio, essendo essi già entrati in sospeto per quelle parole del breve: *transigendi*,

componenti, e che io non fossi per fare un tribunale là, e chiamarli subito a render conto, e componere, e rigorosamente privarli dei beni che tengono; e si adombravano ancora non poco di quel ricorso alla sede apostolica che mi ero riservato *in gravioribus causis*, affermando che se la Santità Vostra avesse liberamente rimessa ogni cosa in me, con promettere senz' altra restrizione di aver per rato e fermo quello che io avessi fatto, che non vi saria stata difficoltà alcuna in ammettermi. Io dissi che Vostra Santità aveva già fatto questo con un altra sua bolla, et in generale promette buona fede et *in verbo pontificis*, di approvare et avere per rato tutto quello che io facessi. Mostrò desiderio di vederla; e letta che l'ebbe, ne restò sodisfattissimo, dicendo che, se questa si fosse saputo prima, non saria stato necessario mandare il corriere che ultimamente fù spedito a Vostra Santità, e che saria bene che io lo facessi mostrare a Sua Maestà Cesarea. E qui ebbe fine il nostro ragionamento.

Monsignor nunzio poi, ricercato da me, nell' audienza che pur jeri ebbe da Sua Maestà Cesarea per le cose di Siena, le parlò a nome mio di questa bolla : il che Sua Maestà mostrò aver caro d'intendere, chiedendone la copia per mandarla alla regina, alla quale però io la mandai sin da Tilinga; ma forse non l'hanno avuta in quella considerazione che ora mostrano averla.

Per quanto si vede, la via che si terrà in questo negozio pare abbia ad esser questa che, o col mezzo di questa bolla, o con l'ampliacione delle facultà che a Vostra Santità paresse di mandarmi, quelle Maestà cercaranno di assicurare gl' animi degl' interessati che io non sia per voler in modo alcuno violentar a lasciar i beni che tengono, ma che le Maestà Loro, che si trovano nel medesimo caso e più che gl' altri interessati in questi beni, e senza li quali io non avrò da far cosa alcuna, debbano e per se e per gli altri trovare e proporre qualche modo che sia di commune sodisfattione à

tutti, e che con questa intenzione e promessa siano per contentarsi, senza repugnanza, che si concluda il ritorno all'obbedienza. E così piaccia a nostro signore Iddio che sia, e di favorire in tutto il resto questa causa, a piena consolazione di Vostra Santità e di tutta la Chiesa.

Quando io sia là, piacendo a Dio che io vi vada, potrò meglio conoscere il tutto, siccome il detto luogotenente dice anch' esso; e di ogni cosa darò pieno avviso a Vostra Beatitudine, alla quale con ogni debita riverenza baciando i santissimi piedi, prego nostro signore Iddio la conservi longamente.

Da Brusselles, li 26 ottobre 1554.

Di Vostra Beatitudine umilissimo servitore,
REGINALDO CARDINALE POLO.

C.

(Cod. 718.)

Extraits de lettres écrites par le cardinal Polus au cardinal di Monte, sur son arrivée et sa réception en Angleterre.

(25 novembre 1554.)

Gionsi a Calais, essendo incontrato a' confini dal marescial con la cavalleria della guardia di quella terra, e ricevuto dal luogotenente regio e tutti i ministri pubblici con tutto l'onore e benevolenza e segno di allegrezza. Il dì dopo arrivai a Dover, dove la mattina seguente vennero signori V. conte di Montagu et il vescovo Clien., mandati da queste Maestà con lettera loro; vennero ancora molti signori e gentilluomini mostrandomi tutti ogni affetto. Venne l'archidiacono Cantuariense

con alcuni canonici, e mi dimandarono se volevo entrare solennemente: il che ricusai di fare. Il dì seguente, in compagnia di questi signori, giunsi a Cantorberi, ove mi fù fatta gran accoglienza. Mandai innanzi monsignore di Vigornia, per fare intendere a queste Maestà l'animo mio, con rispondere alle loro lettere, e sapere ove, quando e come piacesse a loro che andassi a trovarle. In due giorni poi arrivai a un luogo vicino a Gravesend; poi trovai monsignore Scitusben (?), uno de' più grandi signori, et il vescovo Dunelmense, mandati dalle Loro Maestà, e mi dissero che ultimamente era stata proposta nel parlamento l'abrogatione della lega contro la persona mia al tempo di Enrico, e confermata da Odoardo, la quale si era ottenuta con applauso di tutti, e che Loro Maestà dovevano confermare, e me la portarono sigillata col sigillo maggiore del regno, facendomi intendere che Loro Maestà vi volevano ricevere come legato. E così hieri, con croce alzata, in compagnia di questi signori, con i quali erano molti altri e gentiluomini, m'imbarcai nel Tamisi in nave della regina mandata con molte altre, e secondo l'ordine havuto andai a smontare al palazzo regio, e smontando fui ricevuto da monsignore cancelliere con molti signori, et entrando nel palazzo, accolto dalla regina e rè. E poi che furono fermati, presentai all' una e l'altra brevi di Sua Santità; e perchè il re nell' incontro che fece meco alla regina, noi ponessimo ella in mezzo (1). Partii dalle Loro Maestà, accompagnato alla barcha dal duca di Alva, conte di Arondel e molti signori di corte, et in barca vennero oltre quelli signori ch' erano stati prima monsignore cancelliere, e mi accompagnarono all' alloggiamento incontro al palazzo regio di là dal fiume. Sono stati a visitarmi jeri e oggi

(1) Cette phrase est évidemment incomplète, soit qu'elle ait été tronquée dans le manuscrit, ou que celui qui l'y a copiée ait commis une inadvertance.

molti signori ecclesiastici e secolari. Jeri sera la regina mi mandò a visitare da un primo suo cameriere, con invitarmi al banchetto che si faceva quella sera per giuoco delle canne, lasciando però in mia libertà di andarvi. Accettai la licenza di riposarmi oggi, e questa mattina il re ha mandato a visitarmi per un suo cameriere. Monsignor Visoniense è poi stato meco, per intender il modo con il quale pensavo di procedere, e che quando volessi parlare al parlamento, le Maestà Loro lo facciano radunare in loro palazzo, e che cosa volevo dire ad esso. Risposi che aspetterei di esser chiamato da Loro Maestà, per conferire e risolvere con esse tutto.

(26 novembre 1554.)

Il cancelliere mi ha detto come essendo prima dato ordine che havessi a smontare prima al mio alloggiamento, et il dì seguente andare dalle Loro Maestà, et essendo poi ordinato altrimenti, è stato da molti notato che Dio ha voluto che in quel palazzo ove fu escluso dal regno ogni autorità del papa, nel primo ingresso in regno smontasse con la croce innanzi il legato di Sua Santità, e fosse dal re incontrato e ricevuto. Oggi essendo con Loro Maestà, il re ricevè il plico drizzato a me con bolle, brevi e lettere di nostro signore sopra l'ampliatione delle facultà richiesta; e si restò che domani elle mandarebbero a me alcuni del loro consiglio, per proponermi le vie per la riduzione e circa i beni.

D.

(Cod. 503.)

*Lettre du cardinal Alessandrino au cardinal Rusticucci,
sur sa négociation à la cour de Madrid.*

Illustrissimo signore, giunsi alli 29 di settembre nel convento di N. S^a d'Atoccia, fuori di Madrid un mezzo quarto di miglio, ove mi fermai quel giorno, avendo così voluto S. M.

acciò ch' io facessi l'entrata. Il giorno di S. Ieronimo, a buonissima ora, il re mi fece intendere, per il segretario Antonio Perez, che spediva la sera medesima un corriere al signor don Giovanni ed ordine che svernassi in Italia insieme con le galere; et quell' istesso giorno feci l'entrata, et fui ricevuto et raccolto da S. M. con molta amorevolezza, come tutto questo scrissi a V. S. Illustrissima per la mia del 30 di settembre.

Il secondo giorno d'ottobre hebbi la prima audienza dal re, la quale sebenè ordinariamente suole servire di sola visita, nondimeno, doppo l'haver fatti i complimenti che dovevo, presentando a S. M. il breve et benedicendolo per parte di nostro signore, et dimostrandoli l'amore che nostro signore li porta, et il contento ricevuto da me di questa legatione, et quanto me ne pareva rimaner honorato, essendo la necessità grande et instando il tempo assai, pregai S. M. che ricevessi per bene ch' io trattassi allora del negozio della lega. Il che essendomi da lei concesso, col dirmi ch' io facevo prudentemente, li esposi il desiderio di nostro signore intorno a questo, il quale era che S. M. desse ordini tali alli ministri suoi, che le provvisioni necessarie per l'impresa dell' anno avvenire fossero in ordine al tempo statuito, et in somma, che si adempisse per parte della Maestà Sua tutto quello che si conteneva nella capitulatione, lo quale doveva fare, et per la conventione da lui promessa et giurata, et per l'esempio dell' altri prencipi, et per evitar la nota nella quale incorreria, se per negligenza sua o delli ministri suoi ricevessi la cristianità alcun disastro, il che Dio non voglia, et che si contentasse ancora far opera con l'imperatore acciò che non solo entri nella medesima lega, ma faccia di più con il re di Francia suo genero, anlichè quel re si colleghi anch' esso. E perchè il re, havendo ripigliato et risposto a i capi di cerimonia, appresso della lega non rispondeva cosa alcuna, le addimandai quello che io dovevo scrivere in ciò a nostro signore : al che soggiunse che me lo farà intendere. La qual risposta mentre tardava, spedii un corriere in

Portogallo, pregando la regina che si fermasse sino all' arrivo mio, per molte ragioni che allora mi sovvennero; et feci similmente che l'ambasciatore quì di Francia ne spedi un altro al suo re, con il quale scrissi ancor io al nuntio, per saper qualche certezza del matrimonio che si trattava tra Madama et il prencipe di Navarra, che quà chiamano di Bearne, parendomi pur strano haver a parlar con un re d'un matrimonio concluso con altri, se fosse stato vero quello che si diceva. Congregai anco questi prelati mandati meco da Sua Beatitudine, con l'intervento di monsignor nuntio, acciocchè si vedesse di deliberare quello che paresse più expediente, o seguitar quelli negozii che havevo da trattar con S. M., come già cominciai dal passato nunzio, e di poi dal cardinale Giustiniano, o pur ricominciar da capo: da' quali fu concluso esser più salutare per ogni cosa il seguitare la tela ordita, che il cominciarla di nuovo, non lasciando però d'aggiungere ciò che paresse potersi e doversi aggiungere. La qual resolutione seguitai.

Alli 8 del medesimo mese, S. M. fece dare per il cardinale di Siguenza la risposta intorno le cose della lega, della quale ho mandato et hora mando copia di nuovo a V. S. Illustrissima; et se bene dal fin di essa si vede che S. M. non m'intese bene in quella parte che tocca al far officio con l'imperatore perchè inviti il re di Francia a entrar in lega, dichiarai nondimeno di poi, alli 11, al re meglio, nel qual giorno lo strinsi molto circa alla materia della lega: dal che fù causata la seconda risposta mandata alli 15 per Antonio Perez, ch' ella vedrà.

Nel medesimo giorno delli 11, che fù quello della seconda audienza, parlai al re diffusamente, secondo la resolutione presa, delle cose della monarchia di Sicilia, dell' execquatur di Napoli, dell' abusi dell' uno e l'altro regno, del titolo di gran duca, delle cose di Milano circa all' economato et famiglia armata, delle decime di Napoli et Milano, delle cose dell' arcivescovado di Toledo. Feci l'officio impostomi da S. S^{ta} per il pren-

cipe Marco Antonio Colonna et per la chiesa di Malta con quella efficacia che potessi, conforme alli memoriali de' quali tutti mando copia con questa, siccome di tutte queste cose scrissi appieno per le mie delli 12 et 15 del passato. Dopo il qual tempo sono stato aspettando che S. M. mi mandasse la risposta che li pareva; et se bene da principio parve che questi negotii fossero rimessi solo al cardinale di Siguenza et a Ruy Gomez, passarono nondimeno di poi a quasi tutto il consiglio d'Italia; et in questo tempo non pretermessi di far et far fare, con l'intervento del padre Francesco (1) et altri, tutti quelli officii che furno giudicati convenienti et opportuni.

Et perchè havevo poco prima ricevute due lettere del cardinale Commendone, una delli 20 et l'altra de' 24 di settembre, nelle quali più tosto accennava che narrasse il successo delle cose di là, et le difficoltà che diceva d'havervi trovate, dicendo averne scritto pienamente costà, di dove presupponeva ch' io ne dovessi essere avvisato, mi risolsi scrivere una poliza al rè et mandarli un memoriale, siccome feci alli 19 del medesimo mese, che si potrà vedere per la copia che di nuovo li mando : di che li detti conto ancora per la mia di xx del passato.

Finalmente, alli 5 di questo, fù a desinar meco il cardinale di Siguenza, et mi portò le risposte di S. M. alli memoriali, le quali mi furono anco lette da lui; et io, sentendole, gli dissi subito che non erano tali quali io aspettavo. Et doppo l'haverle lette, mi disse di più che questo era quello che il re mi voleva rispondere in scrittura, perocchè a bocca mi diceva che desiderava S. M. che, siccome io ero venuto legato di nostro signore, così al ritorno fosse ambasciatore suo et intercessore appresso Sua Beatitudine, acciochè nella materia della monarchia di Si-

(1) Il paraît s'agir ici du père Francisco Borja, général de la compagnie de Jésus.

cia, dell' exequatur di Napoli et in quella delle decime di Milano et Napoli, si contentasse S. S^{ta} concederli tutto quello che li paresse necessario per levar ogni pretensione di scrupolo. Di tutte le quali risposte mando copia.

Partito il cardinale, senza perder tempo, congregai li medesimi prelati, presente sempre il nuntio, dai quali in somma, viste le risposte, fù concluso esser necessario far una replica, la quale in un medesimo tempo fosse et modesta e non pretermettesse cosa la quale si potesse convenientemente dire. Sopra la quale risoluzione, giudicandola io bona, fù fabbricata quella scrittura la quale V. S. vedrà per la copia ch' io le mando, nella quale ancora fù cercato, per maggior facilitatione del negozio, di ridurre le materie a' capi principali. Nelle medesime congregazioni, che furono molte, si giudicò ancora ch' essendo necessario, nella materia della chiesa di Malta, risentirsi un poco gravemente, fosse meglio farlo più tosto a bocca che in scrittura.

In questo mezzo, per molti uffizii et diligenze che si fecero et usorno, e per l'intelligenze et risposte ch' andorno innanzi et indietro, come si vedrà dal discorso et lettura delle scritture che si mandano, fù conosciuto manifestamente che con molte honorate parole in fine si negavano le cose più principali, et ch' in questo erano fermi et il re et tutti i suoi consiglieri, senza alcuna speranza di dover da loro conseguire altro; et tutto che havessero inteso, et dal cardinale per le parole dette da me, et da altri, ch' io non restavo in questo punto soddisfatto, anzi quanto più si batteva questa materia, tanto più si ritiravano al forte, et senza speranza di alcuno acquisto si perderia molta autorità et reputatione. Perciò mi risolsi portar la detta replica al re, mostrando a S. M. di non voler perder tempo in parole, et che in effetto desideravo et speravo maggior cosa. Il che feci sabato, al x del presente mese, significando al re che conoscevo molto bene quanto poco io riportavo, ma che con tutto ciò non volevo lasciar di ripor-

tare a S. S^{ia} quella risposta a quella provvisione, che si contenterà di danari, qualunque ella sarà, et che se S. M. avesse da se medesimo potuto risolvere quelli negozii senza partecipazione de' consigli, i quali hanno per impresa di defendere et ampliar sempre quello che in queste materie si fa, intendo securò che havrai portato a nostro signore risposta molto più secondo il desiderio di Sua Beatitudine di quello che pensavo portare, sapendoli S. M. è giustissima, et che le cose dimandate da nostro signore sono parimente giustissime, et di più eh' avendomi detto il cardinale di Siguenza che S. M. voleva eh' io fosse mezzo con nostro signore acciò eh' l'assicurasse la coscienza, havrei ancora per questa cagione desiderato portar a S. S^{ia} risposta più grata, per renderlo più facile a quello che desiderava.

Circa alla lega, mostrai molta satisfattione di quello che sin hora mi havea risposto, assicurandomi che ciò che havea S. M. detto sarebbe anco posto in executione, et li messi in consideratione se li pareva da significarmi più particolarmente l'officio che disegnava far con l'imperatore, se voleva mandar l'uomo apposta o scrivere, et se li pareva che nostro signore dovesse o potesse far altro più di quello eh' ha fatto sin ora. Al che mi rispose che me lo farà intendere, et mi disse che pensava con questa occasione l'imperatore entraria in lega. Et io in somma feci grand' istanza perchè seguitasse ardentemente questa impresa, et non si ritardasse con l'occasione di questa vittoria (1), anzi s'infiammasse più, poichè si vede che Dio benedetto l'ha in protezione. Et con questa occasione feci un buon ufficio per il signor don Giovanni d'Austria, mostrando quanta consolatione ne havea nostro signore et quanta satisfattione dava a tutti i capitani de' collegati, et che perciò doveva S. M. allargar un poco la mano, dandoli maggior autorità per ser-

(1) La victoire de Lépante.

vizio della medesima lega : del quale officio prese il re molto piacere, dicendomi haverli commesso che procurasse sempre soddisfare a Sua Beatitudine, et usar buon trattamento ai collegati.

Nelle cose della chiesa di Malta feci un poco di risentimento, mostrando al re che non havea ciò di maraviglia, anzi che si facesse questa diligenza con il presentato et nominato da lui, poichè si fa l'istesso con li nominati di S. S^{ta} medesima, et che altrimenti sarebbero superflui li decreti de' concilii, li processi et esami che si fanno quà e là, et i concistorii ancora, se si dovesse indistintamente ammettere ogni uno subito che da lui fusse presentato, et che questa è una materia nella quale Sua Beatitudine è tenuta ad aprir più gli occhi et haver maggior cura che in qualsivoglia altra; et se bene per i tempi passati non si guardava sì sottilmente a simil cose, hoggi nondimeno che S. S^{ta} vuol riformare, come fa, il clero, è costretto a tenerne molto maggior conto: dicendoli ancora la notorietà della cosa opposta al nominarlo, talmente che saria forse a riporlo a maggior pericolo dell' honore, perchè quando fosse proposto in concistorio, il collegio forse non lo ammetterìa; et conclusi che poichè S. M. suol usar tanta cura come di se in simil cose, si contenti anco d'usarla in questa, nominando persona che manchi di queste exceptioni; altrimenti che S. S^{ta} sarebbe forzata a provvederla. Non ostante le quali cose, stette il re fermo nel detto proposito, pregando S. S^{ta} a non voler escluder questo, poichè è già nominato.

Quanto al negozio del gran duca, parlai conforme al memoriale ch' ella vedrà, essendo parso così conveniente ancora all' ambasciatore medesimo di S. A., perchè in fatti ciascheduno era chiarissimo che di quà non si poteva eavar altra risposta che la prima; et a me parve che S. M. pigliasse questo negozio alquanto meglio di prima, usando parole amorevoli verso il gran duca; et rispondendo all' ultima parte del ragionamento, disse che rendeva grazie a S. S^{ta} della confidenza

che haveva che dovesse far buon ufficio con l'imperatore, al quale lo havrebbe scritto, et con il quale, e da principio et sempre, è stato necessario trattar questi negozi, et che havrebbe sempre creco che si fosse quietato con satisfattione di tutti.

Havendomi nella materia dell' arcivescovado di Toledo risposto il re della maniera che si vede, si pensò che fosse bene, per ogni rispetto, pigliare la possessione, a nome della camera apostolica : del che dissi una parola al re, il quale mi ha fatto intendere che non si faccia a modo alcuno, ma che si aspetti la resolutione della concordia, con la quale si accomoderà ogni cosa, et che quanto a' frutti, il medesimo cardinale di Siguenza entra quasi sicuro che saranno salvi. Et in somma trovo il re tanto fisso in questo negozio et tanto provisto et prevenuto ad ogni cosa, che non mi verria fatto pigliar la possessione, nè a nome della camera, nè in alcun altro modo.

Non lasciai utilmente di far buon officio per il re di Polonia acciochè sia pagato, et questo credo che sarà buon successo.

La sera medesima ch' io fui dal re, fui ancora a trovare il cardinale di Siguenza ch' era nel letto ammalato, dandoli conto di quello che con S. M. havevo passato; et tanto dal re quanto dal cardinale, facendo io istanza sopra molte cose, et più d'ogni altra sopra la publicatione et osservatione del concilio, parendomi che questa ne abbracci molte, furonmi dette parole dalle quali potevo pigliar quasi speranza che questo dovesse succedere, alle quali però non hanno corrisposto, come nell' ultima risposta si può vedere, la quale mi mandò il medesimo cardinale, per il P. Francesco, la matina delli xij.

Onde alli 15 mi risolsi di chieder licenza al rè, poichè si conosceva in tutti una fermissima deliberatione di non conceder altro, et così fui quel giorno da S. M., la quale mi disse esser risoluto di mandar uno a Roma a trattar con nostro signore le cose di Sicilia et di Napoli, il quale desiderava che fosse ajutato da me, et che quanto alle cose della lega, sperava che l'imperatore, con la congiuntura di questa vittoria, non

lasciaria d'entrarci, con il quale non mancherebbe di far ogni officio, ma giudicava esser bene il veder prima che S. M. Cesarea collegasse, che ricercarlo a far officio con il re di Francia, perchè dal primo dipende il secondo; et addusse alcune ragioni convenienti perchè si dovesse far così.

Questo in somma è quello che ho potuto far a eavar da queste bande; et quando io sarò, con l'aiuto di Dio, a Roma, ragguglierò nostro signore di qualche particolare di più.

Dopo le soprascritte cose, alli 16, fù da me il cardinale di Signenza, et mi disse, per parte del re, che quanto alla lega, S. M. scriveva efficacissimamente all' imperatore, per disporlo a collegarsi, et che daria anco commissione al suo ambasciatore là che trattasse in suo nome questo negozio: il che similmente scriveva al cardinale Commendone.

Per le quali cose vedendo io che non mi restava più che fare dalle parti di quà, mi licentiai come ho detto; et domani, dopo desinare, o lunedì mattina, con l'aiuto del signore Dio, seguirò il mio viaggio verso Portogallo.

Et perchè, doppo tutto questo, il segretario Zaïas mi ha dato l'incluso ragguglio delle cose d'Inghilterra per parte di S. M., lo mando a V. S. Illustrissima, tradotta di esso quella parte che secondo la brevità del tempo si è potuto tradurre. Con il quale fine bacio a V. S. Illustrissima la mano, pregandola a baciare i piedi a nostro signore, in mio nome.

Di Madrid, alli 17 di novembre 1571.

Foglio in cifra di mano del signor cardinale.

Nel trattar questi negozii, ho mirato sommamente a due cose:

La una, a non romper con questo re, parendomi et che l'occasione che ci è della guerra col Turco, con molti altri rumori che vanno attorno, havesse bisogno d'ogni altra cosa che di questa, et ch' io fosse direttamente al principale

ufficio ch' havevo a fare per l'effettuazione della lega, massimamente con l'occasione di questa vittoria, la quale, potendo forse parere al re d'esser fuori di necessità, l'havrebbe potuto render più tepido. Et ciò ho fatto tanto più volentieri quanto ero sicurissimo ancora che, con il dar occasione di rottura, si sarebbe forse ben guasto il negozio della lega, il quale, per quanto posso sin adesso giudicare, è ben incamminato, ma non si sarebbero però acconci gli altri, in modo che per l'altra strada si è giudicato che si andasse a manifesta perdita, senza speranza di guadagno. Non ho lasciato però di parlare sempre risentitamente, et di gravar la mano ben spesso sino al vivo: il che si potrà anco vedere per le scritture che si mandano.

L'altra è stata a non lasciar in tutto staccato il filo di questo negozio, per l'occasione che Dio potrebbe porgere: et perciò mi lasciai scappar di bocca, con il cardinale di Siguenza, che sarebbe potuto S. M., poichè nostro signore ha fatto tante diligenze seco, mandar almeno qualcheduno da Sua Beatitudine sopra queste materie: dal che può forse esser nata la resolutione che S. M. m'ha detta del mandar costà una persona sopra le cose di Napoli et di Sicilia.

E.

(Cod. 491.)

Instruction donnée à l'archevêque de Patras, nommé nonce ordinaire du Saint-Siège aux Pays-Bas.

Il carico del governare le città e provincie della sedia apostolica che V. S., per lungo corso di anni, ha sostenuto con sua gran lode, ha fatto conoscere al mondo che non ci abbia affare, per grande o malgevole che sia. che ella felicemente

no 'l maneggiassi, poichè il reggere saviamente i popoli è la somma delle operationi humane, et in questa vita la più giovevole. Per la qual cagione nostro signore, col suo usato avvedimento, ha destinato V. S. suo nuntio ordinario nelle provincie de' Paesi Bassi appresso a i serenissimi prencipi l'arciduca Alberto di Austria e l'infanta Isabella di Spagna, havendo per fermo che quanto più le accaderà nell' avvenire di trattar de' negotii maggiori e che più universalmente abbracciano il bene della cristiana repubblica, tanto più a lei verrà fatto di acquistarsi nuovi meriti appresso Iddio e con la Chiesa cattolica, e la Santità Sua particolarmente.

Dunque essendosi destinato, per vicelegato, da succedere à V. S. nella legatione di Avignone monsignor Donrazzetto, arcivescovo di Seluccia et auditore di Rota, subito che sarà da lei stato posto in possesso di quel carico, conforme all' ordine che a V. S. se n' è già dato, ella se ne sarà potuta andare alla volta di Fiandra, prendendo quel cammino che a lei sarà più in acconcio, benchè, credendosi che forse havrà voluto passare da Parigi, se le sono mandati alcuni brevi e lettere per visitare quelle Maestà, a nome di nostro signore, e far loro riverenza da mia parte. Io mi pongo dunque a scriverle la presente, con proponimento che le habbia da giungere alle mani in Bruxelles, nè so se io la debba chiamare instruttione, allato alla sua prudenza che non ne ha mestieri, o significatione della paterna volontà di Sua Beatitudine in riguardo della sua cura pastorale, che non è mai satia di dar ricordi; ma certo la potrà pretendere V. S. da me, per testimonio del mio desiderio di farle servizio: si è nondimeno commesso a monsignor arcivescovo di Salerno, il quale non tiene altrimenti ordini di aspettarla, che al suo partirsi di colà, vi lasci per V. S. la più piena informatione che potrà de' quegli affari, et una persona ancora che in sua assenza habbia pensiero de' negotii della sedia apostolica, e supplisca a bocca con esso lei quel più che alla viva voce è facile di soggiungere a ben dis-

posta scrittura. Ond' io non dovrei o senon per le già dette cagioni imprendere a dirle quelle che più pienamente havrà trovato espresso al suo arrivare a Brusselles.

Pure io incomincerò a spiegarli che tre sono gli argomenti che togliansi proporre avanti i buoni ministri della sedia apostolica ne' paesi oltramontani della cattolica religione : il rimettere in piedi e conservare l'autorità della sedia apostolica, insieme con la giurisdittione e disciplina ecclesiastica, et il procurare la pace e unione fra i principi cattolici. E sopra ciascuno di questi capi andrò brevemente alcuna cosa divisando.

Le diciassette provincie che, sotto nome di Paesi Bassi o di Fiandra, furono già possedute in pace dal re di Spagna, deonsi paragonare ad un reame; ma l'heresia, l'ambitione et l'infelice governo ne ha, doppo una crudelissima guerra di ventisei anni, separate alcune dall' antico dominio di casa d'Austria, che col nome di stati delle Provincie Unite o di Olandesi vengono appellati : ciò sono l'Olandia, la Zelanda e la Frisia con alcuni luoghi della Fiandra e Brabantia, le quali regendosi a guisa di repubblica fanno professione di libertà; ma in fatti, se alla moltitudine si ha riguardo, gl' Olandesi signoreggiano gl' altri, et se ad un solo, il conte Mauritio di Nassau, prencipe di Oranges, tutto a suo volere le domina. Hor siccome elle si son divise dall' altre nella signoria, così hanno fatto il medesimo nella religione : onde sono al presente tutte piene d'heretici, di varie e confuse sette, con pochi cattolici; e le ubbediente sono tutti cattolici, che niuno o pochi heretici ha mescolati fra loro.

Lo studio dunque e la vigilanza di V. S. dovrà mettersi principalmente nel mantenere li Stati di casa d'Austria cattolici, e di trovar modo non solo di salvar le reliquie de' cattolici che restino negli altri dispersi e quasi abbandonati, ma di andarle unendo e senza numero moltiplicando. E quanto ai primi, V. S. troverà quell' Altezze così volte alla vera pietà, e

così desiderose di mantenerla e di accrescerla ne' lor popoli, che non avrà mestieri di pregarle troppo per ottener da loro il favore e il braccio necessario contro gl' heretici: e perciò a V. S. converrà di esser vigilantissima nel metter l'occhio in ogni parte della Fiandra, e di non lasciare che per la negligenza degl' ordinarii e per la maligna astutia degli heretici, ve n'entrino dalle vicine provincie infette, siccome pare che ultimamente sia avvenuto nel paese di Limburgo, poichè tra per la trascuraggine degli ufficiali dell' ordinario, e per la colpa de' ministri dell' arciduca, vi sono trascorsi due mila di loro ad habitare: ma Sua Altezza, risentitasene, subito ha richiesto il nuntio che mandi colà persona che contro di loro proceda, non solo promettendole il braccio, ma volendo castigare i proprj ministri, se colpevoli gli avesse trovati. Di tal religiosa cura non può a sufficienza celebrarsi quel prencipe laonde, benchè il nuntio ci scrive che, senza potere aspettare l'ordine che aveva richiesto a nostro signore, si era posto in mandarvi per commissario Auberto Mireo, canonico della cattedrale d'Anversa, nondimeno, perchè avanti la sua partita non si sarà dato fine al negotio, V. S. sarà diligente essecutore di quanto se l'era poi commesso da Sua Santità. Nell' avvenire non lascerà mai vincersi da niuno nella vigilanza, e cercherà di acquistarsi degli amici e corrispondenti in ciascuna di quelle contrade, per haver continui rapporti delle cose che vi accaderanno, perchè ai piccioli principj, quando son noti, di leggieri si fa contrasto.

E quanto poi alle Provincie Unite, levatesi dalla dovuta ubedienza del re cattolico, sono veramente per le cose della religione ridotte a pessimo stato. Quantunque appaja che tutti quei popoli vivono desiderosi non solo di profungar la tregua, ma di stabilir la pace, contuttociò si conosce che doppio Iddio non sarebbe da porre la salute, senon nell' armi, perchè molti si facevano a credere che le fiere persecuzioni de' cattolici nascessero dal timerne le sollevazioni e le congiure,

siccome si paventano e scoperti si opprimono i nemici domestici, onde facendosi la tregua o la pace con gli Spagnuoli, liberati dal timore loro, gli havrebbero lasciati vivere in pace; ma il contrario ne è avvenuto di quel più imaginavano, perchè insignoritosi li heretici senza contrasto di più paesi, tanto più gli ha tiranneggiati quanto da minor contesa o paura è stata perturbata: laonde se al presente o si conferma la tregua, o si fa la pace con gli stati, si potranno piagnere come in eterno perdute le misere reliquie che vi avanzano. Troppo è manifesto che quando Utrecht, Amsterdam, Harlem, Leidea et altre grosse città entrarono nella confederatione con gli Olandesi, lo fecero con chiarissimo patto, che nulla intorno alla religione cattolica, apostolica e romana s'innovasse, e nondimeno per l'atti del vecchio prencipe di Oranges ogni cosa fù suvertita simulando. Quando si fè la tregua del cattolico con questi stati, promissono essi, et il re di Francia Henrico IV ne diede la parola per loro, che intorno alla religione istessa niuna novità si farebbe: hor veggasi se l'hanno osservata, e ciò che nell' avvenire dovrassi aspettare. E benchè, siccome ho detto, la pace si biasma dai popoli, etian dio da i cattolici, che se quelle miserie soggiacciono già per la tregua, lusingati dalla dolcezza dell' otio, nondimeno scorgendosi che li vanno in breve a perder del tutto, pare che si dovesse conseguire assai più dal beneficio dell' armi che dall' arti della pace, poichè le genti delle Provincie Unite sono esauste, stanche e consumate; dalla Germania non possono di presente prometersi ajuti; l'Inglese, stretto nello spendere, è volto più a i consigli che a i fatti, non è per dare loro gran sollevamento; il re christianissimo, o dalle discordie domestiche, o dagli ugonotti, o d'ardui pensieri delle cose d'Italia, sarà tenuto occupato, oltre che la guerra di Fiandra lo spingerà forse alla deliberatione, che pare si sia posto tante volte in cuore, di debellar gli ugonotti, perchè non potrebbe a ciò moversi in più felice opportunità di tempo, e nel vero, se que'

due rè grandi convenessero a insieme a battagliare ciascuno contro i propri ribelli, ad un' hora l'un l'altro della vittoria si assicurerebbono.

Dunque, per queste e più altre ragioni, nostro signore non può consentire alla proroga della tregua, e molto meno alla pace, siccome gli antecessori suoi non l'hanno mai approvata, certi che gli heretici e nimici della fede nostra vogliansi debellare, non ricevere per amici e compagni, e perciò ei hanno più tosto dissimulato alla miseria de' tempi, condannandola; e desidera però Sua Santità che V. S. conforti quelle Altezze alla guerra, e prometta loro, nel nome del Signore, la vittoria, quando non lasciaranno di confidarsi nel divino ajuto: sperandosi massimamente ch' il nuovo rè cattolico (1), nel principio del suo reggimento, si mostrerà egualmente pio e magnanimo, nè sarà per ritirarsi da così degna impresa. Ma quando pure, per la calamità de' tempi, per l'età troppo fresca del re e la senile e mal sanità dell' arciduca, e per le strettezze de' denari, convenisse d'attendere a i consigli della tregua o della pace, persuasi da altre più vicine speranze di pubblica utilità temporale, V. S. non darà mai segno di approvare il negotio, ma rappresenterà solo le infelici lagrime di quei poveri cattolici che gridano ajuto e no 'l trovano, acciocchè in perpetuo non rimangano del tutto abbandonati e perduti, e rammemorando le passate promesse che non si sono osservate, andrà pensando a nuovi modi di sieurezza per loro; e quando però non possa ottenersi, si adopererà almeno che sieno assicurati dell' uso della vera religione loro, poichè la libertà di coscienza a tante empie sette e fra loro nemiche si concede, e massimamente che fra le tempestose discordie de' settarj che rivolgono sottosopra quei miseri popoli, non vi sarebbe per la quiete pubblica il miglior rimedio che di las-

(1) Philippe IV.

ciarli tornare all' antica lor religione cattolica, perchè a poco a poco tutti a quella si ridurrebbono. E se in tanto facessero una perpetua pace co' l cattolico, il quale verrebbe in tal guisa a renunziare alla soprastanza del dominio sopra quei paesi, non havrebbero più da temere che i confessori e predicatori cattolici confortassero i popoli a riconoscersi per sudditi degli Spagnuoli, nè che il papa con esso dicono machinasse di riporli nell' antica ubedienza del re di Spagna; nè si contenterà V. S. di farne pochi officii, ma pregherà, instarà e batterà del continuo. E se il re christianissimo, siccome è da credere, vi avrà gran parte, si volgerà a quel caso trattandone strettamente con li suoi ambasciatori, scrivendone al nuntio di Francia, perchè si ottenga in sì gran male alcun efficace rimedio.

Intanto non convien' di mettere in abbandono quelle reliquie de' cattolici, perchè con la diligente industria se ne può anche sperare alcun profitto; e certo che la confusissima Babilonia di tante sette dovrebbe, se non altro, muover quei popoli a ravvedersi della lor cecità, et a ritornare all' unione e conformità della Chiesa cattolica. Perciò vi si mantiene un vicario apostolico, sottoposto con quelle provincie al nuntio di Fiandra, per nome Filippo Rovenio, il quale, acciò che con podestà di vescovo possa adoperarsi in beneficio dell' anime al suo vicariato soggette, fù da Paolo V creato arcivescovo Filipense. Egli ha sotto di se intorno a duecento cinquanta sacerdoti secolari che adempiono l' officio de' curati, sparsi per le provincie, e scorrenti ancora quà e là dove più si desiderano i residenti. Essi però vengono in quella cura ajutati da molti regolari, e specialmente da' padri giesuiti, che ove vi si trattengono ascosamente, ove mandano di quando in quando delle missioni utilissime. Ma benchè si scuopra in quei cattolici molta pietà christiana, non pare tuttavia che fra di loro sian collegati, di sovente private discordie gli essercitano e travagliano, siccome avviene ancora a i cattolici inglesi, e nell'

isola e fuori. Sarà però degno officio di Vostra Signoria di mesticare le vere cagioni delle discordie loro e levarle; e se accadrà più che tornino all' usate contese, cercherà di sopperle et accordarle del tutto; et al vicario apostolico, huomo molto pio e zelante dell' honor di Dio e della salute dell' anime, ella porgerà ogni ajuto e favore possibile, perchè la sua authorità si sostenga: ma perciocchè è paruto alle volte che egli si prenda troppo di podestà sopra i preti, V. S. potrà, secondo i bisogni, andarlo con destra maniera temperando.

E tornandomene alle provincie cattoliche, veggio che trovansi in quelle alcuni collegi inglesi, scozzesi et irlandesi fondati dalla felice memoria di Gregorio XIII, a beneficio della religione cattolica. Questi, come veri seminarj di pietà, si raccomandano grandemente alla protezione di V. S., la quale due riguardi havrà intorno ad essi: l'uno, che vi si viva in pace e lungi dalle contese e sotto la buona disciplina con la quale sono stati instituiti; l'altro, che le pensioni et entrate a quelli applicate per mantenerli, vengano loro pagate.

E quantunque il nuntio di Francia, per antico costume, poichè non sono ancora trent' anni che in Fiandra vi tiene la sedia apostolica un nuntio residente, habbia la cura principale de' cattolici d'Inghilterra, nondimeno, per la maggior vicinanza e commercio più facile di quell' isola con i Paesi Bassi, conviene che V. S. vi habbia ancor essa la sua corrispondenza, per saperne in particolare le novelle: laonde ella procurerà di esser avvisata di quanto quivi avverrà di momento, dall' arciprete d'Inghilterra, capo di tutti li cattolici dell' isola; et insieme potrà intendersi col ambasciatore di Spagna residente in Londra, il quale è al presente il conte di Gondemara, cavaliere pieno veramente di religiosa pietà e di zelo.

E fra gli affari che colà deonsi havere in consideratione, l'uno sì è quello del matrimonio che il re defunto di Spagna trattava strettamente con gl' Inglesi, perciocchè si voleva dar

la figliola dell' uno al figliolo dell' altro, e per parte del papa si procurava che senza suo consentimento no 'l facesse, siccome il cattolico, sicchè fatto, non l'avrebbe già dichiarato, e si affermava che si havrebbe però mandato quà l'uomo a posta per questo; e d'Inghilterra si udiva parimente che ne avevo sempre trattato, col presupporre il beneplacito apostolico. Hor, per la morte di quella Maestà, non sapendosi ancora la mente del figliolo, si sta in forse del fine che sarà per haverne la prattica. Perciò desidera Sua Beatitudine che V. S. cerchi di esserne avvisata, per potermene ragguagliare quando pure ella si tiri avanti.

L'altro s' è la temeraria e diabolica impresa alla quale s'oppose Marc' Antonio Domini, già arcivescovo di Spalata, che, non contento di essersi, apostatando dalla fede cattolica, ritirato in Inghilterra, ha con maligna dottrina sparso tutto il veleno che haveva nel seno contro la stessa religione, il pontefice e la sedia apostolica, componendone alcuni pestiferi libri da lui intitolati *Della republica cristiana*: ma già molti cattolici in varie parti se gli sono fieramente opposti, e fra gli altri l'università di Lovagna, della cui dottrina è però compilatore il Giovanni Giansenio, huomo piissimo, ma che non ha il valore alla pietà inferiore; e perciò che egli è stato uso di mandarne i quintometti, secondo che gli è iti componendo, e si son fatti rivedere alla congregatione del sant' officio e rimandati al nuntio, et alle volte con alcuna leggier correzione, dovrà V. S. continuare ad inviarmegli nell' avvenire, e render certa l'università e la persona del Giansenio quanto ella acquisti di merito e di lode e da Sua Beatitudine si riceva l'opera a grado.

Seguaace dell' isola d'Inghilterra è quella d'Irlanda, ma più nel dominio sforzato che nella religione spontanea, perchè essendo anticamente stata non men devota che suddita alla sedia apostolica, da poi rimasòne ad altri il governo, e con esso perdutasene la signoria, finalmente per l'appostasia dei

rè britanni, incominciò a perdere anche la vera fede. Nondimeno, più costante in essa che l'essere così lontana da gli ajuti e quasi derelitta non dava speranza, gran parte de' popoli cattolici, che hanno i lor vescovi, tuttavia ritiene, non havendo mai l'Inglesi, per la costanza e ferocia delle genti, potutone, nè men con la forza, levar loro il nome della romana pietà da gl' animi. Dunque, per andarli sovvenendo, V. S. cercherà di haverne continui avvisi, e terrà corrispondenza con quei prelati, per porger loro tutti gl' ajuti possibili, poichè non mancano in Fiandra gl' Irlandesi, che dal rè cattolico sogliono essere protetti.

Ma sono assai più congiunti alli Paesi Bassi, non solo di sito ma d'interesse, e non solo di religione ma di stato, le cose della Germania, dalla quale uscirono già l'heresia e le forze delle ribellioni sopra la Fiandra. Importerebbe dunque tutta la felicità di essa si fosse cattolica, siccome il conservare l'imperio nella casa d'Austria è un mantener il dominio dall' inferior Germania: onde non pare che convenga molto di pregar coteste Serenissime Altezze a secondare li felici avvenimenti dell' imperatore, poichè ne hanno più cagione che non potrebbe V. S. spiegarne lor prieghi. Nondimeno, perchè ne' gran fatti le menti savissime son dubbiose, mentre bilanciano gl' utili co' pericoli, e non mancano di quelli che vorrebbero levare il merito o la gloria al re cattolico, persuadendolo a comperarsi la pace cogl' Olandesi col prezzo del Palatino, restituendolo ad istanza loro e de gl' Inglesi all' heresia, V. S. conforterà gagliardamente le medesime Altezze, se il negotio non avrà conseguito il fine che se n'aspetta, a procurare che la Maestà Cesarea mandi ad effetto il bando imperiale contro il palatino et ad ajutarne l'essecutione, perchè ponendosi l'elettorato in mano cattolica, e questo si crede dover esser il duca Massimiliano di Baviera, al quale l'imperatore si è obligato, e mettendosi o in lui o nel duca Volfrango di Neuburgh il Palatino, si stabilisce l'imperio fra cat-

tolici, et ad un' hora nella casa d'Austria, perchè non si tornerà si di leggieri che ne habbia da uscire il reame di Bohemia, per tante adierenze di Stati proprie de' prencipi cattolici amici. Dunque non si paventino le minaccie degl' Inglesi o degl' Olandesi o del palatino, ne si guardi meno alle grandi offerte loro, ne si dubiti perciò da perdere il Sassone, antico avversario del palatino medesimo, e che può tenersi allacciato con altri interessi, ne confidisi nel nuovo rè cattolico che, per zelo di religione e per non mostrarsi di poco animo o poche forze nell' incominciare a regnare, seguirà senza dubbio le vestigia del padre nel dar gli ajuti all' imperatore, e si stia fermo nel mandare ad effetto sì gran proponimento, che sarà la salute del christianesimo e la gloria di questo secolo, non solo della casa d'Austria. Perciò V. S. aggiungerà prieghi a prieghi, e raggioni a raggioni, per mantenere Sua Altezza ben salda e costante. Intanto il duca di Neuburgh soprannominato, delle cui pretensioni nell' elettorado e Palatinato per hora non favella, come benemerito della religione cattolica, alla quale solamente col convertirsi ha giovato grandemente per l'esempio, ha posto in obbligo questa santa sede a favorirlo in ogni tempo. Nostro Signore vuole però che, per quanto egli potesse haver mestieri dell' opera di V. S. in coteste parti, ella non lasci d'impiegarla come più sarà convenevole a favore di S. A.

Ma seguendo il trattato della tregua o della pace di sopra toccato, converrà in ogni modo, mentre non si darà più luogo al mezzo dell' armi per liberare il passo del Reno, di procurare che gli Olandesi abbandonino l'isola di Mondorf, che in quel fiume hanno occupata, fra Colonia e Bonna, perchè ella tiene in giusto timore quelle due città cattoliche dell' elettore di Colonia, e sostegno della vera religione nel tratto Renano. V. S. ne farà però tutti gli ufficii più efficaci che potrà con S. A., ricordandogli quanto importi al servizio di quegli Stati la conservazione di quelle due città, e ciò che costasse al re

cattolico la ricuperatione di Bonna, quando l'appostata Truxes l'involò a quella chiesa, nè solamente per cagione di Mondorf, ma che per altro raccomanderà gl' interessi di Colonia all' arciduca, perchè non lasciano al presente gli Olandesi d'insidiarla per tutte le vie, perchè se venisse lor fatto di farvi sopra la mano, essendo quella di tanta importanza verso di se, diverrebbero l'armi cattoliche che contro di loro si apparecchiavano, e portarebbono a casa d'altri la guerra.

E perchè, non lungi da Paesi Bassi, alcune chiese di Germania corrono alle volte manifesto pericolo di esser occupate da vescovi heretici, come pare che al presente sia quella di Osnaburgo, che il re dano tenta di far cadere in un suo figliuolo, V. S. non mancherà mai di pregare Sua Altezza a prenderle in protezione, et ad impedir l'elezione de' vescovi heretici, anzi a fare opera che, avvenendo le vacanze, se ne recuperino alcune da gli heretici usurpate. Et intorno a questa materia si potrà V. S. intendere col nuntio di Colonia.

Me ne passo hora al secondo capo che io spiego a V. S., per l'authorità della sedia apostolica e della giurisdittione e disciplina ecclesiastica; e sembrami che per molti argomenti mi corrono alla mente da favellarne, una sol cosa mi vaglia per mille da rammentare a V. S. Questa si è l'osservanza del sacro concilio di Trento, poichè essendo piaciuto a Dio adoperar la pietà di quei precipi e il zelo di quei buoni prelati per farlo ricevere e mandare ad effetto ne' Paesi Bassi cattolici, che altro si vuol procurare se non di accrescergli tuttavia la riverenza e l'adempimento. Perciò V. S. si studierà d'informarsi come in ogni contrada si. . . ., e spenderà de' consigli, de' conforti e de' prieghi dove ne saranno di mestieri, perchè non potrebbe mai giovar con altro tanto a rimetter la caduta authorità pontificia et ecclesiastica, quanto farà con gli ottimi rimedii che porge il concilio di Trento.

Sonovi tuttavia degli abusi che non si possono levar così tosto. E quanto all' authorità della sedia apostolica, essendo

stata conceduta a quei prencipi da Clemente VIII la nominatione delle badie concistoriali, con espressa conditione che dovessero i nominati mandare, fra quattro mesi, a pigliare la confirmatione apostolica a Roma, la quale essi per le guerre havevano tralasciato a farlo, predicandola più tosto da i vescovi, e si veniva come a perdere tale antica ragione; ma Paolo V comise a monsignore arcivescovo di Salerno, antecessore di V. S., datagli la nota delle badie concistoriali di quei paesi, che seguendo le vacanze ordinasse a i nominati di pigliare la confirmatione del pontefice, et ai vescovi vietasse il concederla, siccome egli ha fatto. Ma quei prelati, che pretendono di esserne per lungo tempo in possesso, et li nominati et i popoli, che mal volentieri vengono per cose tali à Roma, se ne richiamano e gridano, fin dicendo, per haver chi gli ajuti, di non voler pagar le contributioni a i propri prencipi, se non sien da loro liberati da questo nuovo peso del venire a Roma. Niente di meno di ciò nostro signore, e considerato l'abuso passato, e la giusta ragione della sedia apostolica, la quale dee prendere quel che di fatto e per alcun tempo che senza dubbio non è prescritto l'è stato levato, vuole che V. S. continui ad eseguire gli ordini medesimi dati al suo antecessore; e se per parte di quell' Altezze o di quei vescovi e popoli si farà rumore alcuno, siccome ne ha fatto quì monsignor Vives, ambasciatore di Fiandra, V. S. si adopererà per renderli capaci e persuaderli a contentarsi di quel che la giustizia non sa negare, poichè di tutte le altre contrade del mondo catholiche niuna ricusa di venire a prender quà la confirmatione apostolica delle badie concistoriali, nè conviene che quel che la violenza o la perturbatione delle guerre ha introdotto, si riduca contro la romana chiesa ad approvata consuetudine.

Oltre a ciò, negasi da quei prencipi di lasciar colà eseguire le provisioni o lettere apostoliche senza il lor consenso, che chiamano il *placet*, allegandovi esservi di ciò un antico uso

fondato in qualche privilegio. Ma perciocchè lo concedono non difficilmente, et avvien di rado che si habbia perciò a contendere, si va tollerando; e poi non ne segua nuova cagion di male, V. S. potrà ancor essa comportarlo.

Più avanti gli stessi ecclesiastici pretendono, in virtù di un indulto apostolico, di potere ricorrere al foro secolare nel possessorio, ne nascono alle volte delle controversie di giurisdizione; e similmente V. S. rinvenirà in quei paesi altri non buoni intorno alla giurisdizione ecclesiastica, che si pretendono trarre origine da' privilegi del paese e da indulti apostolici. E benchè si dovesse studiar di levarli, e di andarne sorrogando de' buoni e canonici e seconda la disposizione del concilio di Trento, pur tuttociò sarebbe pericolosa cosa di tentar novità appresso quei prencipi e ministri e popoli, che delle loro usanze, massimamente coprendole con nome d'indulti e di privilegi, sono tenacissimi conservatori. Laonde si è giudicato più savio consiglio il fuggire le contese, nelle quale anzi si perde che si vince, et il dar più tosto opera che cotali abusi non si vadano più oltre allargando: laonde V. S. sarà in questa parte attentissima nè comporterà che i pregiudici; e là dove non potrà opporsi, o dar rimedio, si guarderà almeno dal mostrarne particolare notizia, o dal prestarvi consenso ne tacito ne espresso.

E benchè la disciplina degli catholici si vada del continuo (la divina merce) ritirando a i confini de' sacri canoni, non perciò si può così prestamente toglier le usanze de' regolari a troppa licenza per le calamità de' tempi trascorsi; e fra essi, le monache o le canoniche non si sono ancora potute ridurre all' osservanza della clausura dal concilio ordinata. Laonde benchè non sia da porsi a tentarlo con violenza, con tuttociò l'andare a poco a poco movendo quei vescovi a procurarla, il persuaderla a i principi e ministri loro, il favorirla, l'apportare gli essempli de' monasteri che l'hanno volentieri accettata in Fiandra e in Francia, et il mostrare i mali che ne

nascono in Germania, sarà ufficio degno della zelante carità di V. S., la quale non havrà picciol campo da essercitarla, se quello che si lascia ricordare, per rimettermi più alla sua prudenza che al mio consiglio, verrà da lei posto in opera.

Restami l'ultimo capo della pubblica quiete fra i prencipi catholici. Ma V. S. non havrà molto che operare appresso a quelle Altezze, quando dalla loro authorità possa, perchè l'arciduca in particolare, il quale è prudentissimo, ha conosciuto di non poter ritornare i Paesi Bassi catholici ad una vera obbedienza senza il beneficio della pace: laonde ella procurò la pace di Vervin fra Filippo II et Enrico IV, et iandio col restituire tante piazze a i Francesi, senza curarsi di esser notato da molti, per giungere a quel fine, che ha poi dichiarato la saviezza del suo consiglio, e forse per la medesima ragione consiglia la pace con Inghilterra, et inclina hora alla pace con gl' Olandesi, veggendosi vecchio et infermo, nè sapendo come sia dopo di se per rimanere quel governo appoggiato. Dunque egli è anche da credere che cercherà di continuare a star bene col re francese, e che s'interporrà acciochè fra i due giovani rè, doppiamente cognati, non segua rotura alcuna. V. S. con tutto ciò ne farà, secondo i bisogni, continui officii appresso di Sua Altezza, e se il Francese imprenderà pur la guerra tra gli ugonotti, pregherà l'Altezza Sua a favorire l'impresa, operando che i ministri spagnuoli per non dirette vie non la traversino, perchè, come si è detto di sopra, ciò servirebbe grandemente all' impresa contro gli Olandesi, e si otterrebbe ancora che la Maestà Christianissima richiamasse dalla difesa loro quei reggimenti che vi mantien pagati, rivoltando tali forze contro i proprj ribelli, senza che se il Christianissimo fosse in quell' impresa dalli Spagnuoli impedito, si correbbe rischio che per isdegno o per bisogno non s'accordasse cogl' ugonotti, e non rivoltassero unitamente l'armi contro la Fian-dra et l'Italia, a danni del Cattolico.

Nè io tacerò a V. S., a proposito della pubblica quiete, che

si nutrice vicino a quei Stati un principio d'incendio di guerra, se le scintille che hora rimangono coperte non si estinguono intieramente, imperocchè se il duca di Lorena persistesse nel negare di maritare l'unica sua figlia che tiene al nepote figliuolo del prencipe di Vademonte, suo fratello, e senza averla allogata se ne venisse a morire, ecco mosse le prentioni e le forze delli rè di Francia e di Spagna e di altri che la vorrebbero, con la successione di quello Stato; ma si potrebbe più di leggieri credere che fosse per toccare al Francese che allo Spagnuolo. Onde per fuggire il pericolo di una guerra vicina, e percliè non s'accresca potenza agli emoli, che, pervenendo col dominio al Reno, penetrarebbono, se non con gli stati, almeno con le adherenze e le confederationi, nella Germania, per farsi la via all'Imperio, conviene che Sua Altezza adopri tutta l'autorità sua, siccome pare che habbia già trattato, per disporre il duca di Lorena a risolversi di contentare il prencipe di Vademonte, disserentandosi per servizio pubblico i disgusti privati, poichè da nostro signore non si lascia con ogni efficacia di tentare il medesimo. E V. S. potrà però scoprire, al suo arrivo colà, come quei prencipi vi siano tuttavia ben disposti, e farne qualunque officio opportuno.

Rimangono in Italia i tumulti della Valtellina e de' Grigioni in piedi, a' quali se non vi si ponga presto rimedio, sono per accendere una guerra da queste parti, che già sono tutti ripieni d'armi. Nostro signore non lascia niuno officio indietro per dispor gli animi di tutti gl'interessati al metter le cose in assetto; ma la Santità Sua non ignora che l'authorità di Sua Altezza potrà sempre grandemente nel disporre il re cattolico acciò che, inchinando, come si crede, o alla libera restituzione di quella valle, o ad altro convenevole partito, ne dia prestamente gl'ordini, ma più fermi e risoluti che non si è fatto ne' tempi addietro, et insista nei suoi buoni officii finchè siano adempiti. Il male è lontano da' Paesi Bassi; ma niuna cosa che riguardi il ben pubblico si dilunga mai dall'animo di Sua Al-

tezza; et oltre a ciò, mettendosi di quà mano all' armi, saranno principali nel conflitto li Spagnuoli e Francesi; nè si dice in modo alcuno alle cose di Fiandra nè a quelle dell' imperatore, che il rè catholico s'impegni in una guerra in' Italia, mentre in quelle parti si tiene così gran bisogno delle forze spagnuole.

Non si son mai acconcie le differenze del Monferrato, e forse son più vicine che mai a rompersi le cose, per l'armi che si vanno apprestando nel Piemonte e nel Monferrato. E perciò se si tornasse di nuovo a manifesta contesa, siccome il solito pericolo e l'occasione è vicina, potrebbe anche da ciò uscire il principio d'una nuova guerra, perciò non lasciarà Sua Beatitudine d'andare moderando gl' animi non ben disposti. E poichè le differenze istesse si son rimesse nel re catholico, et il christianissimo ne vuole haver la sua parte, vietando al duca di Mantova che li Spagnuoli dubitano nol habbia procurato l'andar più avanti senza di lui, la Santità Sua con gl' uni e con gli altri opererà gli officj suoi paterni, per ridurre le cose all' intiera quiete : ma in ogni cosa , per le medesime ragioni di sopra toccate, potrà ancora Sua Altezza anteporre l'authorità sua con l'imperatore e col Catholico et col Christianissimo, perchè facciano mettere una volta fine a tali contese.

È quì il termine ai proposti capi. Mi rimane di soggiungere a V. S. che quantunque ella non si specchi da Sua Beatitudine, dovrà nondimeno portare a quelle Altezze l'ardente e veramente paterno affetto di Sua Beatitudine verso delle persone e Stati loro e verso le Maestà dell' imperatore e del re catholico e di tutta la casa d'Austria, rendendo alle Loro Altezze ad un' hora testimonio della divota osservanza et affettione che porto loro, siccome in tutti gli affari pubblici e privati dagl' effetti il conosceranno.

Et oltre i brevi e le lettere da presentare alle Loro Altezze, che vengono colla presente, riceverà quì aggiunte due cifre,

una commune con gl' altri nuntj, e l'altra propria, della quale si valerà per le materie da doversi scrivere con maggiore riguardo : confidandosi che nel rimanente ella sarà diligente nel tenermi avvisato di quanto accaderà in quelle parti, che sia di momento. Desiderando appresso che, da poichè V. S. si sarà informata della corte di S. A. e de' negotj che vi si trattano e pensieri di quei principi, me ne faccia una ragionevole relatione per mia maggiore notitia, mandandomi ancora una copia di quello che monsignore arcivescovo di Salerno le havrà, come spero, lasciato per sua istruttione in scritto.

Et intanto V. S., accompagnata continuamente dalla beneditione di nostro signore e dall' affettione e preghiere mie, mi confido che darà a divedere che doveva, fin da i suoi primi anni, esser posta al maneggio di affari grandi, e che lascerà sempre tanta maggiore speranza delle sue future operationi quanto più ha conseguito lode dalle presenti.

In Roma . il primo di maggio 1621.



